

# **FNA 1926 - De l'autre côté du mur des ténèbres**

**Serge Brussolo**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.com

**SERGE BRUSSOLO**

**DE L'AUTRE CÔTÉ DU  
MUR DES TÉNÈBRES**



**PANIK**

**A N T I C I P A T I O N**



SERGE BRUSSOLO

DE L'AUTRE CÔTÉ DU  
MUR DES TÉNÈBRES



PANIK

ANTICIPATION

# LES INTROUVABLES

## UNE ÉDITION ABPROD'

LIVRE NUMÉRISÉ ET CORRIGÉ PAR



SERGE BRUSSOLO

## DE L'AUTRE CÔTÉ DU MUR DES TÉNÈBRES

1993/10 FLEUVE NOIR, Coll. Anticipation n° 1926

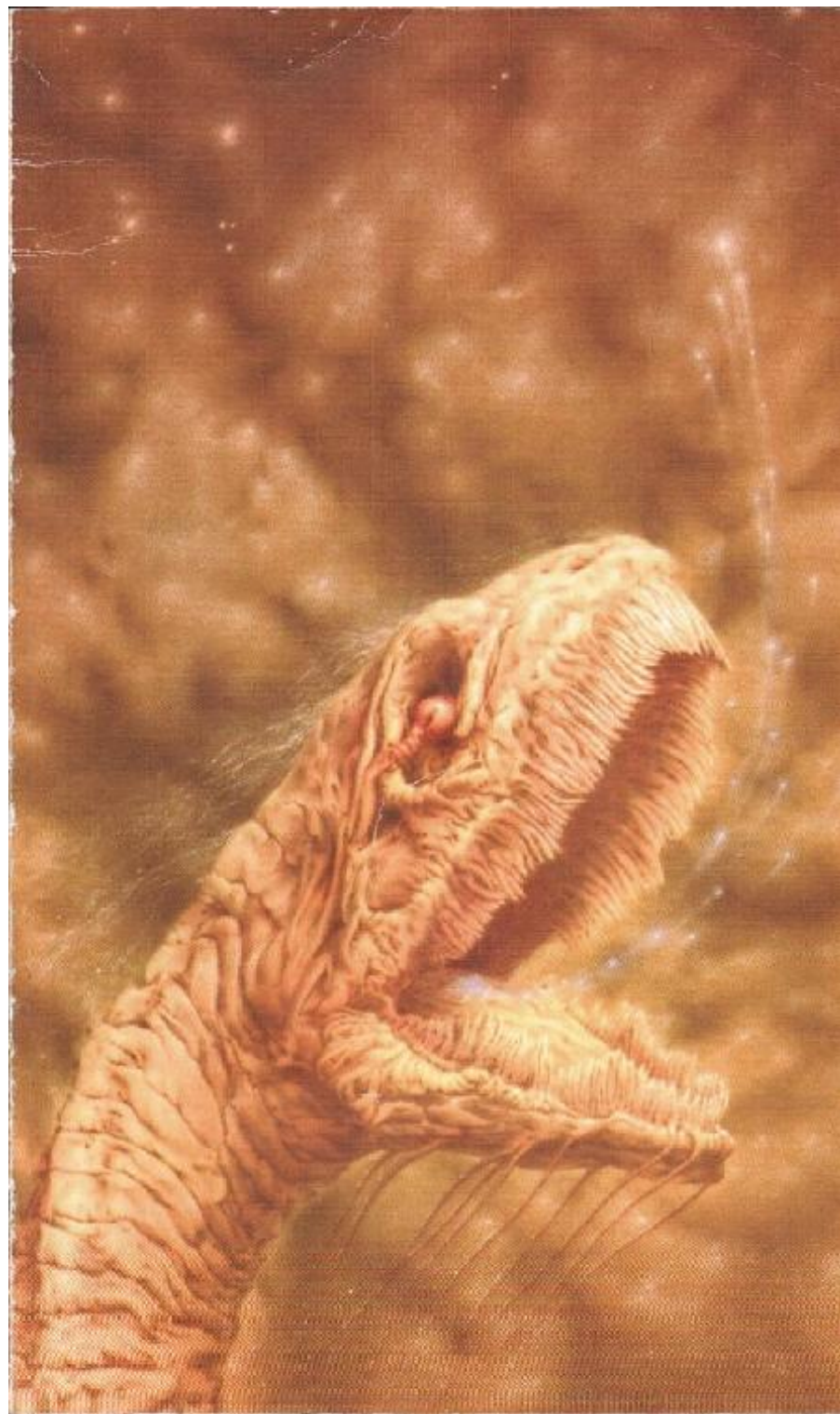
ISBN : 2-265-04983-2

Illustration de Jean-Yves KERVÉVAN

ABP numérise des livres. des Anticipations, des bouquins de gare, des polars noirs et d'autres de ces pochEs que personne ne réimprime ni ne réédite en version électronique. Ceci est un travail bénévole et non autorisé par l'auteur ni sa maison d'édition. Vous êtes sensé en posséder une version papier (droit à la copie privée).

Bonne lecture





SERGE BRUSSOLO

DE L'AUTRE CÔTÉ DU MUR DES  
TÉNÈBRES

PANIK

**FLEUVE NOIR**

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© 1993 Éditions Fleuve Noir.  
ISBN 2-265-04983-2  
ISSN : 0768-3014



## CHAPITRE PREMIER

Il faisait une fois de plus le même vieux cauchemar quand le téléphone sonna. À vrai dire ce n'était pas réellement un cauchemar, mais plutôt un souvenir que son esprit ressassait depuis des années sans que jamais s'affaiblisse la terreur imprégnant chacune des images pourtant si familières. C'était...

C'était trente ans plus tôt, dans la maison qu'on avait louée après le départ de P'pa, au moment du divorce. Dans le rêve, il voyait avec une netteté hallucinante chaque détail de cette vieille baraque aux murs gorgés d'humidité et dont la peinture pelait comme le cuir d'un lézard en train de muer. David n'aimait pas le nouvel appartement situé au rez-de-chaussée, avec ses fenêtres protégées par des barreaux, et où la lumière n'entrait que trois heures par jour, au plus fort de l'été. L'hiver, c'était la nuit assurée du matin jusqu'au soir. Comme si les ténèbres campaient là pour éviter d'avoir à rentrer chez elles, leur travail fini. Les couloirs étaient pleins de leur présence caoutchouteuse, mi-solide, mi-liquide, tel un lait en train de cailler. Un lait noir. La nuit stagnait partout en flaques, dans les placards, derrière les portes.

« – Et surtout n'allume pas les lampes dès que j'aurai tourné le dos, lançait M'man lorsqu'elle s'en allait le matin. Tu sais bien qu'il faut faire des économies. On n'a plus beaucoup d'argent maintenant. Tu le sais ? »

David le savait, bien sûr, mais la nuit l'oppressait trop, lui donnait des crises d'asthme. Dès qu'il se retrouvait seul au centre du logement obscur, il lui semblait que toute la noirceur des lieux lui entrait dans les poumons, comme du coton mouillé, l'étouffant lentement. Alors il pressait les interrupteurs, un, deux, trois... et les ampoules s'allumaient les unes après les autres, petits ballons d'oxygène jaunâtres qui lui permettaient d'échapper à l'asphyxie.

C'est à la même époque que Willie Shonacker, un petit gros constellé de taches de rousseur, et qui bouffait la pâte à modeler lors des cours d'expression créative, lui révéla le véritable secret de l'appartement.

« – L'obscurité c'est rien du tout, murmura-t-il tandis qu'à l'aide

d'une allumette il essayait de se défaire des débris de pâte à modeler écarlate coincés dans les interstices de ses dents. La nuit c'est rien du tout, c'est pas là qu'est le vrai danger... Est-ce que tu as entendu parler du zoo ? »

Non, David n'avait pas entendu parler du zoo. Depuis qu'on avait emménagé dans la maison sombre, on ne sortait plus guère. Le départ de P'pa avait sonné la fin des périodes d'abondance. M'man avait dû prendre un travail de bibliothécaire au centre municipal où elle recollait de vieux romans d'amour dont les pages s'éparpillaient, et il avait fallu se contenter de cet appartement obscur qui empestait le mois.

« – Ta maison, expliqua Shonacker, elle jouxte le jardin zoologique. Elle est mitoyenne avec la cage du tigre de Malaisie. T'étais au courant, p'tite bite ? »

David ne savait pas ce que « mitoyen » signifiait, Willie avait dû tracer un dessin dans la poussière du sol pour lui faire comprendre que ce terme voulait dire que deux maisons avaient un mur en commun et qu'elles s'appuyaient en quelque sorte l'une sur l'autre.

« – C'est comme des sœurs siamoises, conclut-il. Elles sont soudées entre elles. Dans le cas de ta baraque, le mur commun sépare ta chambre de la cage du tigre de Malaisie. Sans déconner. »

D'abord David refusa de croire à cette fable. On ne bâtissait pas les maisons d'habitation et les zoos dos à dos, ça ne tenait pas debout. Mais Shonacker réfuta son objection.

« – T'y connais rien ! siffla-t-il. La municipalité à redistribué le quartier. Dans le temps, ta maison faisait partie des dépendances du zoo, et quand on a réduit le jardin zoologique qui coûtait trop cher en subventions, on a récupéré certains bâtiments pour loger les nécessiteux et les employés de la mairie. On a bouché les passages, les anciennes portes, c'est tout. »

Il fit une pause avant de murmurer, les yeux soudain rétrécis :

« – Mon petit vieux, je voudrais pas être à ta place. Cette baraque, elle a des murs en carton. Si ça se trouve, le tigre, il a reniflé ta présence et il a déjà commencé à creuser de son côté.

« – À quoi ? » couina David.

« – À creuser, crétin ! insista Shonacker, pour te rejoindre, hé ! Avec les griffes que ça a, ces bestiaux-là, il ne lui faudra sûrement pas longtemps pour ouvrir un tunnel dans la paroi. »

« – Mais c'est de la pierre ! » gémit David.

« – Tu parles ! éluda Willie. C'est pourri d'humidité, ça s'effrite comme de la craie. Je suis sûr que si tu collais ton oreille contre le mur de ta chambre tu entendrais le tigre en train de creuser. »

Il s'agissait là probablement d'une taquinerie, d'un délire enfantin, mais David ne le perçut pas de cette manière. Il ne lui fallut pas

longtemps pour vérifier que la maison s'adossait effectivement au long mur gris qui ceignait le jardin zoologique. Un mur lépreux, humide, dont l'enduit un peu mou acceptait toutes les inscriptions. Il suffisait d'un clou, d'une pointe de couteau pour graver à sa surface tout ce qui vous passait par la tête. Shonacker n'avait pas menti : l'immeuble, planté de guingois, s'adossait à la fauverie comme une serveuse fatiguée s'appuie à un panneau de signalisation en attendant le bus qui la ramènera chez elle.

À partir de ce jour, chaque fois que M'man s'en allait à la bibliothèque, David éteignait la télévision et la radio pour que le silence s'installe à l'intérieur du logement, il s'asseyait sur une chaise... et écoutait.

Les mains posées à plat sur les cuisses, il essayait d'identifier chacun des bruits de l'appartement, les étiquetant mentalement, en partant des plus sonores pour aller vers les plus ténus. Il les connaissait tous : le ronron du réfrigérateur, le clapotis des canalisations enterrées dans la maçonnerie, et même le clong-clong de la baignoire du voisin dont le robinet mal fermé gouttait en permanence. Il les répertoriait dans un cahier, les numérotant, à la manière de ces check-lists des pilotes de bombardier dans les films de guerre. Quand il prenait son poste, au milieu du couloir, il empoignait son carnet et éliminait chaque écho dès qu'il l'avait identifié.

« Baignoire d'à côté ? O.K. Frigo ? O.K... »

Quand il avait isolé chacun des bruits familiers, il se ratatinait sur son siège, à l'écoute des sons étrangers, suspects... Il ne pensait même plus à l'obscurité, il avait d'autres soucis maintenant. Il guettait l'écho lointain des griffes se frayant un chemin dans l'épaisseur spongieuse du mur. Il guettait le tigre creusant son tunnel, jour après jour, pour venir le chercher.

La bête avait senti son odeur d'enfant à peau tendre. Mal nourrie par des gestionnaires qui trafiquaient sur les crédits alloués à l'alimentation des pensionnaires, elle avait envie d'un surplus de chair fraîche, elle savait que la pierre spongieuse du mur mitoyen ne résisterait pas longtemps à la puissance de ses griffes. La paroi cédait sous ses pattes comme de la craie mouillée, et la cavité progressait, gagnant chaque jour quelques centimètres. Bientôt, le fauve ne serait plus séparé de l'appartement du rez-de-chaussée que par une mince pellicule d'enduit, il lui suffirait alors d'un coup de tête pour crever le papier peint et faire irruption dans la chambre du gamin. Oui, c'était de cette manière que cela se passerait : un grand coup sourd, et puis, tout de suite après, une grosse bosse sur le papier de la chambre, juste au-dessus du lit. Le papier se déchirerait, et le mufle du tigre émergerait de la cloison trouée, la fourrure toute blanchie de plâtre... Sa gueule hérissée de crocs s'ouvrirait comme pour un rire formidable,

et il aurait l'air de dire :

« Alors, petit trou-du-cul ! Tu vois que j'y suis arrivé ! » Avant que David ait eu le temps d'esquisser un mouvement de fuite les pattes de l'animal s'abattaient sur son sternum, faisant craquer sa cage thoracique.

David sentait que cela se passerait ainsi, il en avait l'intime conviction. Les dents soudées, il allait plaquer son oreille contre le mur de la chambre, contre le papier humide qui se décollait et déteignait sur la peau dès qu'on avait le malheur de s'y appuyer. À force d'ausculter les cloisons, il avait les oreilles et les joues bleues.

Ce calvaire dura longtemps. Jamais il n'osa s'ouvrir à M'man de son tourment secret. Il savait qu'elle ne le croirait pas. D'emblée, il avait senti qu'il devrait affronter le tigre sans aucune aide extérieure, en ne comptant que sur ses seules forces... Alors il écoutait, ne sortant plus guère de la maison, refusant d'aller jouer avec Shonacker et sa bande. Sentinelle des couloirs, il prenait l'affût, cherchant à détecter l'endroit précis où la bête allait émerger de la maçonnerie.

Avec son argent de poche, il acheta une entrée au zoo. Il s'avança dans les allées comme un soldat en territoire ennemi, un bloc de papier et un crayon à la main, pour faire un plan du mur d'enceinte. Il comptait ses pas, prenait des repères. Il n'eut pas trop de mal à localiser la maison, sa maison. Une fois de plus il put constater que Willie Shonacker n'avait pas menti : elle s'adossait à la cage du tigre de Malaisie, une construction grise entourée de gros barreaux. Le fauve, bien sûr, fit semblant de ne pas reconnaître son odeur. Couché sur le flanc, il léchait ses griffes comme pour mieux les faire briller au soleil.

« Il astique son argenterie », songea David sans que la plaisanterie parvienne à l'amuser.

La masse du monstre, son odeur acre, lui firent prendre conscience de la réalité de la menace. Les yeux plissés, il essaya de repérer des traces de plâtre sur le pelage de la bête, mais celle-ci lui coula un regard vert chargé d'ironie qui semblait dire : « Me crois-tu si stupide ? Pourquoi penses-tu que je me lèche ? Pour me débarrasser de la poussière du tunnel, évidemment. Personne ne doit savoir. Et personne ne sait... hormis toi et moi. »

David s'en alla à reculons, incapable de se décider à tourner le dos au prédateur. Les promeneurs le regardèrent drôlement, incapables de comprendre pourquoi ce gosse regagnait la sortie en marchant d'une si curieuse façon.

« À bientôt, paraissait ricaner le tigre étalé de tout son long derrière les barreaux. À bientôt, chez toi... »

Longtemps, l'image de la bête, avec son mufle énorme, hanta David. Le soir surtout, quand il lui fallait réintégrer sa chambre et se

glisser dans son lit. Il restait des heures durant les yeux ouverts dans le noir, étendu sur le dos, les bras le long du corps, à écouter...

À écouter le bruit des poils du tigre brosser le mur, là-bas, de l'autre côté... C'était un va-et-vient rêche et de plus en plus distinct, de plus en plus proche. Quand M'man avait regagné sa chambre, quand toutes les lampes étaient éteintes dans l'appartement, David levait le bras pour palper le papier peint tout autour du lit, localisant les lézardes. Mais des lézardes, il y en avait partout, comment déterminer dans ce cas d'où allait jaillir la bête ? Il palpait tout de même, tremblant de sentir ses doigts s'enfoncer tout à coup dans le vide. Combien de centimètres le séparaient encore de l'animal ? Trente, quarante ? Beaucoup moins ? Il avait mesuré le mur d'enceinte lors de sa visite au zoo. Il avait noté qu'il était épais, et cela l'avait momentanément soulagé. Peut-être que le tigre se laisserait de creuser ? Peut-être qu'il s'abîmerait les griffes et se verrait contraint de renoncer à son projet ? Quand, lassé de retourner ces hypothèses, il s'endormait enfin, c'était pour sombrer dans des rêves de dévoration qui le dressaient sur sa couche, haletant de terreur et les draps collés au corps par la transpiration.

Il maigrissait. À l'école, une psychologue l'interrogea pour savoir s'il ne prenait pas de drogues. On examina ses bras pour tenter d'y détecter des marques de piqûres. Il se laissait manipuler, poupée molle et taciturne, ne répondant aux questions que par monosyllabes. Qu'aurait-il pu leur dire ? « Je dors mal parce qu'un tigre creuse le mur de ma chambre pour venir me dévorer... » ? Qui l'aurait cru ? C'était une réponse à vous conduire chez les dingues. Non, il préférerait se taire. Les adultes ne pouvaient pas l'aider. C'était une affaire qui devait se régler entre le tigre et lui.

Parfois, lorsqu'il était seul à la maison, il se laissait envahir par le fatalisme et se surprenait à accepter son sort ; à d'autres moments il se rebellait et accumulait des armes à proximité de son lit : un couteau à découper qu'il collait avec du ruban adhésif sous sa table de chevet, un lourd marteau qu'il laissait traîner là, comme par mégarde. Est-ce qu'on pouvait tuer un tigre d'un coup de marteau ? En frappant très fort entre les yeux, crac ?

Il faudrait faire vite, alors, le cueillir au moment même où sa tête toute couverte de plâtre émergerait du papier peint...

Oui, cette nuit-là, le coup de téléphone le surprit au beau milieu du cauchemar, quelques secondes avant que le muflle du fauve ne jaillisse du mur, car le rêve se déroulait selon un scénario immuable qu'aucune variante ne faisait jamais dévier. Il se dressa sur son lit, battant des bras pour repousser la bête qui n'existait que dans son imagination, et renversa la lampe de chevet dont l'ampoule explosa. L'espace d'une seconde, il s'entendit hurler et il ne reconnut pas sa voix. C'était –

alors qu'il avait l'impression de crier à pleins poumons – un curieux vagissement de nourrisson exténué qui sortait de sa bouche en une note continue, tel l'air d'un pneu crevé.

Le téléphone continuait à sonner et David ne pensait qu'au tigre : comme chaque fois qu'il s'échappait du cauchemar il était terrifié à l'idée que la bête achevait peut-être de sortir du tunnel. Quelque chose lui disait qu'un jour, en ouvrant les yeux, il la verrait encore à demi prisonnière de la galerie, la tête et les pattes émergeant seules de la maçonnerie. « Tu vois, lui crierait l'animal, il m'a fallu plus de temps que prévu, mais j'y suis tout de même arrivé ! »

David se redressa, nu, trempé de sueur, ne sachant s'il devait se recroqueviller derrière un fauteuil ou se mettre à courir droit devant lui, vers la porte d'entrée, ou vers une fenêtre à travers laquelle il sauterait sans se soucier du nombre d'étages s'empilant sous ses pieds.

Le téléphone sonnait toujours. Il le décrocha machinalement, pour que cesse enfin le bruit strident du timbre.

David ? dit une voix lointaine au bout du fil. C'est toi ? Aide-moi... Je t'en supplie, fais quelque chose... Toi tu peux comprendre, je le sais. Tu peux me croire...

David se passa la main sur le visage. Pendant une seconde il s'était presque attendu à entendre rugir dans l'écouteur. Mais non, c'était une voix d'homme, rien qu'une voix humaine, mais si lointaine, si perdue, si... terrifiée.

David, sanglota l'homme. Viens vite... C'est là... Ça va sortir du mur... Je ne peux rien faire... Viens me chercher...

— Joke ? hasarda David. C'est toi ? Bon sang, c'est toi ?

Son cœur retrouvait un rythme normal. Ainsi ce n'était que ce dingue de Joke Warkowsky, pas le tigre de Malaisie, seulement Joke, ce vieux cinglé de Joke, probablement ivre mort ou perdu dans le labyrinthe d'un mauvais trip. Un de plus. Son soulagement était tel qu'il fut tenté de raccrocher sans même prononcer un mot. Mais il se sentit contraint de se montrer aimable ; après tout Joke ne l'avait-il pas réveillé de justesse, quelques secondes avant que le papier peint ne se déchire sur le mur et que la tête du tigre ne jaillisse de la maçonnerie, couverte de plâtre et de gravats ?

— Joke ? parvint-il à chevroter.

Chaque fois qu'il sortait du cauchemar il conservait plusieurs heures durant une étrange diction de vieillard essoufflé. Ces épisodes nocturnes avaient toujours défavorablement impressionné ses petites amies. La voix de Joke continuait à gémir, mais elle était maintenant déformée par un écho métallique, comme si le locuteur se trouvait prisonnier d'un sous-marin en plongée profonde.

« Un coup de téléphone des abîmes... », songea David, sans avoir la moindre idée de ce qu'il entendait par là. Mais la voix, creuse,



s'affaiblissant de seconde en seconde, l'effraya. Il ne comprenait plus ce qu'elle essayait de lui transmettre, il n'en retenait que la sonorité de pure terreur, et, durant un moment, il se demanda s'il n'était pas toujours endormi, en train de rêver. Oui, c'était peut-être ça ? Il avait cru se réveiller et il n'avait fait que changer de rêve comme dans un train on passe d'un wagon à un autre. Il avait changé de wagon, mais il rêvait toujours.

La voix terrifiée pleura encore trois secondes contre son oreille, puis la communication fut coupée, brutalement, et il réalisa enfin qu'il était réveillé. Sans lâcher le combiné, il tâtonna pour trouver l'interrupteur mural et alluma le plafonnier. La lumière l'aveugla car il avait coutume de visser dans chaque douille des ampoules de forte puissance, jamais inférieures à 150 watts. Il raccrocha le combiné et se laissa tomber dans un fauteuil dont il avait lui-même suturé le cuir lacéré en maints endroits.

Encore prisonnier du cauchemar, il éprouvait de grandes difficultés à reprendre pied dans la réalité.

Cette nuit le tigre n'avait pas eu le temps de sortir sa tête du mur, il s'en était fallu de peu, soit, mais c'était toujours ça de gagné. Généralement David ne se réveillait qu'à l'instant où les griffes du fauve lui ouvraient la cage thoracique. Jamais avant. Jamais avant que la douleur effroyable – si réelle – ne l'arrache au sommeil.

C'était l'une des raisons pour lesquelles il refusait systématiquement de dormir avec une femme. Il ne tenait pas à ce qu'on le surprenne, diminué par la terreur, offrant une parfaite image de démente.

Aujourd'hui, à quarante ans, il ne savait pourquoi le tigre de son enfance s'obstinait à le poursuivre, creusant l'épaisseur de la nuit pour jaillir au beau milieu de sa tête. Le temps n'avait en rien émoussé ses craintes anciennes. Il aurait pu même dire qu'au contraire la menace se faisait de plus en plus précise. C'était comme une image floue lentement mise au point. Au début il n'avait fait que percevoir la présence de l'animal, à présent il connaissait la moindre de ses rayures, il aurait pu dire combien de crocs contenait sa gueule. Aujourd'hui, il sentait son haleine. Cette haleine si particulière des prédateurs uniquement nourris de viande, et dont la bouche exhale en permanence un relent de boucherie mal tenue.

Et pourtant, dans la vie réelle, le tigre n'était jamais venu. Les choses s'étaient terminées sans effusion de sang. M'man avait trouvé un autre travail, mieux payé, au collège de la ville, et l'on avait déménagé avant que le papier peint ne se déchire.

David se rappelait parfaitement le jour du déménagement. Alors que le camion chargé de caisses attendait en bas, il avait inventé un prétexte pour remonter, juste une minute. Un jouet ou un livre oublié,

il ne savait plus.

« – Dépêche-toi, avait dit M'man, ou l'on s'en ira sans toi. »

Il était remonté parce qu'il ne pouvait pas partir comme ça, sans laisser de message d'avertissement, ç'aurait été criminel. Il devait au moins signaler le danger, mettre une pancarte, quelque chose...

Il avait éprouvé une drôle de sensation en traversant l'appartement vide, que l'écho de ses pas emplissait de manière inhabituelle. D'un seul coup le logement semblait s'être dilaté jusqu'à prendre les proportions d'une caverne. David s'était dit qu'il commettait peut-être une erreur en s'attardant sottement, que c'était là, maintenant, tout de suite, que la bête allait sortir du mur, lui mettant la griffe dessus alors même qu'il allait lui échapper définitivement.

Il avait couru dans son ancienne chambre, tiré un crayon feutre de sa poche et écrit sur le mur, oui, sur le bleu délavé du foutu papier peint plein de cloques qu'il avait passé tant d'heures à surveiller. Il avait écrit :

Attention ! Méfiez-vous ! Il y a un tigre derrière ce mur ! Il se rapproche.

Il ne savait pas si ce serait suffisant pour éveiller la méfiance des prochains locataires, mais il n'avait pu trouver mieux. Ensuite il avait claqué la porte et descendu l'escalier quatre à quatre.

Malgré les années écoulées, il conservait aujourd'hui l'intime conviction qu'il s'en était tiré de justesse. À un poil près... À un poil de cul près, comme aurait dit Joke Warkowsky, qui était l'une des rares personnes à qui David avait raconté cette étrange aventure.

Oui, il s'en était tiré, mais depuis trente ans le tigre continuait à le poursuivre, dans ses rêves, se rapprochant chaque fois un peu plus.

David s'ébroua pour chasser le souvenir désagréable. Ses yeux cherchèrent le téléphone. Qu'est-ce que Joke avait dit avant de sombrer dans l'inconscience ? « Ça va sortir du mur » ? Oui, c'était cela même : Ça va sortir du mur...

## CHAPITRE II

D'un regard débarbouillé par le coup de fil incompréhensible qu'il venait de recevoir, il examina l'appartement, comme s'il le découvrait pour la première fois. Au bout d'un moment il réalisa que ses yeux faisaient le tour de la pièce pour revenir chaque fois au même endroit : le pan de mur surplombant la tête du lit, là où le papier peint se décollait légèrement, et il se surprit à fixer la cloison avec trop d'attention, comme si...

Il grogna, irrité, mal à l'aise. Instinctivement, il quêtait le réconfort des objets familiers, la petite meute des serviteurs fidèles qui ne le trahissaient jamais : la grosse machine à écrire d'une espèce disparue (une Schneider-Gomez assemblée au Mexique en 1948 !) dont le capot gris, bosselé, évoquait les Cadillac des sixties. La tasse à café, ébréchée, tachée, poisseuse de sucre durci s'empilant en strates géologiques, mais toujours là, près du pot à crayons depuis vingt ans déjà. Et, sur une étagère accrochée de guingois, la collection des petits romans populaires qu'il avait écrits pour les éditions du Chat Hurlant, une cinquantaine de titres aux couvertures naïves où se bouscullaient des squelettes brandissant des poignards, des loups-garous tapis sous le lit de belles adolescentes, et des assassins défigurés cachant leur face de cauchemar sous des masques de caoutchouc souriants.

Il savait qu'il ne pourrait plus se rendormir. Une démangeaison désagréable courait au long de ses nerfs, un inexplicable sentiment d'urgence comme en éprouvent les soldats à l'approche d'un danger. Le besoin soudain de lever le camp et de détalier, ventre à terre, avant que ne tombe l'obus qui les réduira en morceaux. Comment appeler cela ? De la prescience ? De l'instinct ?

Il s'habilla en hâte, sans même se doucher, enfilant ses vêtements de la veille qui traînaient au pied du lit. Brusquement tout lui semblait étranger. C'était comme s'il venait de se réveiller chez quelqu'un d'autre, au beau milieu d'objets inconnus. Il s'approcha de la table de travail, jeta un coup d'œil à la feuille de papier engagée dans le chariot de la machine. C'était la première page d'un scénario de comics qu'on lui avait commandé pour Clark Beaumont-Upshaw, un dessinateur à la mode qui vivait à Beverly Hills, mangeait végétarien,

pratiquait l'abstinence, le yoga, et portait en permanence des gants en kevlar pour protéger ses mains – la droite étant assurée pour un million de dollars. David détestait Clark Beaumont-Upshaw qui n'avait jamais accepté de le recevoir en tête à tête, et ne communiquait avec son scénariste qu'au moyen de fax péremptoires. Beaumont-Upshaw passait ses journées à prendre le soleil au bord de sa piscine. Un peu avant la tombée de la nuit, un kinésithérapeute japonais venait lui masser les mains, les articulations et chacun des doigts, après quoi le grand artiste s'asseyait à sa table de travail et dessinait une case, une seule, jamais davantage, et s'arrêtait jusqu'au lendemain. S'il travaillait davantage – prétendait-il – des douleurs insupportables lui taraudaient les phalanges, l'empêchant de trouver le sommeil. Ses albums se vendaient à un million d'exemplaires mais le nom de David n'apparaissait sur aucun d'eux. Ce dernier ne s'en affligeait nullement, ne voyant dans ce banal trafic éditorial qu'un gagne-pain commode.

Penché sur la machine à écrire, il déchiffra les premières lignes du texte avec l'impression dérangeante qu'il les lisait pour la première fois. Cela parlait d'un quelconque super-héros – un ninja dont l'art martial consistait en une série de cris dont la seule vibration pouvait réduire votre squelette en poudre, faire éclater votre estomac, ou déboîter les os de votre crâne, selon l'inspiration du moment.

— Conneries, marmonna-t-il en se redressant.

Mais le sentiment d'étrangeté demeurait. La certitude brutale de ne plus se trouver au bon endroit. Au fond de sa tête une petite voix familière murmurait : « Fiche le camp ! Fiche le camp sans attendre ! »

C'était absurde. Il n'avait aucune raison de s'enfuir. Au cours de sa vie il avait totalisé un nombre invraisemblable de déménagements, certes, mais depuis qu'il s'était installé ici, au-dessus de ce restaurant spécialisé dans le chili con carne, la bougeotte l'avait quitté.

Il s'empara de la tasse de café, la renifla, comme s'il allait surprendre une odeur inconnue. L'odeur d'une bouche étrangère qui se serait posée là, à son insu. Pour un peu il aurait sorti les vêtements de la penderie pour vérifier qu'ils étaient bien à sa taille. Dieu ! Il était en train de perdre la boule. Il était chez lui ! Chez lui ! Alors pourquoi se sentait-il si mal ?

Il s'aperçut qu'il faisait les cent pas, d'un bout à l'autre de l'appartement, passant et repassant devant la porte de la chambre. Il luttait contre l'envie grandissante de passer la tête dans l'ouverture pour examiner le papier peint à la tête du lit. Pour vérifier qu'aucune bosse inexplicable ne le gondolait, par exemple...

Il transpirait. Depuis trois ans qu'il était installé ici, sa vieille obsession l'avait à peu près laissé en paix. Il s'était engourdi entre ses quatre murs comme on s'assoupit dans un fauteuil de cuir, bien à l'aise dans des vêtements usagés, distendus. Après toutes ces années de

tumulte et de fuite aveugle, il avait fini par se fabriquer un semblant de sérénité, par se construire un territoire à sa mesure, ni trop grand ni trop petit. Et sur la scène de ce théâtre intime il se livrait à la comédie des joies simples : un bon livre, un chili brûlant comme l'enfer, une fille un peu douce collant ses seins fermes aux poils déjà gris de sa poitrine d'écrivain populaire. Il ne se plaignait pas, il savait l'équilibre fragile. Il n'avait pas besoin de beaucoup d'argent, juste de quoi acheter des livres, s'offrir le restaurant deux fois par jour, et acheter quelques babioles à ses petites amies du moment. Il avait espéré que cela durerait encore un peu... Mais ce soir le téléphone avait sonné, et Joke Warkowsky, le cueillant au beau milieu d'un rêve, avait marmonné quelque chose à propos d'un danger immédiat grattant à la porte, et tout était revenu, jaillissant du passé.

Il s'assit sur son fauteuil de travail, un vieux rocking-chair d'osier dans lequel il tapait ses textes en se balançant entre deux paragraphes. C'était le seul siège qui lui permettait d'écrire sans avoir mal au dos. Une horreur pour touristes manufacturée à Santa Fe, et qui faisait grimacer sa directrice de collection.

Des images se bousculaient dans sa tête, le recensement de tous ses déménagements précédents : la hâte des paquets jetés à l'arrière de la voiture, la moitié des meubles abandonnés sur place. Des fuites, un exode dix fois répété, quelques objets prioritaires ficelés sur la galerie ou entassés dans le coffre : le rocking-chair, la Schneider-Gomez, la tasse à café, le pot à crayons, la cafetière de métal que lui avait offerte sa mère pour son départ à l'université – une vraie cafetière de cow-boy conçue pour se chauffer le cul à la braise d'un bivouac.

Et chaque fois la même certitude : celle de s'en être tiré de justesse. Cela se passait toujours de la même manière : une nuit le cauchemar le dressait sur son lit, haletant, et c'en était fini de sa quiétude, il allumait la lumière en sachant que plus rien ne serait pareil, à l'avenir. Quelque chose avait envahi l'appartement, l'emplissant d'une odeur de paille et d'urine. D'une odeur de zoo. Alors il faisait ses bagages comme un réfugié prenant la fuite sous les bombes. D'abord la machine à écrire, toujours elle, ensuite le fauteuil à bascule. Il ne pouvait pas s'en empêcher ; dès que la peur débarquait à l'improviste, tout était dit. Il lui était arrivé de prendre ainsi la route en pleine nuit, sans même attendre le lever du soleil. À une époque il s'était fait un devoir de ne rien posséder qui ne puisse tenir dans une valise, une seule valise. Avec la machine à écrire et le rocking-chair avait commencé l'embourgeoisement, la réduction de la mobilité. Il était maintenant comme un soldat affublé d'un paquetage trop lourd, un jour cela lui coûterait la vie.

Car il était vital de s'enfuir aux premières manifestations du pressentiment, dès que le cauchemar le surprenait au cœur du

sommeil. C'était là le théorème de base de son manuel de survie personnel.

Ses petites amies mettaient ces déménagements perpétuels sur le compte de son éternelle bougeotte, de son immaturité affective, de sa claustrophobie. Il était le seul à savoir qu'il n'en était rien. Il fuyait avant que le tigre ne le rattrape, c'était tout. Chaque fois que le cauchemar le surprenait au creux du sommeil, la vieille peur enfantine se réveillait, la vieille certitude qu'il ne s'en tirerait qu'à condition de déménager en hâte, comme la première fois, lorsqu'il avait dix ans. Il avait bien évidemment consulté un psychanalyste, mais l'homme n'avait pas su se montrer convaincant, et son charabia freudien ne l'avait nullement apaisé. La peur était toujours restée là, avec son sentiment d'urgence, cette certitude terrible que sa vie ne tenait plus qu'à un fil et que tout pouvait se jouer en quelques minutes...

Alors il avait continué à déménager comme s'il avait le F.B.I. et la C.I.A. aux fesses, parce que le rêve fonctionnait comme un signal d'alarme, comme le bip-bip d'un radar l'avertissant que le tigre l'avait retrouvé, une fois de plus, et qu'il était là, à l'intérieur du mur, creusant la pierre de ses griffes inusables.

— Une histoire de fou, dit-il à voix haute pour se donner l'illusion d'être moins seul.

Le pire, c'était que la sensation de danger ne se dissipait pas avec la venue du jour, jamais. Elle restait fichée en lui au milieu du vacarme des supermarchés, des remous de la foule arpentant les trottoirs, du vacarme de la circulation et des sirènes de police. Rien ne parvenait à la dissoudre, à l'affaiblir. Elle ne s'effaçait pas lentement comme le font d'ordinaire les mauvais rêves à mesure que s'écoule la journée, et la nuit la retrouvait intacte, consolidée même, plus convaincante qu'au matin.

Il n'y pouvait rien. Dès qu'il se retrouvait seul dans l'appartement, il n'osait plus tourner le dos aux murs. Assis devant la machine à écrire, il tressaillait au moindre craquement de parquet et regardait nerveusement par-dessus son épaule. Il finissait par ne plus travailler. La nuit, il repoussait le sommeil à coups d'amphétamines que lui procurait Joke Warkowsky, grand consommateur de pilules interdites. Il lui arrivait de rester une semaine sans dormir, dans un état d'excitation maladif et d'hyper-perception sensorielle qui le menait au bord du délire, puis la dépression lui tombait dessus, et il se surprenait à sangloter en fixant le plafond.

Ce soir, la sensation d'urgence était encore plus forte que d'habitude. Elle le clouait au fond du fauteuil, l'empêchant de se livrer aux préparatifs d'évacuation immédiate dont il était coutumier, et il restait là, anéanti, à surveiller la porte de la chambre et le papier peint cloqué au-dessus du lit.

Joke, le seul à qui il avait parlé du tigre, ne s'était jamais moqué de lui. Mais Joke avait fait le Viêt-nam, là-bas il était devenu extrêmement superstitieux et n'attribuait sa survie qu'à la pratique obstinée de rituels magiques auxquels l'avaient initié les hommes des corps d'élite.

« – Ton tigre, murmurait-il, il n'existe pas réellement, mais c'est le symbole d'une force mauvaise qui cherche à l'atteindre. Un jour ou l'autre tu devras l'affronter. On ne peut pas toujours fuir ce qui est caché de l'autre côté du mur ; à force de courir droit devant soi, on finit par se retrouver en équilibre au bord d'un précipice. Ouais. »

De son séjour en Asie, il avait conservé la manie de parler par paraboles, ce qui exaspérait David.

« – Ton tigre, répétait-il, c'est le symbole d'une épreuve à venir, inévitable, et tu dois t'y préparer, comme un karatéka s'entraîne toute sa vie en prévision d'un unique et hypothétique combat. Penses-y au lieu de sauter d'un appartement à l'autre. »

David détestait le ton doctoral qu'il adoptait lorsqu'il se mettait à jouer les vieux sages asiatiques, il avait chaque fois envie de lui dire :

« – Hé ! réveille-toi, on n'est pas dans un épisode de Kung-Fu, et tu n'es pas Maître Po ! Tu n'as même pas les yeux bridés ! »

David s'arracha péniblement au rocking-chair Santa Fe qui grinça, et caressa le capot de la machine à écrire. Il n'aurait été ni surpris ni effrayé si elle s'était mise à ronronner, il avait confiance en elle. Parfois, il pensait que lorsqu'elle serait définitivement hors d'usage il ne pourrait plus écrire. En deux enjambées, il alla fermer la porte de la chambre. C'était une bonne porte de chêne, elle résisterait bien trois minutes si le tigre jaillissait du mur. Au moment même où il formulait cette pensée il eut honte de lui. C'était peut-être ça la folie ? Quand on ne pouvait plus s'empêcher de croire à des choses dingues en sachant parfaitement qu'elles étaient au demeurant totalement impossible ?

Il regretterait le quartier, et la maison, car il s'y était senti bien, en paix avec lui-même. Il avait aimé la petite terrasse avec ses yuccas, les tommettes mexicaines recouvrant le sol, et surtout une certaine qualité de lumière, chaude et douce, qui tombait sur sa table de travail après s'être insinuée entre les lames du store vénitien de bois brut. Son voisin de palier était un Chinois de soixante ans, qui, pour une somme modique, enseignait le Zen aux ménagères de la rue.

« – À quoi ça sert le Zen ? » lui avait demandé David lors de leur première rencontre.

« – Ici, dans le quartier, lui avait répondu le petit homme, sa première application véritablement pratique consiste à vous délivrer de la peur des cafards. »

« – Le Zen tue les cafards ? »

« – Non, bien sûr, mais il vous permet de les regarder courir sur vos

mur en demeurant parfaitement calme. C'est très utile dans cet immeuble, croyez-moi. Est-ce que vous voulez vous inscrire à mon cours ? »

Mais David n'avait pas peur des cafards, il avait d'autres sujets d'inquiétude.

Très vite, sans même s'apercevoir de ce qu'il faisait, il avait rassemblé quelques cartons remplis de livres au milieu de la pièce. De temps en temps il regardait par-dessus son épaule pour vérifier que la porte de la chambre était toujours bien fermée. « C'est pour ça que tu t'en es tiré jusqu'à maintenant, lui chuchotait la petite voix au fond de sa tête. Parce que tu as su, chaque fois, décamper sans attendre. »

Au fond d'un placard il récupéra son sac-parachute. Il surnommait ainsi un sac à dos de cuir fatigué dans lequel il avait entassé des objets de première urgence : savon, rasoir, ouvre-boîtes, couteau scout, argent liquide, pansements et vêtements de rechange. Joke possédait le même, à portée de la main ; ils avaient coutume d'en plaisanter tous les deux.

« – Tu as toujours ton sac anti-C.I.A. ? demandait Warkowsky. Prends-le à la main quand tu entends sonner à la porte, on ne sait jamais, un de ces jours écrire des romans d'épouvante deviendra une activité anti-américaine dans ce pays, et on nous pourchassera comme les communistes de jadis. Il faut toujours être prêt à détalier, vieux, c'est comme ça que j'ai réussi à m'en tirer. Il faut écouter ses pressentiments, et leur obéir scrupuleusement, c'est notre cerveau reptilien qui parle, mec, et à la différence de l'autre, il ne se trompe jamais. »

David empoigna le sac de cuir et l'assujettit sur son dos, puis il souleva la machine à écrire sans même ôter la feuille engagée dans le chariot. Ainsi chargé, il gagna l'escalier pour descendre au parking. Avec les années, sa voiture, une vieille Benzler-Goddis de collection, était peu à peu devenue son second domicile. Il l'avait achetée dans un moment d'euphorie, alors que les droits cinématographiques de son quarantième roman (Profession : Cadavre) venaient d'être vendus à un quelconque studio de production hollywoodien. C'était un véhicule de la fin des années 60, fabriqué sur commande par un industriel texan indépendant pour un mafioso dont on avait oublié le nom. Si le capot de la Benzler-Goddis n'abritait plus qu'un moteur épuisé, la carrosserie et les vitres n'en demeuraient pas moins à l'épreuve des balles. C'était cette particularité qui avait séduit David, ainsi, entre deux déménagements, il pouvait dormir dans sa voiture sans courir le risque de se faire égorger par un junkie en manque. Une fois qu'il était bouclé à l'intérieur de son tank, personne ne pouvait l'en déloger.

Arrivé dans le garage, il enferma la machine à écrire dans le coffre. Les serrures étaient incrochetables, aucun petit voleur n'aurait pu en



venir à bout en moins d'une heure, et à condition de beaucoup transpirer. Sur le siège du passager, il jeta le sac de cuir. Il crut entendre la voix de Joke lui lancer : « Hé, petit, n'oublie jamais, un jour on viendra nous arrêter pour délit d'imagination... Ne rigole pas, ça viendra, tu verras. L'imagination ça fait peur aux gens, ça les agace, ça leur fait prendre conscience qu'ils sont infirmes dans leur tête, quelque part... »

Joke abusait des pilules et glissait souvent vers la paranoïa, mais David savait qu'il n'avait pas tout à fait tort. Il n'ignorait pas que ses éditeurs le considéraient avec un léger dégoût, comme un anormal dont le talent aurait dépendu tout entier d'une certaine tumeur enkystée à un endroit bien précis du cerveau. Souvent on lui demandait s'il n'avait pas envie d'écrire enfin de vrais livres ? Des romans d'amour, par exemple ?

Soudain il s'immobilisa, le trousseau de clefs entre les doigts, réalisant qu'il ne savait même pas où se trouvait Joke Warkowsky en ce moment précis. D'où avait-il appelé ? La communication, presque inaudible, pouvait aussi bien provenir du Yucatan que de l'Alaska, car Joke ne restait jamais très longtemps au même endroit. Il se déplaçait en zigzag, « pour dérouter l'ennemi », sans qu'on puisse vraiment savoir à qui il faisait allusion, l'ennemi englobant les agents de l'I.R.S., le F.B.I., la C.I.A., les éditeurs, ses ex-épouses, ses ex-maîtresses, les Hare-Krishna, et toutes les mauvaises vibrations émises par ses collègues verts de jalousie. Car Joke vivait lui aussi de sa plume et travaillait pour le même éditeur que David, aux éditions du Chat Hurlant.

David verrouilla les portières et remonta chez lui. Il était deux heures du matin. La fatigue et la peur lui brouillaient les idées, il agissait mécaniquement, laissant son esprit charrier un flot de pensées décousues qui l'aidaient à ne plus songer à ce qui se déplaçait en ce moment même à l'intérieur du mur de sa chambre. Il s'assit à sa table de travail, regarda le téléphone. Il ne devait pas s'attarder trop longtemps. Quelque part au fond de lui-même il était persuadé que le cauchemar le réveillait de plus en plus tard, réduisant chaque fois sa marge de manœuvre. Au départ, on lui avait laissé trois mois pour évacuer les lieux ; puis avec le temps, ce délai avait commencé à rétrécir, passant peu à peu à trois semaines, puis à trois jours... Il sentait que ce sursis ne ferait que diminuer dans les années à venir. Bientôt, le rêve-signal ne se manifesterait plus que trois heures avant l'arrivée réelle du danger. Trois heures... Puis trois minutes... Trois secondes ? Un jour, il en était obscurément persuadé, il n'aurait plus que le temps d'ouvrir les yeux pour voir le mur exploser au-dessus de sa tête. Trois heures, trois minutes... Plus il vieillissait, plus le signal d'évacuation s'alourdissait d'un sentiment d'urgence intolérable.

Il regarda la porte de la chambre, s'attendant presque à voir tourner la poignée de porcelaine. Allons ! C'était stupide, le tigre ne tournerait pas la poignée, il bondirait à travers le battant, oui, projetant des esquilles de bois en tous sens, mais il ne tournerait pas la poignée, ça non.

Il s'empara du téléphone. Le seul moyen de savoir où se cachait Joke était d'appeler Léonora Warington, leur agent littéraire. Il était deux heures du matin, mais Léonora était insomniaque et passait une grande partie de ses nuits à lire les manuscrits de ses auteurs.

« – Toutes ces histoires, grommelait-elle, c'est tellement con, j'espère toujours que ça va m'endormir, mais ça ne marche jamais. »

Léonora répondit à la seconde sonnerie. David l'imagina sans peine, recroquevillée sur son divan de cuir fatigué, à demi ensevelie sous les manuscrits annotés au feutre rouge. Elle ne fit aucune difficulté pour lui révéler que Joke animait un atelier d'écriture estival au fin fond d'une campagne perdue à proximité d'un village nommé Peregrine Junction. L'atelier en question portait sur le roman fantastique et les moyens littéraires d'évoquer la peur, tout un programme...

L'été voyait toujours fleurir les stages divers, les ateliers, les groupes de création. C'était là, pour beaucoup d'artistes au chômage, le moyen de survivre jusqu'à l'automne, de traverser le désert suffocant des maisons d'édition abandonnées par des directeurs partis réchauffer leurs rhumatismes à Nassau en compagnie de Lolitas dûment appointées. L'été, c'était la période cruciale durant laquelle il était inutile d'espérer obtenir le moindre acompte. Joke jouissait d'un grand prestige sur les campus, et beaucoup d'étudiants, d'apprentis écrivains voyaient en lui une sorte d'Edgar Poe allumé aux amphétamines, son passage au Viêt-nam l'auréolait d'une gloire étrange et funèbre. De plus, personne ne pouvait nier qu'un charisme réel émanait de ce grand type dégingandé, au sourire de squelette, toujours vêtu de treillis, de vestes de commando, et qui, lors de ses conférences, citait pêle-mêle la Bible, le Yi-king, le manuel du fantassin en campagne, et vous expliquait tout sur la manière de pointer un bazooka avant de se mettre à disserter trois heures durant sur un paragraphe des Mystères d'Udolphe. À vrai dire, les jeunes filles étaient folles de son crâne rasé sur lequel subsistaient encore quelques rares poils gris, et des cicatrices qu'il avait lui-même recousues au fond de la jungle laotienne.

David remercia Léonora et raccrocha pour chercher une carte. La lectrice insomniaque avait parlé d'un couvent en ruine loué pour une bouchée de pain mais « terriblement romantique ». Joke était allé s'enterrer là-bas avec une dizaine de jeunes gens qui rêvaient de percer ses secrets d'écriture. Mais le nom de l'endroit avait fait passer un frisson désagréable dans la nuque de David.

« – Ça s'appelle le Grand Mur, avait dit Léonora. C'est inhabité depuis cinquante ou soixante ans, mais il paraît que ça a une gueule terrible. Joke était ravi d'avoir pu signer le bail pour trois fois rien. Un truc à la Bram Stoker, tu vois ? » David n'avait rien vu, et c'est à peine s'il avait entendu le reste de la conversation, son esprit était resté bloqué sur les termes Grand Mur. D'instinct, il sut qu'il détesterait cet endroit au premier regard. Peut-être finirait-il sa vie au milieu du désert Mohave, sous une tente achetée au surplus, à cinq cents kilomètres de toute construction en brique, ciment ou parpaing ?

La ville – un village plutôt : Peregrine Junction ? – n'était signalée sur la carte de l'État que par un point minuscule, à peine visible, en bordure d'une ancienne route aujourd'hui désaffectée. David jeta le plan dans le carton où il avait entassé ses propres écrits, les cinquante petits romans qui avaient fait sa réputation et dont certains, devenus introuvables, se vendaient à prix d'or chez les bouquinistes. Il les appelait ses « livres de comptes », les jeunes femmes comprenaient « livres de contes », mais elles se trompaient, car c'était bien de comptes qu'il s'agissait, au sens où vingt ans de sa vie se tenaient là, entre ces pages déjà jaunies, alignés comme les chiffres d'une interminable addition.

Il souleva le carton, regarda une dernière fois autour de lui. L'impression le submergea, plus forte qu'auparavant. Le sentiment poignant qu'il voyait tout cela pour la dernière fois, qu'il ne remettrait plus jamais les pieds ici.

« Un soldat qui part à la guerre doit éprouver la même chose », songea-t-il en hésitant sur le seuil. Il ne sentait même plus la nécessité de fermer sa porte. On le cambriolerait sans doute, mais quelle importance cela avait-il ?

« Aucune puisque tu seras mort, lui souffla la voix qui résonnait dans sa tête. Aucune, puisqu'on t'aura dévoré... »

Il recula précipitamment et dévala les marches sans se soucier du bruit de ses pas dans la cage d'escalier. Il fit encore un voyage pour récupérer le rocking-chair. Cette fois, lorsqu'il pénétra dans l'appartement, il lui sembla que toutes les pièces empestaient la paille pourrie et le suint. Une odeur de cirque... Une odeur de zoo...

Il s'empara du fauteuil et prit la fuite sans même tirer la porte en sortant. Il savait qu'il ne remettrait plus les pieds ici, c'était sûr, depuis quelques minutes les murs étaient devenus trop minces pour lui, beaucoup trop minces.

## CHAPITRE III

Le rocking-chair arrimé sur la galerie, il mit le contact et roula doucement vers la rampe de sortie. La Benzler-Goddis restait fiable à condition de ne pas s'exciter sur la pédale d'accélération. Comme toutes les vieilles voitures de classe, ses cuirs et ses placages se bonifiaient avec le temps. Elle sentait le tabac au miel, et le parfum poivré des filles envisionednées qui s'étaient succédé sur ses banquettes. Dans l'habitacle s'attardait la fragrance fantomatique des cigares cubains qu'on avait fumés là, et celle, plus acide, émanant des bijoux d'or pur mexicain. David savait qu'il imaginait tout cela en grande partie, mais l'atmosphère de luxe désuet qui régnait à l'intérieur de l'automobile calmait ses angoisses aussi sûrement qu'une bouffée d'éther.

Dès qu'il eut quitté le parking souterrain il se sentit plus détendu. Pas une fois il ne leva la tête pour regarder l'immeuble dans le rétroviseur. Il aurait eu trop peur d'apercevoir, derrière les rideaux, la silhouette menaçante d'un tigre aux oreilles dressées, feulant de rage parce que sa proie, une fois de plus, venait de lui échapper in extremis.

Il roula un bon moment, vers la sortie de la ville, pour gagner l'interstate. À présent que la peur s'atténuait, la fatigue le rattrapait et ses paupières se faisaient lourdes.

Il songea qu'il avait quarante ans, qu'il avait écrit cinquante romans, et que toutes ses possessions tenaient à l'intérieur de cette voiture alors que ses confrères avaient acheté de pimpants bungalows sur la plage de Malibu, à Redondo Beach ou même à Venice, où l'on trouvait encore des coins joliment habitables. Et il était là, lui David Sarella, prisonnier d'un vieux cauchemar, comme un hippie attardé prenant une fois de plus la route, sac au dos.

Alors qu'il était arrêté à un feu rouge, une bande de voyous entoura la voiture. L'un d'eux, brandissant une batte de base-ball, essaya de faire voler le pare-brise en éclats, mais le gourdin rebondit sur le verre blindé sans lui causer le moindre préjudice. David profita de la stupeur des gamins pour démarrer. L'incident, loin de le perturber, fortifia en lui l'idée qu'il était en sécurité à l'intérieur de la Benzler-

Goddiss, et il se félicita une fois de plus de son achat, même si celui-ci avait englouti une grande partie des droits de Profession : Cadavre.

Tandis qu'il roulait, il songeait à Joke Warkowsky. Son vrai prénom était Jokivief, qu'on avait abrégé en Joke, mais certaines mauvaises langues chuchotaient que « Junk » aurait été mieux approprié. David l'avait rencontré à un cocktail littéraire, à Venice, au siège des éditions du Chat Hurlant. Lors de cette soirée mémorable, Joke, qui avait avalé force petites pilules, avait violemment agressé un critique célèbre, Jonas Benton-Miller dont les récents papiers lui avaient déplu. Au plus fort de l'algarade, alors que Benton-Miller, drapé dans sa dignité outragée, lui tournait ostensiblement le dos, Joke avait saisi une fourchette sur la table du buffet, et l'avait enfoncé de toutes ses forces dans le cul du bonhomme.

L'incident aurait pu n'être qu'une farce si les dents de la fourchette, dérapant dans la viande, n'avaient en réalité sectionné le nerf érecteur de Benton-Miller, le rendant du même coup impuissant. Très vite, la blague avait tourné au drame. De son lit de souffrance, dans une clinique de Beverly Hills, Benton-Miller avait mis en branle la machine d'un procès. En l'espace d'une semaine, Joke Warkowsky était devenu la bête noire des pages littéraires. La solidarité corporative jouant à fond, on avait passé tous ses livres à la moulinette et monté une véritable campagne de dénigrement contre le moindre de ses écrits. Joke ne s'en était pas ému. Il s'était promené dans tout Los Angeles, trois fourchettes dépassant de la poche poitrine de sa veste de treillis. Mais, bien qu'il en blaguât, l'affaire lui avait causé du tort et les gens du Chat Hurlant l'avaient mis sur la touche, plaçant tous ses manuscrits au frigidaire, jusqu'à une date « ultérieure non précisée ». Le boycott, efficace, avait en l'espace d'une semaine réduit ses ventes à presque rien, et quelques ligues de vertu avaient même organisé un autodafé de ses ouvrages sur Sunset. Les fonds étant au plus bas, Joke avait dû monter en catastrophe cette affaire d'atelier d'écriture qui lui permettrait de voir venir.

« – Il a fait placarder des affiches dans toutes les facs, avait expliqué Léonora. Les frais de stage étaient assez élevés, si je me souviens bien. »

David conduisait en souriant, ses mains sur le volant n'étaient plus aussi moites qu'au départ de la maison. L'affaire de la fourchette l'avait beaucoup fait rire. Jusqu'à son dernier jour il reverrait l'image de Benton-Miller, glapissant comme une bête harponnée, les deux mains sur les fesses, et courant autour de la pièce en appelant à l'aide !

« – Je ne l'ai pas rendu impuissant, protestait Joke lorsqu'on évoquait l'affaire devant lui, il l'était déjà. Sa femme me le confiait encore ce matin, sur l'oreiller... »

David s'engagea sur l'autoroute. La Benzler-Goddiss ronronnait agréablement. Si on ne la poussait pas, elle mangeait bravement le bitume, en machine qui connaît ses limites. David songea à cette histoire d'atelier d'écriture, et il essaya d'imaginer Joke au milieu d'une dizaine d'adolescents béats, abasourdis par son numéro de vétéran allumé. À cinquante-deux ans Joke avait plus que jamais l'air d'un vieux sergent au cuir tanné préposé au débouillage des « bleus », à cette différence près qu'il planait douze heures sur vingt-quatre, ne dormait que trois heures par nuit et était capable de parler en ne reprenant sa respiration qu'une fois toutes les deux minutes. Ses romans d'horreur : La cicatrice qui souriait, Chants opératoires et Promenade du bistouri, avaient conquis la jeunesse et fait de lui un dieu vivant.

David crispa les mâchoires en sentant revenir la peur. Il se rappelait tout à coup la voix terrifiée de Joke, au bout du fil :

Je t'en supplie... Ça va sortir du mur...

Qu'est-ce qui s'était passé ? David craignait le pire. Il savait que ces séminaires de création se terminaient souvent par des débordements alliant l'orgie au psychodrame. L'alcool et le speed aidant, des rancœurs anodines se changeaient en de formidables explosions de haine. On se jalousait, on se disputait l'amour du Maître. Il n'était pas rare que de semblables sessions s'achèvent dans les convulsions d'une grande crise de nerfs collective.

David redoutait par-dessus tout que Joke, perdant une fois de plus les pédales, n'ait poussé ses élèves à augmenter leur champ perceptif en ayant recours aux hallucinogènes. Ne se vantait-il pas de toujours conserver du peyotl à portée de la main ?

À quatre heures du matin il dut s'arrêter sur une aire de repos car ses yeux se fermaient tout seuls et il craignait de s'endormir au volant. Se coulant par-dessus son siège, il alla s'allonger sur la banquette arrière, vérifia que toutes les portières étaient bien verrouillées et bascula dans le sommeil, roulé dans sa vieille couverture mexicaine. Les tigres ne pouvaient rien contre les voitures blindées.

Ce furent les trépidations d'un énorme semi-remorque qui le réveillèrent alors que le soleil était déjà haut dans le ciel. Il se sentait mieux. Physiquement, du moins.

Il sortit de la voiture pour déjeuner. Il aimait ces moments de solitude, quand, sur un parking désert, il faisait son café sur un petit réchaud et s'asseyait en tailleur sur le goudron pour manger deux beignets à la confiture tirés d'un sac chiffonné. Deux beignets rassis, suant de graisse, mais auxquels il trouvait soudain une saveur incomparable. En ces rares instants de paix – quand la peur le quittait –, il était heureux. Peut-être aurait-il toujours dû vivre ainsi, en nomade, allant d'un camp de trailing à un autre, à la manière de

ces ouvriers itinérants, perpétuellement à la dérive ? Est-ce qu'il pourrait supporter ce genre de vie – à la lisière de la clochardisation –, à son âge ? Depuis quelque temps il commençait à avoir peur de la solitude. Quarante ans, c'est l'âge où l'on voit mourir les idoles de son enfance : vedettes de cinéma, stars de séries télé, chanteurs, où les comics dont on dévorait les livraisons hebdomadaires disparaissent, faute de lecteurs...

Ces dernières années, les filles s'étaient succédé dans sa vie sans qu'il fasse aucun effort pour aller les chercher. C'était généralement elles qui venaient à lui, étudiantes échappées des ateliers d'écriture universitaires. Il les trouvait le soir, faisant les cent pas devant son immeuble, avec sur le visage cette expression à la fois effarouchée, timide et sauvage des chatons perdus sous une averse. Elles lui parlaient en avalant la moitié des mots, avec une fièvre pleine d'espoir qui faisait un peu mal. Elles avaient toujours un mémoire, une thèse dans leur grand sac fourre-tout, des questions trop sérieuses qu'elles devaient lui poser sans attendre – il en allait de leur avenir scolaire, n'est-ce pas ?

Elles montaient, le soufflé un peu court avec deux jolies taches roses, sur les pommettes, elles s'excusaient d'avoir intrigué pour obtenir son adresse, d'avoir monté la garde au pied de la maison comme un agent du F.B.I. en planque. Une fois en haut, elles examinaient l'appartement comme si leurs yeux dissimulaient des caméras miniaturisées. Certaines, les plus hardies, n'hésitaient pas à prendre des photos. Plus tard, au cours de l'entretien, elle sortait fatalement un manuscrit de leur sac. Le manuscrit, ce texte qui constituait leur travail du semestre, roman ou recueil de nouvelles à l'écriture figiolée jusqu'à l'obsession. Elles expliquaient qu'elles se moquaient totalement de l'avis du prof, un vieux croûton qui ne connaissait rien au fantastique moderne, c'était son avis à lui qu'elles voulaient... Celui de David Sarella qu'elles tenaient pour le maître du genre. Elles étaient attendrissantes, avec leur belle peau de vingt ans, si souple, si rose, l'enthousiasme qui leur faisait la bouche humide et les yeux brillants. Alors David n'avait pas le courage de les chasser comme il aurait dû le faire, elles le réchauffaient, et, quelque part, elles lui faisaient mal. Il les appelait ses « gentils vampires », car il n'avait aucune illusion à leur endroit. Elles venaient pour le piller, pour lui voler sa substance, persuadées qu'en copiant ses gestes, ses manies, elles s'attribueraient une miette de son pouvoir créateur. Il s'amusait de voir ainsi revenir à la surface le vieux fonds de sorcellerie qui dort en toute femme. Sorcières, toutes sorcières dans l'âme. Elles croyaient à la magie, au mimétisme. L'une d'elles, Miranda Gayle, avait reconstitué chez elle l'appartement de David, comme un décor de cinéma. Fille à papa sans problème d'argent de poche, elle avait

même fait fabriquer une réplique fidèle de la machine à écrire Schneider-Gomez 48, aujourd'hui introuvable. Sur les étagères, elle avait rangé – dans un ordre identique ! – les mêmes livres que ceux qui se trouvaient chez David, et celui-ci avait été quelque peu effrayé par ce désir d'identification confinant à la schizophrénie.

« – Je ne peux rien pour toi, lui disait-il le soir, au fond du lit, quand elle nichait son adorable nez au creux de son aisselle. Il faut que tu trouves ton propre style... Ça ne t'aidera pas de me suivre comme une ombre. »

« – C'est faux, répliquait-elle. Vous, les auteurs, vous êtes comme des aimants. De gros aimants très puissants. Quand on colle assez longtemps une petite épingle contre un aimant, tu sais ce qui se produit ? »

« – Elle devient aimantée, elle aussi ? »

« – Voilà, tu as tout compris. Si je reste assez longtemps avec toi, un peu de ton magnétisme passera en moi, c'est obligé, c'est une loi de physique élémentaire. Ça se fera par contact, par contagion... »

Elle y croyait, féroce, à l'instar de toutes ses congénères qui se succédaient sur la vieille couverture mexicaine jetée sur le futon de David. Il avait renoncé à les détromper. D'ailleurs, qu'est-ce qu'il savait de toutes ces choses ? Il n'était qu'un artisan mettant tout son cœur dans la fabrication de bonnes histoires, rien de plus.

En mangeant son dernier beignet, il pensa à Joke, et l'angoisse revint. Joke le fascinait mais lui faisait également un peu peur. Il dormait nu, un casque de l'armée sur la tête et une baïonnette sous l'oreiller, sans qu'on puisse vraiment déterminer s'il était fou ou s'il s'agissait là d'une pure manifestation de comédie à l'usage de la presse. Joke s'était imposé dès son premier roman. Il écrivait des livres très courts alors que la mode était aux énormes pavés d'un millier de pages, aux briques de papier recyclé intransportables et faisant ployer les étagères des bibliothèques. Les livres de Joke, eux, étaient minces, presque des plaquettes, mais leur texte recelait une puissance effrayante. Certains voyaient en Joke un dealer de fantasmes qu'on aurait dû jeter en prison sans attendre. Il y avait quelque chose de vénéneux et de merveilleusement obscène dans chacun de ses récits, si bien qu'on finissait par en tourner les pages, plein d'une honte moite et délicieuse. Les livres de Joke, c'était de la folie pure en flacon ; arriver au mot fin vous plongeait dans un état de manque douloureux, intolérable qui vous donnait envie de vous cogner la tête contre les murs. David s'efforçait de ne pas relire trop souvent les trois minces ouvrages à couverture rouge que lui avait dédiés Warkowsky : La cicatrice qui souriait, Chants opératoires, et Promenade du bistouri.

« – Tu sais que les couvertures ont été imprimées avec du sang ? » lui avait dit un jour Miranda Gayle.



« – Tu déconnes ! » avait rétorqué David en essayant de paraître incrédule.

« – Pas du tout, s'était obstiné la jeune fille. J'ai fait analyser l'encre rouge de chacune des couvertures, c'est bien du sang. Il appartient au groupe O, le plus répandu aux États-Unis, et il est fortement chargé en globules blancs, ce qui est signe d'infection. »

David s'était dressé sur un coude, l'esprit en alerte. Des couvertures de romans imprimées avec du sang malade ? Allons, ça ne tenait pas. debout.

« – Bien sûr que si, avait insisté Miranda. Les éditeurs sont prêts à tout pour vendre leurs bouquins. Ils ont eu recours à un envoûtement classique pour convaincre les gens de se jeter sur les livres de Joke Warkowsky, de cette manière on ne peut pas passer devant une librairie sans se sentir obligé de les prendre en main, de les caresser, puis de courir à la caisse pour les payer. Tu sais que je les ai moi-même rachetés trois ou quatre fois chacun, sans que je sache pourquoi ? Et beaucoup de mes amies ont fait pareil. J'ai rencontré une fille, à la fac, qui possédait une étagère entière de Chants opératoires, elle n'avait aucune idée de ce qui l'avait poussé à agir ainsi. C'est un envoûtement, un envoûtement mineur, mais qui fonctionne parfaitement. »

« – Tu insinues qu'ils ont... sacrifié des gens pour imprimer les couvertures ? »

« – Mais non. Simplement qu'ils ont dû acheter des hectolitres de sang dans une banque médicale... pour l'incorporer aux encres d'imprimerie. »

C'était une idée folle, mais Miranda était un peu folle. Pourtant l'hypothèse avait longtemps trotté dans la tête de David, s'attardant en échos inquiétants. N'avait-il pas lui-même l'habitude d'affirmer que les gens du service marketing étaient des vampires ? Joke était-il complice de ces manœuvres, ou bien avait-il été lui même envoûté à son insu ?

« – Si tu veux une preuve, déclarait Miranda chaque fois qu'ils évoquaient cette étrange affaire, prends un livre de Joke et fais-le renifler à un chien affamé, deux fois sur trois tu le verras se mettre à dévorer la couverture comme si c'était du steak cru. Crois-moi, j'en ai fait l'expérience. »

David avait beau hausser les épaules, ces insinuations de fans délirants finissaient par tisser un réseau de présomptions angoissantes. Certains critiques ne se privaient pas de répéter que Joke Warkowsky était dangereux. Ses livres avaient été retrouvés par le F.B.I. chez plusieurs tueurs en série, dans la bibliothèque d'un tireur fou, ainsi que chez un prêtre catholique tombé dans la démence, et qui s'était mis un beau matin à distribuer des hosties empoisonnées à ses fidèles.

Aux éditions du Chat Hurlant, on chuchotait que le F.B.I. avait placé Joke sur écoute téléphonique, persuadé qu'il dirigeait une secte dans la mouvance de Charles Manson.

Longtemps, David avait souri à l'énoncé de ces ragots car il avait lui-même fait les frais d'un certain nombre de racontars hautement fantaisistes. C'était là chose fort commune dans le milieu de l'édition où chacun travaillait féroce­ment à la perte de ses concurrents, ne renonçant pour cela à aucun moyen, si bas soit-il.

Pourquoi pensait-il à tout cela brusquement, sur ce parking désert, alors que le café refroidissait au fond du quart de métal ?

« Parce que tu as peur, s'avoua-t-il. Parce que tu as peur de ce qui a bien pu se passer là-bas, dans les ruines de cette abbaye... Tu n'as pas trop confiance en Joke, n'est-ce pas ? Au fond de toi, tu sais bien qu'il est capable de tout dès qu'il est sous l'influence de la dope... »

Est-ce qu'il n'aurait pas été plus simple de prévenir la police ? Non, ça ne se faisait pas, pas entre auteurs « suspects ». il devait aller voir par lui-même.

Il vida le reste du café dans une touffe d'herbe qui poussait dans une craquelure du bitume, éteignit le réchaud et rangea le tout dans le coffre de la voiture. Le vent de la mer poussait le smog vers l'intérieur des terres, et une brume jaune, chargée de pollution, commençait à stagner sur la route, diminuant de beaucoup la visibilité.

David se réinstalla au volant. À cause de la boule d'angoisse qui lui nouait l'estomac, le petit déjeuner passait mal. Après un bref coup d'œil à la carte, il démarra et jeta la Benzler-Goddis dans le flot de la circulation.

## CHAPITRE IV

Il roulait depuis quatre heures quand la pluie se mit à tomber, opposant à la voiture un mur liquide dont les vagues tambourinaient avec fracas sur la carrosserie.

Il ne savait plus exactement où il se trouvait. Depuis cent kilomètres le paysage restait le même : une lande broussailleuse, inculte, qui défilait de part et d'autre de la piste. Par moments, il devait jeter un bref coup d'œil au compteur kilométrique pour s'assurer qu'il ne faisait pas du surplace. La violence de l'averse l'effrayait un peu. À plusieurs reprises il s'était penché vers le pare-brise pour s'assurer que le capot de la voiture ne se bosselait pas sous la puissance dévastatrice des gouttes. Une idée bizarre s'était peu à peu installée dans son cerveau : la certitude inexplicable que l'averse le réduirait en chair à pâté s'il commettait l'erreur de sortir de la Benzler-Goddiss.

« Si tu es encore en vie, lui murmurait la petite voix qui chuchotait au fond de sa tête, c'est uniquement parce que la voiture est blindée, sinon... »

Cette averse voulait sa peau, il en était de plus en plus convaincu. Un véhicule normal, pris sous le déluge, aurait été broyé en quelques minutes, tels ces sous-marins perdus dans les grands fonds, et que la pression ratatine dans sa main invisible telle une boîte de bière vide.

Il roulait presque au pas maintenant, la tête rentrée dans les épaules, comme si le toit de la voiture allait s'aplatir sur son crâne. Le vacarme était effroyable, il couvrait le son de la radio, sa vieille radio sans stéréo ni bande FM.

« Les grandes profondeurs... » murmura la voix errant dans son esprit. Il haussa les épaules, irrité. Bon sang ! Il ne s'enfonçait pas sous terre, il était bel et bien à la surface du monde, un monde d'une platitude désespérante, du reste. D'accord, d'accord, admit-il mentalement, mais alors pourquoi n'arrivait-il pas à se défaire de l'impression d'être prisonnier d'une épave en train de couler, hein ?

Il s'aperçut qu'il jetait instinctivement de brefs regards des deux côtés de la piste, pour vérifier qu'aucun promeneur ne s'y trouvait, étendu dans la boue. Lapidé par l'averse, le corps criblé de

meurtrissures. Pourquoi s'obstinait-il ? C'était un signe, un avertissement. On ne voulait pas de lui ici. S'il sortait de la voiture, les gouttes lui transperçeraient la peau du crâne comme des plombs de chasse tirés du haut du ciel. Il regarda le plan. Il lui avait fallu une loupe pouf déchiffrer le nom du village : Peregrine Junction. Un trou perdu qu'avait totalement coupé du reste du monde le tracé de la nouvelle route à grande circulation. David n'aurait pu dire si l'endroit était beau ou laid à faire peur ; pour l'heure, chaque fois qu'il regardait à travers les vitres latérales, il avait l'illusion d'examiner le fond d'un aquarium. Un aquarium sans poisson.

La silhouette traversa la route au moment même où il était occupé à scruter la lande. Il fut si surpris qu'il braqua bêtement le volant, jetant la voiture dans le fossé. C'était une manœuvre idiote, il roulait si lentement qu'il aurait pu freiner sans crainte de renverser le promeneur imprudent.

La lourde Benzler-Goddiss essaya d'escalader le talus et retomba dans la tranchée boueuse, moteur calé. David jura ; maintenant il était échoué, jamais la machine n'aurait assez de puissance pour s'extraire de l'ornière par ses propres moyens. C'était une vieille voiture, une très vieille voiture. Il faudrait trouver un tracteur, ou un quelconque engin agricole pour la tirer du bournier. Mais y avait-il seulement une moissonneuse-batteuse ou un Tomcat dans la région ? Faisait-on pousser quelque chose sur cette plaine de vase ? Il posa la main sur la portière. La silhouette s'était immobilisée au milieu de la route. Sa petite taille donnait à penser qu'il s'agissait d'un enfant. Un enfant curieusement empaqueté dans un ciré jaune, trop grand pour lui, et dont le visage disparaissait sous la visière d'un chapeau de toile huilée. Il ne bougeait pas, les bras ballants, le corps curieusement planté de guingois, comme déformé par quelque infirmité. David hésitait à sortir. Il n'aurait su dire pourquoi, mais, soudain, cette petite ombre lui faisait peur. Il y avait dans sa posture quelque chose d'étrange, de... non humain ?

« Connerie ! » songea-t-il en se forçant à bouger.

« – Hé ! cria-t-il tandis qu'il entrebâillait la portière.

Dès qu'il perçut le son de sa voix, l'enfant prit la fuite en claudiquant. Sa manière de se déplacer faisait peine à voir car elle trahissait une grande difficulté à maintenir son équilibre. David, sans plus réfléchir, abandonna la voiture et se lança à sa poursuite : La force de l'averse le surprit, lui coupant la respiration, et il eut l'illusion de recevoir entre les omoplates le jet d'une lance à incendie. Il fit le dos rond pour résister à ce matraquage liquide, et pataugea dans la boue pour rejoindre le gosse.

« – Hé ! lança-t-il encore, reviens, je ne te ferai pas de mal. Merde ! Je suis en panne.

Mais plus il parlait, plus le mioche accélérail, augmentant son avance. Malgré sa claudication, il se déplaçait avec une souplesse surprenante, presque animale. David glissa dans la gadoue et s'affala à deux reprises. La lande ressemblait à un champ de manœuvre militaire pour chars d'assaut en exercice ; partout ce n'était que trous, cratères et fossés. Une végétation grise et rase couvrait cette pauvre terre gorgée de cailloux. À travers le rideau de pluie, il distingua enfin les lumières d'un village. En plissant les yeux, il reconnut même les formes des maisons. Sans doute pourrait-il trouver de l'aide là-bas ? À présent, il avait cessé de courir et se guidait sur l'éclat jaune des fenêtres. Un panneau surgit au bord du chemin. On pouvait y lire :

### PEREGRINE JUNCTION. 75 HABITANTS

Le chiffre 75 avait été raturé d'un coup de crayon, et quelqu'un y avait substitué un 72 malhabile. Mais il y avait quelque chose d'étrange qui fit s'arrêter David.

Le panneau était *tout petit*, comme s'il avait été conçu pour des enfants... ou des nains.

David se retourna. Sa course l'avait éloigné de sa voiture, et d'où il se tenait, dans une sorte de cuvette naturelle, il ne pouvait plus voir la route. Le village aux fenêtres illuminées lui paraissait à la fois tout proche et très éloigné. C'était une impression curieuse qui tenait de l'illusion d'optique et du tour de passe-passe. Il hésita, ne sachant s'il devait continuer, et puis, tout à coup, il réalisa que les maisons n'étaient qu'à une dizaine de mètres de lui. Il les avait cru lointaines parce qu'elles étaient, elles aussi, toutes petites !

C'étaient des maisons de poupées. Un village lilliputien dont les habitations ne dépassaient pas un mètre cinquante de hauteur. Seul le clocher de l'église devait frôler les deux mètres. David s'agenouilla pour reprendre son souffle. À travers le ruissellement de l'eau qui l'aveuglait à demi, il constata que le hameau avait été exécuté avec un grand souci de détails. Les matériaux étaient les mêmes que ceux utilisés dans la construction des vraies maisons, et rien ne manquait : ni les boîtes aux lettres accrochées aux petites barrières, ni les mignons volets ajourés en cœur. Dans la vitrine de la quincaillerie, on distinguait des accessoires ménagers miniatures, comme on en donne d'ordinaire aux fillettes : balais, assiettes, brocs. Mais la boue souillait les vérandas, montrant qu'on avait piétiné là sans jamais s'essuyer les pieds.

D'abord il songea à une attraction pour touristes, à une ville réduite bâtie à l'intention des enfants, une pauvre initiative de la municipalité pour essayer d'attirer les voyageurs à Peregrine Junction en dépit de la déviation. Oui, ce devait être cela... Puis il vit, tout au bout du

village, le gosse en ciré jaune ouvrir une porte et entrer dans l'une des maisons, comme s'il habitait là.

— Hé ! lança-t-il pour attirer son attention, mais le gamin se dépêcha de refermer le battant sans répondre.

David commençait à se sentir mal à l'aise. Certaines fenêtres étaient illuminées, toutefois le verre dépoli dont elles étaient faites interdisait de voir ce qui se passait à l'intérieur. David se décida à remonter la rue principale. Ses coudes frôlaient les toits des maisons, et il se faisait l'effet d'un géant tombé des étoiles dans un film de science-fiction des années 50. Son passage provoqua une agitation incompréhensible à l'intérieur des baraques, et des coups sourds en ébranlèrent les parois, comme si une foule invisible s'y débattait soudain, prise de panique.

Il dépassa le clocher de l'église, avec un coup d'œil incrédule pour la minuscule cloche de bronze pendue à deux mètres du sol. « Laisse tomber, songeait-il. Ce n'est qu'un gosse de paysan qui a choisi de faire du village de poupées son repaire secret. Tu vas lui foutre une trouille du diable en le poursuivant jusque dans sa tanière. »

Maintenant il était devant la maison de bois dans laquelle s'était engouffré l'enfant. La pluie clapotait sur la pente du toit d'ardoise, glougloutait dans la gouttière. La girouette minuscule grinçait dans le vent. Il y avait même une boîte aux lettres avec un nom en lettres blanches, qui s'écaillait un peu. Leroy Morgan.

David s'agenouilla, faisant face à la porte. Décidant de jouer le jeu, il cogna poliment sur le battant. Toc-toc. Il se sentait idiot, mais c'était peut-être le seul moyen de rassurer le gamin ? Sa tentative provoqua une série de chocs sourds, comme si une foule hagarde s'enfuyait en désordre au long de couloirs tortueux, pour aller se terrer à la cave. Cette fois il fallait en finir. Il se pencha, tendit la main pour tourner la petite poignée de cuivre. La porte n'était pas verrouillée ; en se baissant, un adulte pouvait entrer dans la bicoque et s'y déplacer sur les genoux. David décida de s'inviter. Il grelottait dans ses vêtements trempés, il fallait qu'il se mette au sec s'il ne voulait pas attraper une pneumonie.

Il entra, ses épaules râpèrent le chambranle mais il ne resta pas coincé, comme il le redoutait. Dès qu'il eut pénétré dans la maison de poupée, il fut suffoqué par l'odeur de crasse qui y régnait. Cela puait la pisse et l'étable. Comment un gosse pouvait-il venir jouer ici sans être incommodé ? Des ampoules nues brillaient au plafond, diffusant une lumière jaune. Nulle part il n'y avait d'interrupteur.

— Bonjour, dit-il en essayant de prendre une voix rassurante. N'aie pas peur, je veux juste te demander un coup de main. Ma voiture est bloquée dans le fossé, il faudrait...

Il se tut, devinant qu'il parlait en pure perte. Quelque chose lui soufflait que personne ici ne pouvait comprendre ses paroles. Il y avait

bien une présence – mais aucune intelligence, rien qui puisse lui répondre.

À quatre pattes, il traversa la pièce, l'odeur d'étable était vraiment inconfortable. De plus, la cabane ne contenait aucun de ces trésors de guerre que les enfants aiment entasser dans leur repaire secret. Il avait beau regarder, il ne voyait pas de magazine érotique, pas de carabine, aucun stock de gâteaux ou de tablettes de chocolat.

Alors qu'il s'introduisait tant bien que mal dans la deuxième pièce, il aperçut le gosse qui lui tournait le dos. Il avait peur, et le ciré jaune grelottait sous l'effet du tremblement nerveux agitant son échine. Plus encore que tout à l'heure, David le trouva mal bâti, presque bossu avec ses épaules déjetées.

— Tu ne dois pas être effrayé, murmura-t-il doucement. Je ne suis pas méchant, mais j'ai froid, je cherche un abri en attendant que la pluie s'arrête. Tu comprends, hein ?

Alors, après une hésitation, l'enfant se retourna et David faillit pousser un cri de terreur.

Ce n'était pas un enfant. C'était un cochon, un cochon encore jeune, qui luttait pour conserver la stature verticale. Un porcelet debout sur ses pattes postérieures, et qu'on avait affublé d'un ciré jaune, taille 10 ans.

Deux petits yeux noirs à l'expression égarée dominaient son groin souillé de morve et sa bouche ( ? ) baveuse. La bête se dandinait d'un pied sur l'autre en gémissant sourdement, David remarqua qu'elle portait des bottes de caoutchouc vert. Des bottes d'enfant de la marque L'Indien bleu.

Il n'osait plus bouger. Seule la certitude qu'il était en train de rêver l'empêchait de se redresser en hurlant, ce qui aurait du même coup fait voler en éclats la maison de poupée.

Le cochon gémit. Le chapeau de pluie lui tombait sur les yeux, et il se tenait penché en avant, les pattes antérieures enfouies dans les poches du ciré. Enfin, comme s'il avait compris que David ne lui voulait pas de mal, il fit un pas mal assuré dans sa direction, et sortit ses pattes de ses poches. David eut un nouveau sursaut de stupeur. C'étaient des mains humaines. De petites mains humaines taillées dans une chair rose très fine et très douce. Des mains pas plus grosse que celles d'un enfant. Dans leur paume il n'y avait aucun pli, et pas la moindre ligne de vie...

La bête s'avança en gémissant de façon déchirante, brandissant devant elle ces appendices dont elle semblait ne savoir que faire. David remarqua que les ongles, trop épais, avaient conservé la consistance du sabot.

L'animal poussa un couinement désespéré, puis laissa retomber ses bras de chaque côté de son corps. Une expression de profonde détresse

s'était installée sur son visage. « Son visage ? » pensa David au comble de la stupeur. Il n'eut pas le loisir de se reprendre, car déjà d'autres silhouettes voûtées se pressaient à sa rencontre, surgissant des profondeurs de la cabane. Il y avait là des chats, des chiens au poils collés par la boue. Ils sortaient de l'ombre en titubant, tous claudicants, déjetés, mal assurés sur des jambes torses, malheureux dans cette posture verticale qui leur était tellement étrangère. Tous se trouvaient affublés de gros vêtements de toile paysans dans lesquels ils avaient manifestement pissé et qui dégageaient une puanteur suffocante. Ils se soutenaient les uns les autres, avançant au coude à coude, meute infirme et suppliante qui convergeait vers David dans un grand bruit de chaussures raclant le sol.

Ils devaient être sept ou huit, emplissant toute la baraque, les yeux dilatés par l'angoisse, et c'était un spectacle cauchemardesque que de voir ces chats maigres, miaulant plaintivement en étendant devant eux des pattes grêles qui se terminaient par d'étranges mains de nourrisson.

David réalisa qu'ils venaient à lui à la manière de ces animaux blessés qui se tournent vers l'homme en dernier recours. Leurs mains étaient roses, d'un rose de tissu cicatriciel fraîchement sorti des pansements, pourtant aucune d'elles ne présentait la moindre trace de suture. Des mains de bébés. David, ne sachant que faire, se mit à caresser la tête d'un chien, un bâtard roux qui glapissait en montrant ses paumes inutiles, comme s'il suppliait qu'on le débarrassât de ces appendices dont il ignorait le mode d'emploi.

Leur odeur de bêtes mouillées emplissait la maison de poupée. Maintenant qu'il les distinguait mieux, David remarqua que les vêtements dont ils étaient affublés avaient été cousus sur eux, pour qu'ils ne puissent s'en défaire. Il n'y avait ni boutons ni fermeture à glissière sur ces vestes de grosse toile, ces chemises de jute, rien que des trous par où passaient la tête et les pattes.

David respirait avec difficulté, essayant de conserver son calme et de ne pas céder à la panique. Pour gagner du temps, il caressait les animaux peureux, les grattant entre les oreilles. Dans quel enfer était-il tombé ?

Le cochon qu'il avait pris pour un enfant, le regardait fixement en reniflant, les mains levées, paumes offertes, comme s'il désirait qu'on lui dise la bonne aventure. Nulle menace ne se dégageait de ce groupe de silhouettes boitillantes, seulement une profonde détresse et une incompréhension proche de la terreur.

David s'agenouilla dans la boue. Sa tête frôlait le plafond de la maison de poupée. Est-ce qu'il était en train de devenir fou ? Est-ce que ça y était, cette fois ?

Pourtant les animaux torturés étaient bien réels, il le savait. Ce qu'il



ne comprenait pas, c'était la raison de tout cela, de ce village impossible rempli de bêtes trafiquées.

Il décida d'aller voir ce qui se cachait dans les autres pièces. Il fallait qu'il sache. Toujours à quatre pattes, il avança, franchissant une nouvelle porte. De l'autre côté, dans un réduit empestant la bauge, deux chats et un chien se tenaient recroquevillés comme des prisonniers épuisés. Du sang séché couvrait leurs vêtements, et, en plissant les paupières, David put voir qu'ils étaient occupés à se ronger les mains... Patiemment, avec une obstination sourde à la douleur, ils dévoraient les mains humaines qu'on avait placées au bout de leurs pattes. C'était le seul moyen qu'ils avaient trouvé pour se débarrasser de ces choses étrangères qui les embarrassaient tant. D'un mouvement de mâchoires régulier et tenace, ils croquaient ces longs doigts roses, si malhabiles, et les broyaient en deux coups de dents, avec l'espoir qu'ils ne repousseraient pas.

Cette fois David crut qu'il allait vomir, il recula précipitamment. Les bêtes, absorbées par leurs travaux de mutilation, n'avaient pas même levé un œil sur lui. Il retourna dans la première pièce, essayant d'ordonner ses idées, mais aucune hypothèse rationnelle ne lui vint à l'esprit. Incapable de décider de ce qu'il convenait de faire, il s'assit dans la boue, le dos contre la paroi de planches. Les animaux perçurent son découragement, car ils gémissaient davantage. Comprenant que le visiteur ne pouvait rien pour eux, ils se détournèrent et se couchèrent sur le sol en frissonnant, donnant l'image d'une résignation qui faisait mal.

David frictionna ses épaules. Sa chemise était trempée, il mourait de froid mais n'osait plus quitter la cabane. La stupeur anesthésiait son intelligence et annihilait tous ses réflexes. « Je dois bouger, se répétait-il. Je dois me lever et ficher le camp avant de me mettre à aboyer à la lune, comme un foutu cinglé. »

Dehors, la pluie avait perdu de sa violence. Les gouttes se clairsemaient. Une brume grise se levait sur la plaine boueuse, envahissant les rues de la ville miniature. David ouvrit la porte. Maintenant qu'il était installé au ras du sol, il distinguait mieux le décor de l'étrange cité. Rien ne manquait : ni les réverbères, ni la statue commémorative sur la place du village – un homme barbu portant Stetson et Winchester. Toutes les enseignes étaient à leur place : le drugstore, la mercerie, le marchand de grain...

Tout cela relevait de la folie pure. Est-ce qu'il allait rester là jusqu'à la nuit ? Non, surtout pas, il devait se remettre en marche tant qu'il faisait jour et fuir sans se retourner. Mais comment fuir, puisque la voiture était prisonnière du fossé ?

Soudain, alors qu'il allait se décider à sortir, il perçut le bruit d'un pas foulant la boue. Quelqu'un s'approchait sans se soucier d'être

entendu. Redoutant ce qui allait surgir du brouillard, David referma la porte, ne laissant subsister qu'un entrebâillement par lequel il pouvait surveiller l'extérieur. Une ombre se dessina dans la brume, à l'entrée du village miniature.

C'était une jeune fille, une adolescente d'une quinzaine d'années, aux cheveux couleur maïs tirés en chignon. Sa grosse bouche rose, gourmande, contrastait avec l'expression d'austérité de son visage couvert de taches de rousseur. Elle portait un chandail informe, un jean, et des bottes de caoutchouc. David remarqua qu'elle tenait à la main une cuvette de plastique remplie d'une sorte de pâtée. Elle allait d'une maison à l'autre, s'agenouillait, ouvrait les petites portes, et remplissait des écuelles qu'elle poussait ensuite à l'intérieur des habitations. Chaque fois qu'elle faisait ce geste, elle chantonait une de ces onomatopées au moyen desquelles les paysans provoquent le rassemblement des animaux. Elle avait la peau très pâle et une expression décidée sur le visage. Peu à peu, elle se rapprochait de la maison où David se tenait caché. Les bêtes, qui avaient senti la nourriture, s'agitaient derrière lui, s'impatiantant. Les chats feulaient, les chiens grondaient. David songea qu'il devait se montrer sans attendre, mais la jeune fille le prit de vitesse. Au moment où il s'apprêtait à sortir, elle ouvrit la porte de la maison de poupée et l'aperçut. Elle eut si peur qu'elle n'eut même pas la force de crier. Elle laissa tomber la bassine de nourriture et pataugea dans la boue pour essayer de se relever au plus vite. Si David ne l'avait pas saisie par le poignet, elle aurait filé ventre à terre. Dès qu'il eut posé la main sur elle, elle devint molle, comme si la terreur annihilait ses forces. Il dut l'attirer contre lui pour l'empêcher de s'affaïsser dans la boue. Elle resta inerte entre ses bras, les yeux grands ouverts, la bouche béante.

— Je ne vous veux pas de mal, dit-il le plus doucement possible. Ma voiture est en panne. Vous êtes de Peregrine Junction ?

Elle battit des paupières. Son gros pull exhalait une odeur de mouton mouillé. Son cœur palpitait à un rythme effrayant, David en percevait l'écho contre sa cage thoracique.

— Vous êtes un pèlerin ? demanda-t-elle d'une voix qui sortait mal. Vous venez pour le pèlerinage ?

— Non, dit David. Je ne connais pas la région. Je cherche une propriété qui s'appelle le Grand Mur.

— C'est pareil ! cria la jeune fille en se débattant. C'est la même chose. Il ne faut pas. Fichez le camp. Le pèlerinage est interdit depuis dix ans...

Elle reprenait des forces. Il la lâcha. Elle s'écarta un peu et le regarda par en dessous, d'un air soupçonneux.

— Vous êtes malade ? demanda-t-elle. Vous avez une maladie incurable ?

— Bordel ! J'espère bien que non ! grogna David. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

L'adolescente se rapprocha de lui et, sans aucune gêne, glissa les mains sous sa chemise pour le palper. Elle avait fermé les yeux, pour se concentrer, et ses petites paumes glacées allaient et venaient sur le torse et le ventre de David, poursuivant leur auscultation mystérieuse. Quand elle eut terminé l'exploration de la cage thoracique, elle défit la ceinture du pantalon, ouvrit la braguette et glissa sa main gauche dans le slip de l'homme pour lui palper le scrotum. C'était si incongru, que David faillit protester comme une pucelle molestée. Mais il n'y avait rien d'érotique dans ce contact. Ce n'était réellement qu'une visite médicale insolite, donnée en plein champ, les genoux dans la gadoue.

Non, admit la jeune fille en se reculant. Vous n'êtes pas malade, je le sens bien. J'ai un don. Je repère tout de suite les tumeurs et tout ce genre de choses. Vous êtes en bonne santé.

Elle paraissait décontenancée. David se rhabilla. L'adolescente grommela un juron parce que les animaux avaient profité de l'incident pour sortir de la maison de poupée et se jeter sur la bassine de nourriture. Elle entreprit de les chasser en leur distribuant des claques.

— Ces bêtes, attaqua David, pourquoi sont-elles ici ?

— Elles sont malades, grogna la jeune fille, plus bonnes à rien. Alors on les met là.

— Tu te fiches de moi ? s'impatienta David. Ça n'explique pas pourquoi elles ont des mains et pourquoi elles marchent sur leurs pattes de derrière !

— C'est vrai que vous allez voir les fous qui se sont installés à l'abbaye du Grand Mur ? demanda l'adolescente. Si c'est pour les aider vous arrivez peut-être trop tard. J'ai essayé de les prévenir mais ils n'ont pas voulu m'écouter, ils se croyaient malins, comme tous les gens de la ville.

Elle haussa les épaules et retourna à ses occupations. La distribution de nourriture achevée, elle s'appliqua à rajuster les vêtements des animaux, comme une institutrice rhabille ses élèves au terme d'une récréation agitée. Les bêtes se laissaient faire sans protester. Aucune ne semblait capable d'utiliser réellement les mains dont on l'avait affublée. David décida de ne pas la brusquer. Il l'observa tandis qu'elle grondait les animaux truqués. La situation était visiblement pour elle d'une grande banalité.

— Je m'appelle David Sarella, dit-il. Et toi ?

— Moi, c'est Jenny. Mon nom complet c'est Jennifer Margareth Amanda Holmes. J'ai quinze ans. Je suis née ici. Je connais toutes les règles, vous devez croire ce que je dis, et m'obéir.

David comprit qu'il ne devait pas la heurter de front. Elle ne semblait pas avoir conscience du côté extraordinaire de la situation et

se comportait comme si elle avait été environnée de poulets dans une basse-cour. Il se demanda si elle était un peu demeurée, mais décida que non. Elle vivait depuis toujours au milieu des prodiges, c'est pour cela qu'elle ne s'étonnait plus de rien.

Quand elle eut terminé sa tournée, elle parut se rappeler l'existence de David et se tourna vers lui.

— Venez, dit-elle. Il ne faut pas rester sur la lande, surtout quand la nuit tombe. Même si vous n'êtes pas malade il pourrait vous arriver des choses. Des choses désagréables.

## CHAPITRE V

Jenny avait récupéré sa bassine vide. Avant de tourner les talons, elle prit le temps de vérifier les vêtements des animaux. Quand ceux-ci étaient décousus, elle s'agenouillait, et, à l'aide d'une aiguille et d'une grosse bobine de fil ciré qu'elle avait tirées de sa poche, elle ravaudait hâtivement les camisoles dont les bêtes avaient essayé de se défaire.

— Ils n'aiment pas être habillés, dit-elle en rajustant ta vareuse d'un porcelet. Forcément, ils n'ont pas l'habitude.

Les bestioles se laissaient faire sans trop gigoter, et c'est à peine si les chiens grognaient quand l'aiguille les piquait. David n'osait interroger plus avant cette curieuse gamine à l'expression butée. Un mystère formidable régnait sur la lande et il découvrit soudain qu'il n'était guère pressé d'en savoir plus. Enfin, Jenny se redressa et lui fit signe de la suivre. Ils s'éloignèrent du village lilliputien tandis que les animaux, massés sur la grand-place les regardaient s'en aller. Les chiens gémissaient en grelottant. Debout, avec leurs mains roses dépassant des vêtements d'enfant dont on les avait affublés, ils avaient l'air de sortir d'un dessin animé curieusement pervers. Un dessin animé terrifiant, conçu par un cartoonist gagné par la démence.

— Ne les regardez pas, ordonna l'adolescente. Il ne faut pas s'attacher à eux, ils sont malades, c'est pour ça qu'on les a mis là, au moins ils servent à quelque chose.

— Mais qu'est-ce qu'on leur fait ? ne put s'empêcher de demander David.

— On les guérit, dit Jenny avec un haussement d'épaule. Ça se voit, non ? Quand ils sont arrivés, ils étaient tous moribonds.

La jeune fille marchait vite sur le sentier boueux, et David peinait un peu pour la suivre. Le paysage était triste à mourir. Çà et là, de gros rochers gris au sommet arrondi crevaient la terre comme de gigantesques crânes chauves. À travers la brume, David distingua un autre village en contrebas, à moins d'un kilomètre. Il n'eut pas besoin de l'examiner longtemps pour s'apercevoir qu'il avait sous les yeux l'agglomération ayant servi de modèle au hameau lilliputien. Les maisons y étaient disposées de la même manière, l'église plantée à la même place. Cette fois, cependant, les proportions des habitations

étaient normales, il ne s'agissait pas d'une quelconque reproduction à échelle réduite.

Jenny bifurqua vers la droite pour prendre la direction d'une sorte de décharge chaotique aux allures de cimetière de voitures. Au fur et à mesure qu'on s'en rapprochait, David put constater que l'entassement métallique oxydé par la pluie se composait en grande partie de carcasses de camions fracassés.

C'est là que j'habite avec mon père, dit l'adolescente. Avant qu'on ouvre la nouvelle route il y avait beaucoup d'accidents. P'pa récupérait les épaves. Maintenant il ne peut plus bouger, le châssis d'un semi-remorque s'est renversé sur lui, il a eu les deux jambes et le bassin brisés en mille morceaux. De toute manière, la ferraille ça n'intéresse plus personne.

Les abords du cimetière de voitures étaient défendus par des rouleaux de fil de fer barbelé qui donnaient à l'endroit l'allure d'un camp militaire retranché. La pluie avait rouillé toutes les carcasses, les soudant entre elles.

Le métal rougi par l'oxydation avait pris une apparence rugueuse et hostile. Les machines mortes, laminées, s'imbriquaient les unes dans les autres comme les pièces d'une construction dont on ne comprenait pas l'utilité. Une construction inhumaine habitée par des êtres inhumains, Jenny désigna la remorque d'un ancien camion frigorifique placé sur des buses de ciment, et David comprit que cette roulotte improvisée lui tenait lieu d'habitation. Un groupe électrogène y était relié, ainsi que les canalisations d'une citerne d'eau de pluie juchée en haut d'un mât.

— V'nez, dit-elle. Faut vous changer, vous allez attraper la mort.

Elle escalada un escalier de bois, et ouvrit le panneau arrière du camion, comme si elle se préparait à décharger des caisses de surgelés. David la suivit, il grelottait de froid, la chemise collée à la peau. L'intérieur de la remorque aurait pu être celui de n'importe quelle ferme si l'on faisait abstraction de l'absence de fenêtres. Des buffets, des armoires rustiques du style Early America avaient été poussés contre les parois de métal. Le filament d'un radiateur électrique rougeoyait dans la pénombre. Tout au fond de la remorque, un homme aux cheveux blancs gisait sur une chaise longue. Il avait le bas du corps enveloppé dans une couverture écossaise qui sentait fort l'urine.

— C'est Matthew, mon père, dit Jenny. Faut pas faire attention à lui, il n'a plus toute sa tête. Mettez-vous près du radiateur et séchez-vous, j'vais vous passer des vêtements secs.

Comme il n'y avait pas de paravent, David dut se dénuder sous les yeux de l'adolescente qui ne lui prêta d'ailleurs aucune attention. Sans doute avait-elle l'habitude de faire la toilette de son père, l'anatomie

masculine n'avait donc plus de secret pour elle depuis longtemps. Elle s'approcha d'ailleurs de David pour le bouchonner avec une serviette rêche. Elle agissait avec lui comme s'il était un cheval qu'elle se devait de sécher avant qu'il ne s'enrhume. Il se laissa faire, étourdi par tant de simplicité. Elle lui jeta ensuite une chemise de bûcheron et un jean blanchi par l'usure. Les vêtements étaient trop grands mais secs. Pendant qu'il s'habillait, Jenny avait allumé un réchaud à gaz et préparé du café. Dans le fond de la remorque, le père s'agita soudain, comme s'il venait de prendre conscience de la présence de l'étranger.

— Non ! cria-t-il, je ne veux pas qu'on m'emmène ! Je ne veux pas aller au miracle... Non ! J'veux rester comme ça. J'suis bien ! J'vous dis que j'ai pas mal. Je veux pas guérir !

Sa voix s'enflait, résonnant entre les parois du camion. David, dont les yeux s'étaient à présent accoutumés à la pénombre, vit qu'il s'agissait d'un homme de haute taille, un colosse que la maladie avait brisé et amaigri, mais qui conservait une ossature épaisse et de grosses mains aux doigts puissants. Il brassait l'air tel un oiseau déséquilibré par une volée de plomb, et la chaise longue grinçait sous sa gesticulation.

— Ne me forcez pas à guérir ! répéta-t-il. Jenny ! Sale petite pute ! C'est toi qui a amené ce type ? S'il me touche je lui casse la tête...

L'adolescente ne parut nullement gênée par cette explosion verbale, elle versa le café brûlant dans des quarts de métal, y ajoutant une rasade d'une eau-de-vie de pomme tirée d'une cruche de grès. David s'assit sur un siège d'osier. Une ampoule nue, pendant du « plafond » éclairait la remorque de sa faible lueur. Par la porte arrière entrebâillée on distinguait la plaine et les deux villages : le vrai et le faux.

— Pourquoi ? dit David.

— À cause du pèlerinage, répondit Jenny en s'asseyant sur le sol.

Elle avait un joli visage mais un corps lourd de paysanne, aux épaules carrées et aux hanches larges. Sans doute avait-elle longtemps secondé son père à l'époque où le cimetière de voitures fonctionnait encore. La manipulation des cubes de ferraille avait modelé son corps, lui donnant une musculature de garçon. Ses mains aux doigts courtauds, aux ongles épais et cassés auraient pu être ceux d'un homme.

— Pourquoi deux villages ? insista David. Un grandeur nature, et un à taille réduite ?

— La ville des animaux, murmura l'adolescente, c'est un leurre... Une protection.

— Je n'y comprends rien, s'impatienta David.

— Ici, jadis, commença Jenny, se produisaient de grands miracles. Des gens venaient de partout. On amenait des infirmes, des aveugles,

des mutilés, et ils repartaient guéris. Complètement guéris.

— Complètement ? Même les mutilés ?

— Oui... même les mutilés. Ça prenait un peu plus de temps, c'est tout, mais les cul-de-jatte repartaient sur leurs deux jambes, c'est vrai.

David se sentit envahi par la lassitude. À quoi bon discuter ? Il n'allait pas polémiquer avec cette petite paysanne superstitieuse, tout ce qui comptait c'était d'obtenir qu'elle l'aide à tirer la voiture du fossé, rien de plus.

— Vous ne me croyez pas, dit Jenny, mais c'est vrai, je n'invente rien. J'étais toute petite à l'époque, mais je me souviens bien.

Les yeux fixés sur la lande qu'envahissait le brouillard, elle se mit à évoquer les foules silencieuses convergeant vers le village. Les civières ficelées sur le toit des vieilles voitures, les impotents installés à l'arrière des camions de légumes. On venait de loin, de très loin parfois, et des femmes au visage pâli par l'angoisse soutenaient des hommes dont l'une des jambes avait été happée par une moissonneuse-batteuse. Une escouade de béquillards, d'estropiés, tous ceux que les accidents de travail avaient rendu manchots, unijambistes, boiteux. Ils venaient avec leurs moignons encore enveloppés de pansements, leurs gueules fracassées, leurs échine rompues par la chute d'une échelle ou l'écroulement d'un arbre fauché par la foudre. Ils venaient pour la guérison. Pour le miracle.

On leur recommandait de se taire, on les menaçait des pires représailles s'ils avaient le malheur d'ébruiter le phénomène. Le miracle ne devait profiter qu'à quelques-uns, qu'aux fils de la terre, pas aux étrangers des villes, aux riches, à ceux qui se croient tout permis. Le miracle c'était la revanche des pauvres gens sur l'infortune, la malchance, la déveine... C'était quelque chose qu'on avait mis là pour réparer les injustices.

Le miracle agissait là où la science des savants demeurait impuissante. Il rendait possible l'incroyable, il régénérât la chair malade, il renouvait les os, remettait en place les carcasses brisées.

Jenny parlait sans plus s'occuper de la présence de David. De temps à autre, elle s'interrompait pour avaler une gorgée de café brûlant. Son regard semblait perdu dans les brouillards de la plaine.

— On leur disait de ne pas bavarder, murmura-t-elle, mais ils ne pouvaient jamais tenir leur langue, alors, finalement, de mois en mois le nombre des pèlerins augmentait. Les rues du village se remplissaient de civières, et pour aller faire les courses chez l'épicier, il fallait enjamber tous ces malades qui lorgnaient sous votre jupe... Je me rappelle bien. P'pa disait que ça finirait mal un jour, qu'il se passait des choses trop incroyables pour que ça vienne uniquement de Dieu.

— Mais que se passait-il ? ne put s'interdire de demander David.



— Les malades, marmonna rêveusement l'adolescente. On les déshabillait et on leur bandait les yeux, puis on allait les déposer tout nus au pied du Grand Mur, là-bas, à l'ancienne abbaye. On les couchait dans la boue, et puis on s'en allait vite, sans regarder derrière soi.

Oui, c'était de cette manière qu'on procédait. Les mutilés, les infirmes étaient emmenés un par un à travers la plaine. Les anciens recommandaient de leur bander les yeux afin qu'ils ne puissent pas voir ce qui se passerait ensuite, au moment du miracle, car il n'est pas bon que les hommes en sachent trop sur les manigances des divinités. On les emmenait, grelottant de froid et de peur, vers le mur d'enceinte de pierre grise, et on les laissait là en leur recommandant de prier à voix basse et de ne pas se rebeller, quoi qu'il arrive.

— En ensuite ? interrogea David, qu'est-ce qui se passait ?

— Je ne sais pas, répondit Jenny. Personne ne sait. Lorsqu'ils revenaient, guéris, ils ne se souvenaient jamais de rien, sinon qu'ils avaient fini par s'endormir d'un sommeil profond et sans rêve.

— Et ils revenaient ? insista David. Les mutilés ?

— Oui. Les cul-de-jatte avaient des jambes neuves, roses comme la chair d'un nouveau-né. Il fallait les voir tituber là-dessus à la façon des gosses qui font leurs premiers pas. Les bras coupés avaient repoussé, comme la queue des lézards..., les aveugles avaient des yeux neufs, et les sourds entendaient à nouveau.

— Et cela prenait combien de temps ?

— Parfois une nuit, parfois deux jours selon la gravité de la blessure ou de la maladie. Ceux qui étaient arrivés moribonds, le corps plein d'organes pourris, s'en repartaient bien portants. Et l'on avait beau leur regarder le ventre ou la poitrine, c'est à peine si on parvenait à leur voir l'ombre d'une cicatrice. Les points de sutures étaient déjà en train de s'effacer.

David grogna. Il aurait voulu hausser les épaules et décréter qu'elle était folle, mais quelque chose l'en empêchait, quelque chose qu'il ne comprenait pas. L'adolescente continuait à évoquer le temps des prodiges de la même voix émerveillée. Elle avait aimé vivre dans cette atmosphère de magie quotidienne.

— Seule la mort était définitive, expliqua-t-elle. Quelques-uns ont bien essayé de déposer des cadavres au pied du Grand Mur, mais ça n'a jamais marché. Jamais on ne les a vus revenir sur leurs deux pieds. La magie n'opérait que sur les vivants ou les moribonds, mais dès que la dernière étincelle de vie avait quitté le corps, le miracle ne fonctionnait plus. Dans un sens ça rassurait tout le monde, c'était la preuve que rien d'impie ne se faisait là-bas, que les règles fondamentales de la vie et du trépas étaient respectées.

— Des bras qui repoussaient, s'étonna David, ça vous semblait

normal ?

— Et alors ? grogna Jenny. La queue des lézards repousse bien, elle... et les fruits sur les branches, alors même qu'on les a cueillis l'année précédente !

David hocha la tête. Pour s'être intéressé à la zoologie, il savait ce phénomène fort répandu dans le monde animal.

— Ça a duré des années, murmura Jenny. Nous étions heureux, nous ne manquions de rien car les pèlerins nous apportaient des offrandes : du vin, des victuailles, des étoffes, parfois même un porc ou une vache selon la guérison espérée. Et puis un jour tout à commencé à aller de travers.

— Les guérisons ont cessé ?

— Non... mais elles sont devenues... bizarres.

Jenny fit une grimace. Dans sa chaise, le père recommença à s'agiter et à crier qu'il ne voulait pas être guéri. David s'attendait à ce que l'adolescente reprenne le cours de son récit, mais elle semblait tout à coup effrayée à l'idée d'en avoir trop dit.

— Vos amis ne m'ont pas écoutée, lança-t-elle sur un ton de reproche, ils sont allés s'installer à l'abbaye, de l'autre côté du Grand Mur. Une bande de petits crétins à la mode conduite par un vieux type à la tête rasée. Ils avaient des sacs à dos, comme s'ils portaient camper. Ils riaient pendant que je parlais, et certains me prenaient en photo.

— Quand les as-tu vus ?

— Il y a une semaine, ils tournaient autour du Grand Mur à la recherche d'une entrée.

— D'une entrée ?

— Oui, il n'y a pas de porte, ni de grille, rien. Le mur fait complètement le tour de l'abbaye. Si l'on veut entrer dans le jardin, il faut passer par-dessus, l'escalader. C'est ce qu'ils étaient en train de faire. J'ai voulu les en empêcher. Si les moines qui vivaient là n'ont pas prévu de porte, c'est qu'ils ne tenaient pas à ce qu'on entre dans le bâtiment, vous ne pensez pas ?

David sentit le rythme de son cœur s'accélérer. La présence de cette muraille ininterrompue le mettait mal à l'aise. Il imaginait déjà un rempart à l'antique, interminable paroi de pierre grise constituée de blocs énormes posés les uns sur les autres, sans mortier.

— Parle-moi de ces moines, dit-il. Que sais-tu d'eux ?

Mais Jenny haussa les épaules. Au village on ne savait pas grand-chose des moines qui avaient fondé le couvent. C'était trop ancien, cela remontait à la guerre civile, peut-être à plus loin encore. Certains racontaient qu'ils avaient élevé ce mur pour se protéger des Indiens Pitahui, d'autres pensaient différemment.

— Quoi donc ? insista David. Est-ce qu'ils avaient dans l'idée que le

mur était peut-être là pour empêcher que quelque chose ne sorte du couvent ?

— P't'être bien, fit l'adolescente. P'pa disait que la muraille était faite pour nous protéger nous, pour nous protéger de ce qu'on avait enfermé dans les ruines.

— Et qu'est-ce qui s'y trouverait, d'après toi ?

— J'sais pas... Les vieux l'appelaient le grand guérisseur, ou l'homme-médecine. Personne du village n'est jamais allé voir. Personne n'a franchi la muraille, jamais.

— Et les moines ?

— Les moines sont morts à l'intérieur, les uns après les autres, de vieillesse. On disait d'eux qu'ils avaient tous dépassé les cent dix ans. C'étaient des reclus. On leur lançait de la nourriture par-dessus le mur. Jamais on n'a vu leur tête. Bien plus tard, des gens de la ville sont venus, ils ont visité l'abbaye pendant deux heures et l'ont classée monument historique... et puis plus personne ne s'y est intéressé.

— Les pèlerinages avaient déjà cessé à ce moment-là, n'est-ce pas ? fit David.

— Oui, admit l'adolescente. Les pèlerins étaient devenus plus rares. La rumeur s'était répandue. Ils avaient peur.

— Peur de quoi ? Et quelle rumeur ?

Jenny se redressa d'un mouvement vif. Le visage buté, elle marcha jusqu'à la porte arrière et demeura figée au bord de la passerelle, à regarder le brouillard qui se coulait doucement sous les barbelés encerclant le cimetière de voitures. Elle avait enfoncé les poings dans ses poches, rageusement, et faisait le dos rond comme un chat en colère.

— Les guérisons, dit-elle avec réticence. Elles n'étaient plus... parfaites. Les membres qui repoussaient devenaient bizarres. Les bras neufs se transformaient peu à peu en autre chose. Et les jambes... et tout le reste...

Sa voix frémissait de peur et David devait tendre l'oreille pour comprendre le sens de ses paroles.

Dans un chuchotis effrayé, elle évoqua les étranges métamorphoses qui avaient affligé les miraculés. Les bras, les jambes qui avaient repoussé comme par magie, s'étaient peu à peu couverts d'écailles. Doigts et orteils s'étaient palmés, les ongles avaient pris l'aspect de robustes griffes de corne. La chair elle-même avait commencé à dégager une odeur étrange, inhumaine, comme jamais on n'en avait senti sur cette terre. Quant aux organes profonds – estomacs, poumons, intestins malades – ils s'étaient transformés eux aussi, donnant à leurs propriétaires de curieuses habitudes alimentaires... ou autres. Les autopsies pratiquées par les médecins légistes montrèrent qu'ils ne s'apparentaient à rien de vivant. Ces cœurs, ces foies, ces

viscères n'étaient répertoriés dans aucun manuel médical. On parla de malformation par commodité, et l'on classa l'affaire sans plus tarder.

— P'pa prétendait que c'étaient des organes de démon, dit Jenny en retenant ses larmes. Son idée c'était qu'à force d'abuser du miracle, les choses s'étaient inversées, pour nous punir.

David frissonna. Ailleurs, au fond d'un bar douillet, devant une bière fraîche, dans le brouhaha d'un juke-box, il aurait sûrement souri de cette affirmation, mais ici, dans cette remorque transformée en roulotte et qu'encerclait un brouillard de plus en plus dense, il n'avait pas envie de rire.

— Des membres de monstre, répéta Jenny, vous comprenez ? Les pauvres types qui s'en sont retrouvé affligés ont dû se faire amputer de nouveau, en secret, par leur femme ou leurs copains. Comment est-ce qu'on peut vivre avec un bras de lézard géant ? Un bras à la peau verte, écailleuse, et dont les doigts palmés se terminent par des griffes, hein ? Vous y avez pensé ?

Le brouillard commençait à escalader la passerelle pour s'introduire dans la remorque. Jenny s'en aperçut et claqua la porte qu'elle verrouilla au moyen d'une barre transversale.

— C'est la nuit qui tombe, dit-elle d'une voix lasse. Il faut que vous dormiez ici, il est trop tard aujourd'hui pour qu'on s'occupe de votre voiture.

— C'est pour ça que ton père veut rester malade ? s'enquit David. Je veux dire : à cause du miracle qui s'est inversé ?

— Oui. Dans le village on a cessé de déposer les malades au pied du mur. Et on essaye d'intercepter les pèlerins qui se lancent à travers la lande. Il y en a toujours, des désespérés qui veulent tout tenter, même au risque de devenir des démons. Quand je vous ai vu, j'ai cru que vous étiez l'un d'eux. Parfois ils se cachent dans les maisons des animaux. Quand on veut les dissuader d'aller plus loin ils deviennent méchants, l'un d'eux a essayé de m'étrangler, une fois.

— Je comprends, fit David. Mais tu ne m'as pas expliqué... pour les animaux ?

— À quoi bon ? soupira Jenny. Ça vous servira à quoi de savoir ? Vous allez dormir là, et demain je prendrai le camion de remorquage pour sortir votre voiture du fossé. Si je ne devais pas m'occuper de mon père, je vous demanderais de m'emmener avec vous. Il n'y a plus rien de bon ici. Si nous n'étions pas si pauvres, il y a longtemps que nous serions partis, tous.

David eut le sentiment qu'elle ne lui disait pas toute la vérité. Il faisait sombre dans la remorque, et maintenant que la porte était fermée, l'odeur d'urine qui montait des couvertures du père se faisait plus forte.

— Je vais faire réchauffer un peu de soupe, décida Jenny. Et puis

vous dormirez dans mon lit.

David ne sut que répondre. Dehors, le vent jouant dans l'amoncellement des carcasses métalliques éveillait d'étranges craquements. On eût dit qu'un chevalier portant une armure géante se déplaçait sur la plaine. Ce n'était guère rassurant.

Jenny versa la soupe dans d'énormes bols. Il n'y avait pas de cuillère, il fallait boire le brouet à même le récipient, comme du café au lait. C'était bon et chaud, David apprécia cette nourriture épaisse et grumeleuse, pleine de débris de légumes mal écrasés. Aucune soupe en boîte n'avait ce goût-là. Depuis que Jenny ne parlait plus, il était submergé par les images qu'elle avait levées dans son esprit. Il songeait au Grand Mur, à ce rempart sans porte ni grille que les moines avaient dressé autour du couvent. Qu'est-ce qui pouvait vous pousser à agir ainsi ? La peur du dehors... ou, au contraire, la crainte que quelque chose ne s'échappe des profondeurs de la chapelle ?

Il soupira, heureux de se retrouver pour ce soir entre les parois de tôle du camion sur cales. Le métal le rassurait. Il ne le sentait pas perméable aux sortilèges. Quand ils eurent terminé leur soupe, Jenny partagea un morceau de pain et un quartier de fromage mou qu'ils firent passer à l'aide d'une piquette qui agaçait les gencives. Puis la jeune fille se redressa pour aller faire la toilette de son père, au fond de la remorque. L'invalidé entra de nouveau dans une vive colère, réclamant qu'on le laisse en paix. Il affirma haut et fort sa volonté de ne pas guérir et de rester tel qu'il était. David s'assit sur le lit de fer de l'adolescente. La fatigue lui plombait la tête. Quand Jenny revint, plus tard, le surprenant au beau milieu d'un assoupissement, il eut cependant la force de lui demander une fois de plus :

— Pourquoi les animaux ?

— Pour détourner l'attention du guérisseur, dit Jenny en s'agenouillant sur le lit. Pour l'empêcher de venir jusqu'à nous.

David fronça les sourcils.

— Tu veux dire..., commença-t-il.

— Oui, souffla l'adolescente. Comme on ne va plus le voir, c'est lui qui vient nous rendre visite. Comme un docteur qui passerait à domicile... II... il nous oblige à guérir. Tu comprends ? Il essaye de continuer à nous soigner contre notre volonté.

David eut un coup d'œil involontaire vers la porte à double battant. La barre de fermeture était bien en place.

— Vous ne savez toujours pas quel aspect il a ? interrogea-t-il. Personne ne l'a vu ?

— Non, personne. Quand il approche, on s'endort, automatiquement, et il vous opère pendant votre sommeil. Quand on se réveille il est trop tard.

— Il sait donc où sont les malades ?

— Oui, bien sûr. Il détecte toutes les affections, même les plus secrètes. L'odeur de la maladie l'attire. Dès que quelqu'un se blesse, le guérisseur traverse le Grand Mur et descend jusqu'au village, pour lui prodiguer ses soins. L'odeur du sang provoque son arrivée la nuit même de l'accident. Et il faut se garder de saigner si l'on ne veut pas avoir affaire à lui. C'est pour ça que nous avons construit le village des animaux. Pour le tromper.

— Tu veux dire qu'il ne sait pas faire la différence entre les chiens, les cochon... et vous ?

— Exactement. Il croit que les chiens sont des humains mal formés. Des anormaux. Alors il les opère pour faire d'eux des hommes capables de se déplacer sur leur deux jambes. Il transforme leurs pattes en mains. Il modifie leurs cordes vocales pour leur permettre de parler. Parfois, il agit sur leur pilosité, pour les débarrasser de tous ces poils, puis il modifie leur museau. La plupart du temps les bêtes meurent avant qu'il ait fini. Ça n'a pas d'importance, nous en amenons d'autres. Pendant qu'il s'occupe d'elles, il nous laisse en paix, c'est tout ce que nous souhaitons.

David eut besoin d'une minute pour assimiler l'information. L'image des petites mains de bébé du cochon qu'il avait failli renverser le poursuivait.

— Et les animaux, demanda-t-il, est-ce qu'ils... guérissent ?

— Ils se changent en monstres, peu à peu, comme les pèlerins, jadis. Mais nous les tuons dès les premiers signes de métamorphose. C'est mon travail. Je suis la gardienne de la cité des bêtes. Je les nourris, je les habille et je les tue.

Elle fit passer son pull par-dessus sa tête et s'immobilisa pour fixer David.

— Tu ne partiras pas demain, n'est-ce pas ? fit-elle. Tu vas vouloir secourir tes amis, de l'autre côté du mur...

— Je vais... essayer, balbutia David soudain très mal à l'aise.

— Alors tu auras besoin de mon aide, soupira Jenny en défaisant le premier bouton de sa chemise. En attendant tu vas me baiser, j'en ai besoin. Les garçons du village ont peur de moi et je n'ai pas d'amoureux. Tu peux bien faire ça pour moi, je t'ai aidé, non ?

Elle s'était débarrassé de sa chemise, et ses seins lourds oscillaient dans la pénombre. David demeurait interdit, fasciné par cette peau laiteuse que piquetaient des essaims de taches de rousseur.

— Allez, déshabille-toi, commanda-t-elle, sois un peu plus dégourdi !

Au moment où elle se glissait dans le lit humide, à côté de David, elle ajouta en guise d'excuse :

— Avant je le faisais avec P'pa, mais depuis son accident il ne peut plus, et comme les autres du village ne m'aiment pas...

David se laissa bousculer par ce corps massif aux mains rugueuses. Elle ne voulait pas de caresses ni de baisers, elle ne désirait qu'être prise rudement, sans aucune finesse, et elle lui talonna les reins jusqu'à ce qu'elle ait pris son plaisir, ce qu'elle fit en silence, la bouche obstinément fermée, avec une grimace qui pouvait passer pour une expression de souffrance.

— Tu es vieux mais tu bandes bien, lui dit-elle en se dégageant. Il faudra recommencer demain matin.

Puis elle s'endormit, laissant David éberlué et incrédule.

## CHAPITRE VI

À sa grande surprise, en dépit du climat d'étrangeté qui régnait sur la lande, il dormit d'un sommeil sans rêve – sans doute parce que son inconscient estimait que les parois métalliques de la roulotte le protégeaient de ses vieux démons ? Dans son esprit, le tigre ne pouvait voyager qu'au travers de la pierre, à l'intérieur de l'ancien camion frigorifique, David se sentait donc comme dans un coffre-fort.

Jenny se leva très tôt, s'occupa de la toilette de son père puis fit du café, puis ils mangèrent de la soupe, du pain et du fromage. David dévora cette nourriture grossière mais saine, comme s'il n'avait pas mangé depuis une semaine.

— Je sens bien que tu ne me crois pas, dit l'adolescente en essuyant sa bouche d'un revers de main. Tu as tort. Si tu veux rester ici, tu dois savoir ce que tu risques. Viens, nous allons faire une promenade.

Elle jeta à David une vieille veste de chasse rapiécée, et ouvrit la porte arrière du camion. David enfila le vêtement qui était confortable et chaud. La brume stagnait sur la plaine, et, à perte de vue, les champs semblaient recouverts d'une neige fumeuse qui se convulsait au moindre souffle d'air. Jenny descendit l'escalier de bois dont les marches, gorgées d'humidité, ployèrent en souplesse. David la suivit à travers le cimetière de voitures. Il appréhendait de quitter cette enclave au sein de laquelle il s'était bizarrement senti à l'abri l'espace d'une nuit.

Marchant côte à côte, ils franchirent la ceinture de barbelés et s'enfoncèrent dans la lande. La brume leur mangeait les jambes jusqu'à la hauteur des genoux, elle était si dense qu'on ne pouvait voir le sol.

« C'est comme si je marchais dans du lait... » pensa David en essayant désespérément de distinguer ses pieds. N'importe quoi aurait pu se cacher sous cette fumée. N'importe qui... Un serpent..., des bêtes rampantes... Un assassin se déplaçant à plat ventre, le couteau entre les dents...

Il chassa ces pensées et remonta le col de la veste de chasse. Il avait froid. Jenny avait pris la direction du village des animaux. Lorsqu'ils s'engagèrent dans la rue principale de la cité miniature les bêtes



sortirent des maisons, espérant sans doute une distribution de nourriture. L'adolescente s'agenouilla devant la maisonnette où David avait trouvé refuge la veille. Le cochon emmitouflé dans son ciré jaune se tenait là, les bras ballants.

— Regarde, dit Jenny en désignant l'animal. Tu ne lui trouves rien de changé ?

David retint un juron. Le groin de l'animal avait disparu... Ou plutôt il s'était transformé en un nez humain, parfaitement dessiné. Un nez grec qu'aurait envié n'importe quel chirurgien esthétique. Et il avait suffi d'une nuit pour que s'accomplisse ce prodige. En dépit de l'aversion que lui inspirait cet être trafiqué, David s'approcha de lui pour mieux l'observer. Le porc renifla avec méfiance et recula en titubant, mais David avait eut le temps de voir que l'opération n'avait presque pas laissé de cicatrices. En plissant les yeux, on distinguait une vague rougeur, l'ombre d'une couture, la trace déjà gommée d'une entaille. Les chairs n'étaient nullement tuméfiées, œdémateuses comme au sortir d'une intervention classique. Et pourtant le groin s'était changé en un nez d'homme, aux narines bien formées.

Ce n'est pas possible, grogna David. C'est comme si on l'avait modelé... pas opéré. Non, modelé... comme lorsqu'on pétrit de la glaise pour lui donner une nouvelle forme.

C'est toujours comme ça que ça se passe, observa Jenny. Il n'y a pas de sang, presque pas d'entailles, et quand il y en a, elles disparaissent en quelques heures, ne laissant aucune cicatrice. Pendant cinq ou six jours ça paraît magnifique..., c'est ensuite que ça se gâte.

Maintenant, elle était pressée de s'en aller. Elle se redressa d'un coup de reins et sortit de la cité lilliputienne d'un pas rapide.

Je vais te faire rencontrer quelqu'un du village, dit-elle d'un ton décidé. Fergus Borgsôn, un cinglé de Suédois qui s'est mis en tête de vivre avec un membre métamorphosé, en faisant comme si de rien n'était. Il avait perdu le bras gauche dans un accident, à la menuiserie. Une scie à ruban le lui avait tranché au ras du coude. Le miracle le lui a rendu, bien sûr, mais au bout de trois mois la métamorphose a commencé. Au lieu de s'amputer une fois de plus, pour se débarrasser de cette chose, il s'est entêté à vivre avec, à l'apprivoiser... Il vit à l'écart. Comme tu peux t'en douter, il n'a pas très bonne réputation dans le village.

Elle marchait vite et ils mirent peu de temps pour rejoindre l'agglomération. C'était une bourgade austère et vide. Aucune antenne de télévision ne se dressait sur les toits des maisons. Aucune affiche publicitaire ne salissait les murs. Il était manifeste que les gens qui vivaient là avaient décidé de se couper du monde moderne une fois pour toutes. Pendant qu'ils remontaient la grand-rue, David et Jenny croisèrent deux femmes et un vieil homme. Vêtus d'étoffes sombres et

râpées, ils avançaient tête basse, comme s'ils rumaient une prière. Ils adressèrent à Jenny un salut réticent. Il y avait quelque chose de démodé dans leur mise, comme s'ils vivaient encore au XIX<sup>e</sup> siècle. Sur la place du village, se dressait la statue de bronze dont David avait pu voir le modèle réduit dans la cité des animaux. Les deux agglomérations étaient parfaitement identiques. Jenny avait pressé l'allure. Elle avançait sans regarder autour d'elle, mais David voyait s'écraser des visages gris contre les carreaux. Des rideaux s'entrebâillaient, laissant deviner la figure d'une commère ou d'un enfant à face lunaire.

— Ne les regarde pas, ordonna Jenny. Ils se demandent si tu es un pèlerin. Ils n'oseront pas te parler mais ils ordonneront aux gamins de te lancer des pierres si tu t'attardes ici. Les mêmes seraient capables de te lapider sans se poser de question.

Ils traversèrent le hameau en diagonale, en direction d'une petite bâtisse de pierre entourée d'une haute palissade. Jenny cogna à la porte en appelant Fergus. Le Suédois vint ouvrir, c'était un colosse au poil blanchi par les années et à la peau laiteuse. Ses sourcils étaient si épais qu'ils paraissaient découpés dans de la fourrure d'hermine. Il portait une chemise de bûcheron, à carreaux rouges et noirs, pâlie par l'usure et les lavages répétés. Son bras gauche paraissait plus développé que le droit, et la main disparaissait dans un gros gant de travail en cuir usé, serré à la hauteur du poignet par un lacet. Il les fit entrer sans hésiter, et Jenny présenta David comme un « étranger qui s'intéressait au miracle ». Fergus déboucha une bouteille, sortit des verres. David remarqua qu'il ne se servait que de sa main droite. Le bras gauche, ballant, pendait le long de son corps, parcouru de brèves crispations. Le tissu de la chemise contenait à grand peine la musculature puissante de ce membre étrange, et David nota que des taches d'humidité en maculaient l'étoffe, ici et là.

Jenny parlait des animaux, du cochon dont on avait opéré le nez au cours de la nuit. Fergus s'esclaffait d'un bon gros rire, comme si c'était là une blague sans conséquence. Et comment était-il, ce nez ? Est-ce que la bestiole allait finir par ressembler à quelqu'un du village ?

— Vrai, c'est ça qui aurait été rigolo, hein ? David les écoutait, interdit ; ce qui était pour lui un phénomène terrifiant se réduisait pour eux à un prodige mineur dont ils s'amusaient.

La maison était biscornue, moitié faite de rondins, moitié de torchis. Il y régnait une tenace odeur d'oignons frits. Jenny parlait de son père qui refusait de guérir et « d'aller au miracle ».

— Il a p't'être tort, dit Fergus. Moi j'ai pas eu à me plaindre de l'opération. Je n'ai été manchot qu'un mois, mais ça m'a suffi. Je voulais pas rester infirme, ça non, c'est pour ça que je suis allé au miracle, tout seul comme un grand. Ouais.

Il vida son verre d'un trait, le remplit une seconde fois. Des poils blancs et drus jaillissaient de ses joues mal rasées, de ses narines et de ses oreilles. David estima qu'il devait frôler les soixante-dix ans. Il était nouveau et sec comme un vieil arbre desséché. Avec un faux air de Viking à la retraite.

— Un soir, marmonna-t-il, j'en ai eu assez de ce foutu moignon qui me démangeait, je suis parti sur la lande. En arrivant près du Grand Mur je me suis fichu tout nu, comme le veut la coutume, et pour me rendre aveugle j'ai mis sur ma tête un sac de grain vide. Ça faisait une espèce de cagoule bien noire, c'était suffisant. Puis je me suis allongé sur la terre, au pied du mur. J'ai cogné du poing sur les pierres et j'ai crié « Holà ! brancardier ! » comme dans l'armée. C'était une blague idiote, mais ça me donnait du courage. Et puis je me suis mis à attendre...

— Et alors ? demanda David.

— Alors rien, mon gars, grogna Fergus en haussant les épaules. Je me suis endormi... Un drôle de sommeil, pas naturel. Au moment de perdre pied, il me semble que j'ai entendu marcher dans la boue. Un pas lourd qui se répercutait dans le mur, et puis... et puis je me suis réveillé le lendemain matin avec un bras tout neuf, rose comme un cul de bébé. Ça avait repoussé durant la nuit. Une chair jeune et forte, semée de poils noirs. C'était rigolo d'ailleurs, j'avais le poil blanc sur tout le corps, sauf là.

En maugréant un peu il évoqua ce qui avait suivi : d'abord le retour à la vie normale, puis les changements progressifs, sournois – la couleur de la peau, sa texture, son odeur.

— Ma femme ne voulait plus que je la touche. Elle s'était mise à appeler ça : ma « mauvaise main ». Mais je suppose que vous voulez voir, hein ? Comme on dit, faut le voir pour le croire, eh bien, regardez...

Fergus dénoua le gant de cuir et retroussa sa manche. David réprima un sursaut en découvrant un membre supérieur qui aurait été plus à sa place sur un iguane que sur un homme. C'était une patte bizarrement contournée mais puissante, une peau écailleuse très sombre, hésitant entre le violet et le noir, qui se terminait en « main » griffue à quatre doigts. En la voyant, on songeait immédiatement au membre antérieur d'un crocodile ou d'un quelconque saurien. C'était humide et squameux, lourd et compact. On devinait sans peine que se cachait là, en réserve, une puissance formidable qui aurait pu décapiter un bœuf d'une simple gifle. Les griffes terminant les doigts étaient épaisses et pointues, et l'on avait du mal à imaginer une matière assez dure pour les émousser. Fergus regardait son bras comme il aurait contemplé un serpent venimeux dans un vivarium, avec un mélange d'excitation et de peur.

— C'est beau, hein ? chuchota-t-il comme si cette main étrangère, abominable, pouvait l'entendre. On dirait une arme. Chaque fois que je la regarde, ça me fait le même effet que lorsque mon père m'a donné ma première Winchester.

Il ne semblait ni horrifié ni honteux, et ses yeux bleu délavé brillaient d'une bizarre stupeur.

— C'est beau, répéta-t-il. Et ça a une force incroyable, c'est pour ça que je ne m'en sers pas pour la vie courante, ça écraserait les objets sans même s'en rendre compte. Vous savez que ça ne souffre pas ? Je peux la plonger dans le feu, et m'en servir comme d'un tisonnier pour retourner les bûches, sans avoir mal. En fermant le poing, je l'utilise comme un marteau, et j'enfonce des clous de dix centimètres d'un seul coup. Je fends les bûches d'un revers de la paume, sans me servir d'une hache. Je me fais l'impression d'être un de ces connards de karatékas des films qui passent dans les cinémas en plein air, vous voyez ?

David voyait. Pour l'heure ils se tenaient tous penchés sur le membre comme s'il s'agissait d'une arme formidable et interdite. Une arme inconnue, prodigieuse... Un fusil laser tombé par mégarde d'une soucoupe volante ? Mais il ne s'agissait pas d'un objet manufacturé, c'était vivant, ça transpirait en laissant une marque un peu poisseuse sur le bois de la table. Ça bougeait tout seul, comme animé d'une vie propre. David réalisa tout à coup qu'il s'était lui aussi mis à dire « ça », à l'imitation de Fergus.

— Quand mon bras s'est transformé, chuchota le Suédois, j'ai d'abord pensé à la gangrène et j'ai failli le couper. Oh ! ç'aurait été vite fait : un coup de scie circulaire, et hop ! Mais j'ai attendu, je ne sais pas pourquoi... Ou plutôt si, je sais : à cause des écailles... et des ongles qui se changeaient en griffes. Ça m'a plu. Hein, c'est drôle ? J'ai senti que c'était plein de force, pas malade, non, non, au contraire. Plein d'une force sauvage, comme doit l'être une patte de tigre... Ça ne m'a pas fait peur, et même, ça m'a excité : j'avais hâte de voir ce que ça allait donner.

Il parlait très bas, comme s'il craignait de réveiller la main monstrueuse emmanchée au bout de son poignet. Il souriait en évoquant l'épisode de la métamorphose. Il était comme un gamin qui aurait trouvé dans les bois une arme jetée là par un gangster en fuite, une arme ayant servi à un hold-up ou à un crime effroyable. La possession de ce trésor interdit éveillait en lui un grand trouble qu'il ne savait analyser, une tempête de sentiments mêlés.

— Ici, reprit-il, ils voulaient tous que je me fasse amputer. Ma femme la première. Elle m'a quitté quand j'ai dit non. Elle avait peur de moi. Elle avait tort. Ça ne fait pas de mal... C'est fort mais ça ne cherche pas à détruire. Si ça venait du démon, comme ils disent tous,

ça ne penserait qu'à tuer, qu'à saccager, ça me prendrait à la gorge pour m'étrangler... Au lieu de ça, ça reste sage, tranquille.

Il avait l'air heureux d'un collectionneur qui a réussi à caresser un cobra et s'étonne d'être toujours en vie.

— Je suis sûr que ça ne vient pas du diable, répéta-t-il. Je ne pourrais pas vous expliquer d'où ça sort, je ne suis pas assez intelligent, mais une chose est certaine : ça n'a pas été fabriqué en enfer.

Doucement, avec minutie, il entreprit de rabattre sa manche de chemise sur le membre reptilien, puis d'introduire la main à l'intérieur du gant.

— Je ne vous ferai pas de démonstration, s'excusa-t-il. Je n'aime pas la réveiller quand ce n'est pas nécessaire. Après, une fois qu'elle est chaude, elle s'agite pendant des heures, toute seule, et ça finit par me faire mal à l'épaule. Mais depuis qu'elle est là je n'ai plus besoin de personne pour m'aider. Je soulève des charges incroyables à la force du poignet, j'arrache les souches sans aucun outil.

Il fit une pause, grimaça avant d'ajouter :

— Bien sûr, pour pisser, je ne me sers que de la main droite. Je n'ai jamais pu me faire à l'idée de m'attraper la bite avec ce truc... Je me dis que si ça se mettait brusquement à serrer, à serrer... hein, je ferais une drôle de gueule ? Y a guère qu'à ce moment-là que ça me gêne, sinon je suis content d'elle, bien content...

On eût dit qu'il parlait d'une machine agricole ou d'une tronçonneuse. David inspira profondément, il avait la poitrine contractée et douloureuse. Quand il se passa la main sur le visage, il s'aperçut qu'il était en sueur.

— Hé, rigola Fergus, buvez donc un coup, ça vous redonnera des couleurs.

Ils vidèrent encore les gobelets ; peu habitué à cette eau-de-vie frôlant les soixante-dix degrés, David sentait la tête lui tourner.

Au travers des vapeurs de l'alcool, il se demanda si la métamorphose pouvait s'étendre progressivement, gagner le reste du corps ? Fergus n'allait-il pas un jour se transformer tout entier ? Le membre greffé n'entreprendrait-il pas un beau matin de modifier l'organisme étranger auquel il était rattaché ? On pouvait se poser la question, il y avait une telle puissance en lui qu'on l'imaginait volontiers colonisateur, s'emparant du métabolisme de Fergus pour le plier à sa loi propre.

David chassa cette pensée détestable. Jenny devina qu'il était au bord du malaise, car elle prit congé du Suédois. Le géant les raccompagna jusqu'à la porte en leur expédiant de grandes bourrades dans le dos, pas inquiet pour un sou. Il leur répéta qu'il était content de son affaire, juré ! Et qu'il n'aurait pour rien au monde échangé sa

patte de monstre contre un vrai bras d'homme.

Y croyait-il ou essayait-il de se convaincre ? David ne chercha pas à le savoir. À présent il savait que l'adolescente n'était pas folle et qu'il se passait ici des choses dépassant l'entendement humain.

Au moment où ils se préparaient à quitter le Suédois, la jeune fille lui demanda de lui prêter une pelle, et le vieux bûcheron se fit un devoir de satisfaire ce souhait incongru. Ils s'en allèrent donc par un chemin creux, Jenny marchant devant, l'outil sur l'épaule.

— Je veux encore te montrer quelque chose, répondit-elle quand il l'interrogea.

David comprit bientôt qu'elle l'entraînait en direction du cimetière et il se mit à redouter quelque mauvaise surprise. Le champ du dernier repos n'était séparé des terres avoisinantes que par un petit muret en grande partie éboulé, et qu'on enjambait sans mal. Les tombes alignées là étaient austères, dépourvues du moindre ornement. Des rectangles de pierre grise jetés sur le sol. Les noms et les dates avaient été gravés de manière artisanale, en lettres mal dessinées, par des gens qui se souciaient peu d'esthétique. Nulle part on n'apercevait de fleurs ou de stèles dressées.

— Tu dois voir ça, murmura Jenny en s'arrêtant devant une bosse de terre retournée que surplombait une vulgaire croix de bois. Les gens qui sont enterrés ici faisaient partie des premiers pèlerins. Ceux qui sont allés au miracle du temps où tout marchait encore bien. À l'époque où les guérisons ne réservaient pas de mauvaises surprises.

Elle planta le fer de la pelle dans la terre gluante, et pesa dessus avec la semelle de sa chaussure. David réalisa qu'elle allait tout bonnement exhumer un cercueil, et il ébaucha un geste de protestation. Jenny n'en tint pas compte.

— Tu dois voir ! insista-t-elle. Le type qui est là-dessous, il s'appelait Jonas Dummy. Il s'était fait happer la main droite par une moissonneuse. Un accident assez fréquent dans le coin. On l'a emmené une première fois au miracle, et il en est revenu avec une main neuve. Quelques années plus tard, il a eu des problèmes d'estomac, un ulcère perforant qui le faisait vomir de pleines cuvettes de sang, et on l'a emmené une seconde fois au miracle. Il en est revenu avec un estomac de jeune homme... Il a fini par mourir, à l'âge de quatre-vingt quinze ans. C'était un tout vieux bonhomme, mais sa main n'avait pas vieilli. Elle était restée jeune et vigoureuse.

David se dandinait, mal à l'aise. Il avait eu son compte de spectacles horribles, et il ne tenait pas vraiment à contempler ce que l'adolescente se préparait à déterrer.

Elle pelletait avec ardeur, rejetant la terre alourdie par la pluie. Elle n'eut pas à creuser bien profond, tout de suite le tranchant de la pelle heurta le cercueil avec un bruit creux. Rapidement, d'un revers d'outil,

elle dégagea le couvercle qui n'était pas cloué.

— Approche, commanda-t-elle en faisant basculer la planche qui fermait la boîte.

David obéit à contrecœur. Le cercueil vermoulu avait pourri sous l'effet de l'humidité et c'était un miracle qu'il ne se fût pas démantibulé depuis longtemps. Un squelette reposait au fond. Un squelette jaune, ratatiné, dont la mâchoire inférieure s'était décrochée.

— Regarde sa main, ordonna Jenny. Tu vois ?

David se mordit la lèvre jusqu'au sang. Au bout du bras d'os s'emmanchait une main parfaitement conservée, rose, intacte, sans aucune trace de putréfaction. Une main qu'on aurait pu croire en cire.

— À l'époque le miracle fonctionnait bien, observa Jenny. C'était de la belle ouvrage. Regarde ça ! Pas de trace d'écailles ou de griffes, c'est une belle main, bien humaine. Et tu sais qu'elle vit encore ?

— Tu te fiches de moi ? grogna David.

— Pas du tout, protesta l'adolescente. Attends, je vais te montrer...

Et du bout de la pelle, elle entreprit d'agacer l'appendice de chair rose comme s'il s'agissait d'un rat prisonnier d'un piège. Aussitôt, la main, qui était restée jusque-là parfaitement immobile, sursauta et se mit à griffer le fond du cercueil, tel un animal mécontent d'être tiré du sommeil. David crut qu'il allait perdre l'équilibre et tomber dans le trou. Accrochée aux os d'un homme mort depuis vingt ou trente ans, la main vivait toujours, affranchie des lois de la biologie.

— Et son estomac, renchérit Jenny. Tu as vu son estomac ?

David plissa les yeux, tendant le cou au-dessus de la fosse. Sous le sternum du cadavre, quelque part entre les côtes flottantes et les os du bassin, un paquet caoutchouteux se convulsait, animé d'une vie propre. Les mâchoires serrées à s'en faire mal, David identifia l'organe échoué au fond de la caisse comme un estomac humain en parfait état de conservation.

— C'est celui que le miracle lui avait donné en remplacement de l'ancien, commenta Jenny. S'il se tortille comme ça c'est parce qu'il a faim. Normal, depuis le temps qu'il est là !

— Referme ça ! glapit David en reculant de trois pas.

L'adolescente haussa les épaules et remit le couvercle en place, puis elle recouvrit le cercueil de terre.

— Tu vois, dit-elle pendant qu'elle pelletait. Je ne t'ai pas raconté d'histoires. À l'époque, le miracle ne se fichait pas des gens, quand il vous donnait quelque chose, c'était pour la vie.

David enfonça les poings dans ses poches et respira profondément pour se débarrasser de l'angoisse qui lui comprimait la poitrine.

— Je pourrais ouvrir d'autres tombes, déclara Jenny. Ce serait pareil. Tu verrais des squelettes, et puis des organes bien roses, toujours frétilants, qui ont survécu à leurs propriétaires.

— Et tu ne trouves pas ça effrayant ? souffla David.

— Non, lâcha la jeune fille. Ça prouve simplement qu'ils étaient faits pour durer cent ans... ou même plus. C'était de la belle ouvrage. Tu comprends pourquoi les gens venaient nous voir de l'autre bout du pays, hein ? Quel chirurgien aurait pu leur faire une greffe de cette qualité ? Et puis ici, c'était gratis.

Du plat de la pelle, elle égalisa la terre recouvrant la tombe de Jonas Dummy. Elle ne semblait pas le moins du monde gênée par ce qu'elle venait de faire.

— Allons-nous-en ! souffla David qui craignait qu'elle ne se mette en tête d'ouvrir un nouveau cercueil à l'appui de sa démonstration.

— Il fallait que tu saches, dit-elle en jetant l'outil sur son épaule. Le miracle a sauvé la vie à des centaines de gens qui seraient morts sans lui.

David ne répondit pas. L'image de la main rose et bien portante griffant le bois du cercueil vermoulu dansait devant ses yeux.

Il se dépêcha de sortir du cimetière et enjamba le muret de pierre grise avec un réel soulagement.

Jenny lui désigna le chemin qu'ils devaient suivre pour rejoindre le cimetière de voitures. Il avançait comme un somnambule ou un boxeur sonné.

Pour la première fois depuis le lever du soleil il songea à Joke Warkowsky et à ses étudiants, là-bas, de l'autre côté du mur. Est-ce qu'ils avaient, eux aussi, rencontré le grand guérisseur ? La voix de Joke continuait à résonner à ses oreilles : Ça va sortir du mur... Bon sang ! Qu'est-ce qu'il avait voulu dire ? Et comment avait-il appelé ? Il n'y avait sûrement pas de cabine là-bas, à l'abbaye. Au moyen d'un téléphone cellulaire, sans doute, car il était grand consommateur de gadgets et aimait s'entourer d'objets électroniques fabuleux.

« Et s'il t'avait parlé par télépathie ? lui chuchota sa voix intérieure. Si ton esprit avait capté son S.O.S. mental au cœur même du cauchemar ? Tu as cru l'entendre parler au téléphone, mais ses paroles ne résonnaient que dans ta tête. »

David s'ébroua. Cette hypothèse rendait l'aventure plus sinistre encore, et il ne tenait pas à aller dans cette direction.

— Tu penses à tes amis ? demanda Jenny comme si elle lisait dans ses pensées. Tu veux vraiment leur venir en aide ?

— Oui, murmura David.

— Ce sont des imbéciles, siffla l'adolescente. Tu vas prendre des risques pour rien. C'est dangereux d'aller là-bas.

— Mais je ne suis pas malade, tu l'a dit. Si mon corps est sain, le guérisseur n'aura pas de raison de s'en prendre à moi.

— C'est vrai, admit la jeune fille. Mais ça ne sera vrai que tant que ton corps restera intact. À la moindre égratignure, le chirurgien de la



nuît se mettra en marche. Il se lancera sur tes traces pour te soigner... à sa manière. Tu entends ? Il suffira d'une goutte de sang, d'une écorchure au doigt ou au genou, et tu deviendras une cible pour lui. Une cible prioritaire.

— Tu as une idée de ce qui a pu arriver à mes amis ?

— Oui, beaucoup d'entre eux n'étaient pas en bonne santé, je l'ai senti tout de suite. Il y avait plusieurs drogués, une fille très anémiée, un garçon qui souffrait d'une infection des intestins. Le plus vieux avait un tas de maladies, et des blessures aux organes profonds, des éclats de fer fichés en lui. Tous autant qu'ils étaient, ils constituaient un bon gibier pour le guérisseur. Il a dû les repérer dès qu'ils ont escaladé le mur, et il s'est occupé d'eux la nuit même.

— Qu'est-ce que tu crois qu'ils sont devenus ?

— Je n'en sais rien. Le miracle s'est détraqué. Les animaux qui se terrent dans les maisons de poupées ne survivent plus très longtemps aux manipulations qu'on leur fait subir. Très vite, ils deviennent... monstrueux, trop différents de ce qu'ils étaient à l'origine, et ils meurent d'épuisement, comme s'ils ne pouvaient plus supporter les interventions.

— Le cochon, murmura David. Le cochon à l'imperméable jaune..., est-ce qu'on va faire de lui un homme ?

Je ne sais pas, avoua Jenny. Le guérisseur commence toujours par leur donner une apparence humaine, mais les visages ne tiennent pas, ils se modifient très vite.

Elle fit une pause, le saisit par la main avant d'ajouter :

— Tu veux vraiment y aller ?

Il hocha la tête en un signe affirmatif. Cette main d'adolescente mal soignée, cramponnée à la sienne, l'émouvait soudain curieusement.

Ils étaient sortis du village et avançaient à travers la lande. David ne pouvait s'empêcher de scruter la brume. Où se cachait donc ce foutu mur d'enceinte ? Pourquoi se mêlait-il de ça, n'était-ce pas là le travail de la police après tout ?

— Il n'y a pas de shérif à Peregrine Junction ? demanda-t-il. Vous n'avez jamais eu d'ennuis avec les autorités ?

— Pas de shérif, et pas d'école non plus, répondit Jenny. L'église est fermée depuis soixante ans. Le dernier pasteur a fichu le camp quand il a compris que nous n'adorions pas Dieu. Il prétendait que les moines de l'abbaye appartenaient à un ordre impie et qu'ils célébraient le culte d'un démon descendu sur la Terre pour corrompre le genre humain.

Jenny chuchotait presque maintenant, David nota qu'elle avait ralenti l'allure.

— Une fois là-bas, dit-elle, tu ne pourras plus compter que sur toi. Je ne t'accompagnerai pas.

— Tu as peur ?

— Bien sûr. Personne n'est jamais entré dans les ruines sauf les gens des monuments historiques. Ils n'y sont restés qu'une heure ou deux, mais il faisait jour, et ils n'ont probablement fait que jeter un coup d'œil rapide. C'est la nuit que les choses arrivent. Tu te rappelleras ? Essaie de trouver un endroit sûr pour dormir, et surtout ne fais pas couler ton sang.

Elle parut réfléchir, puis ajouta précipitamment :

— Tu devrais peut-être emporter un leurre avec toi ?

— Un leurre ?

— Oui, un sac de mulots vivants par exemple. Si le guérisseur se rapproche de toi, il te suffira de prendre l'une des bestioles, de la faire saigner et de lui rendre la liberté. Elle attirera la menace sur elle en s'enfuyant.

David s'imagina, traînant un sac rempli de souris vivantes en bandoulière. Il grimaça.

— Non, dit-il. J'irai comme ça.

— Tu as tort, grogna Jenny en prenant un air buté. On dit que derrière le mur le jardin est rempli de ronces qui ont poussé en vrac, tu vas sûrement t'écorcher quand tu traverseras les broussailles.

— Je ferai attention, plaida David. Et je ne resterai pas longtemps.

— Comme tu veux, marmonna Jenny d'un ton boudeur.

D'un seul coup le mur jaillit de la brume, beaucoup plus proche que David ne le croyait. Brusquement il fut là, sous ses yeux, lui bouchant la ligne d'horizon, étrange muraille de Chine composée de grosses pierres grises juxtaposées. Jenny lui lâcha la main et fit un pas en arrière.

— Je ne vais pas plus loin, dit-elle. C'est trop dangereux.

Elle parut hésiter, puis se jeta au cou de David, l'embrassa maladroitement sur la bouche et s'enfuit en courant.

Il resta un moment immobile, ne sachant que faire et rassemblant son courage en vue de ce qui allait suivre. Cent mètres de terrain nu le séparaient de la muraille d'enceinte. Cent mètres d'une terre bouleversée, pleine de bosses et de creux, de ravines et de cairns émiettés. Il prit une inspiration et se mit en marche, le souffle court, la poitrine prise dans un étau. Comme il s'efforçait de descendre une petite pente sans déraper dans la caillasse, il poussa un cri de terreur.

Devant lui, à une cinquantaine de mètres du mur, des membres humains desséchés avaient été piqués sur des bâtons. Il y avait là des mains, des jambes, des bras et même des têtes coupées qui noircissaient dans le vent. Cette haie d'épouvante dressait sa herse en travers du chemin, et il réalisa qu'il serait forcé de s'y ouvrir un passage s'il voulait continuer.

Le cœur au bord des lèvres, il se força à poursuivre, les yeux fixés

sur les débris corporels offerts au vent, telles des offrandes macabres. Dieu ! Jenny ne lui avait pas parlé de cela... Qui avait-on démembré ainsi, et pourquoi ?

Ce n'est qu'en arrivant à la hauteur des mains et des têtes noircies qu'il comprit qu'il s'agissait d'ex-votos en cire modelée, comme on peut en trouver dans tous les lieux de pèlerinage. Il y avait des mains de glaise ou de cire, des têtes de bois ou de plâtre que les pèlerins avaient déposées en offrande. Les modelages grossiers s'étaient ratatinés au fil du temps, prenant cet aspect de chair corrompue qui l'avait abusé. Il poussa un soupir douloureux et se traita d'idiot.

Cela devait lui servir d'avertissement, il était beaucoup trop perméable aux fantasmagories de la lande. S'il n'y prenait pas garde, il mourrait de peur avant même d'avoir franchi le Grand Mur.

## CHAPITRE VII

Il essayait de conserver son calme, mais l'ombre du mur l'écrasait chaque seconde davantage. Elle lui semblait plus noire que toutes les ombres projetées par les cailloux des environs, comme si elle était d'une texture différente, d'une autre densité. Il hésitait à s'en rapprocher et restait prudemment à la lisière de cette frange obscure, long ruban nocturne qui bordait la muraille sur toute sa longueur.

Les milliers de processions rituelles qui s'étaient déroulées là avaient fini par creuser le sol, y ouvrant un chemin raviné. On distinguait nettement la route suivie par les porteurs de civières, comme on pouvait lire, inscrit dans la terre, l'emplacement exact où l'on avait déposé les corps souffrants. Le poids des malades s'était imprimé dans la glaise molle, y dessinant les contours d'un sarcophage approximatif. David s'agenouilla au bord de la cavité. La fosse oblongue ressemblait à une tombe ouverte et n'avait rien de rassurant. L'argile possédait une consistance élastique qui rappelait le mastic ou la pâte à modeler. C'était rose et ça suintait comme une chair pâle en sueur. Il se redressa, secouant la tête pour se débarrasser des images morbides qui l'assaillaient. Est-ce qu'on essayait de lui faire peur pour le pousser à rebrousser chemin ? Est-ce qu'une volonté étrangère s'insinuait dans son esprit pour l'effrayer avec des visions de cauchemar ? Il leva les yeux. Il n'avait pas encore pu se décider à toucher le mur. C'était un rempart d'une hauteur de cinq ou six mètres, sans aucune meurtrière. L'ouvrage avait été bâti par des amateurs, et sa rectitude laissait à désirer. Toutefois, il se dégageait de cet interminable entassement de pierres brutes une impression de force inébranlable.

David ne pouvait admettre qu'on eût volontairement « oublié » d'y ouvrir une porte, aussi se mit-il à longer la construction dans l'espoir d'y dénicher un passage. La muraille lui renvoyait l'écho de ses pas avec un léger décalage, ce qui finit par lui donner l'illusion que quelqu'un le suivait, s'arrêtant quand il s'arrêtait, repartant lorsqu'il se remettait en marche. Quelqu'un d'invisible...

Au début il pensa : « C'est bête, je ne me retournerai pas. » Puis l'angoisse s'installa dans sa poitrine, grossissant jusqu'à l'étouffer, et il

comprit qu'il ne pourrait continuer plus avant s'il ne jetait pas un coup d'œil par-dessus son épaule pour vérifier qu'il était bien seul. Il tourna brusquement la tête, espérant surprendre quelque chose. Mais il ne vit rien. Il marcha pendant une minute encore, écoutant le bruit des pas dans son dos, essayant de repérer une différence de rythme. Il pivota de nouveau sur lui-même, faisant face à la menace invisible. Malgré lui, il se surprit à explorer le sol du regard, à la recherche des traces de pas laissées par le suiveur. Il ne vit rien, que ses propres marques imprimées dans la glaise élastique.

« Ça ne veut rien dire, lui souffla la voix qui résonnait dans Sa tête. La chose qui t'a pris en filature peut très bien se déplacer en posant les pieds dans tes traces. »

Cette éventualité lui fut insupportable, et il eut la tentation de boxer l'air pour vérifier qu'un être invisible ne se tenait pas derrière lui, immobile, attendant sagement qu'il se remît en marche.

« Ce n'est que l'écho ! » se répéta-t-il, et il reprit sa déambulation. Arrivé à l'angle du mur, il s'arrêta un instant. La muraille se cassait à quatre-vingt-dix degrés et repartait vers le nord, pour une course d'au moins deux cents mètres. C'était comme un cimetière parfaitement enclos, sans aucune entrée. Ceux qui avaient érigé ce rempart l'avaient fait avec l'intention bien arrêtée de s'emmurer eux-mêmes. Leur besogne n'était pas très belle mais d'une solidité à toute épreuve. Par endroits, une végétation hostile et noire débordait du faîte du mur. Des branches noueuses, du lierre dont les enchevêtrements pendaient jusqu'à terre. Des lianes aussi, constituées d'une sorte de chanvre épais, et qui ressemblaient à des cordages de navire.

Çà et là, des lézardes se dessinaient entre les blocs de maçonnerie, comme si le mur s'était fendu sous l'action d'un glissement de terrain. Un ciment rose colmatait ces brèches. Qui avait exécuté ces travaux ? Les villageois ? Les pèlerins ? Jenny ne lui en avait pas parlé. Il regretta son absence. Depuis qu'elle était partie il se sentait vulnérable, perméable aux fantasmes les plus puérils.

Il observa les lézardes. À force de fixer son attention sur ces sillons d'enduit pâle, il eut l'illusion que le ciment frissonnait dans le vent froid du matin, comme une peau nue surprise par la fraîcheur de l'aube. C'était complètement stupide. Il fit un pas en avant, ne pouvant se résoudre à tendre la main pour palper la fissure. Allons ! Il devenait idiot ! Si c'était mou c'était simplement parce que l'enduit n'était pas encore sec, voilà tout ! Pourquoi construire des fables invraisemblables ? Il pressa le pas, décidé à en finir. Il tourna une nouvelle fois à l'angle du mur. La tension nerveuse lui faisait paraître cette marche interminable. N'y avait-il vraiment aucune porte, aucune grille ? Il aurait aimé pouvoir examiner ce qui se cachait de l'autre côté du rempart sans le franchir pour autant, tenter une

reconnaissance visuelle, mais pour cela il lui aurait fallu disposer d'une échelle ou d'un bloc rocheux sur lequel il aurait pu se hisser, or il n'y avait rien de tout cela à proximité. Comment Joke et ses stagiaires étaient-ils entrés ? En utilisant le lierre, probablement. Joke avait dû aimer ça, à cause de l'aspect « commando » de la chose... Pauvre Joke !

La muraille paraissait très ancienne, et David n'avait pas besoin d'en gratter les pierres pour savoir qu'elles étaient poreuses, rongées par l'humidité. Des pierres qu'on aurait eu aucun mal à creuser. Les remontées de l'eau de pluie stockée dans le sol argileux avaient peu à peu délité les blocs friables. Le rempart était malade, et sa puissance illusoire. Un simple bulldozer aurait suffi à le renverser, il s'en rendait compte maintenant.

David tourna encore deux fois à angle droit pour se retrouver à son point de départ. Il consulta sa montre, il avait marché plus d'une heure sans dénicher la moindre ouverture. Mais peut-être l'abbaye disposait-elle d'un passage secret, d'une porte dissimulée qui pivotait lorsqu'on l'actionnait de l'intérieur ?

N'ayant aucun moyen de déceler cet artifice, il ne lui restait plus qu'à escalader le mur en se servant des lianes, comme l'avait fait Joke une semaine auparavant.

L'estomac noué, il se cramponna aux tresses de chanvre qui tombaient du faite de la muraille, et se hissa à la force des bras. L'enchevêtrement végétal émit une série de craquements mais résista à la traction. Dérangées, des araignées et des scolopendres prirent la fuite, cherchant l'abri des fissures. David atteignit le sommet du mur en soufflant. Aucun tesson de bouteille n'avait été noyé dans le ciment, aussi put-il y prendre appui sans se blesser. Il resta quelques minutes à cheval en haut du rempart, essayant de se faire une idée de ce qui l'attendait de l'autre côté.

Une végétation noire et fibreuse avait envahi le jardin, formant une gigantesque pelote d'épines qui n'était pas sans entretenir quelque ressemblance avec un rouleau de fil de fer barbelé dont on aurait mélangé les spires. Ce réseau inextricable décourageait l'exploration. S'y déplacer, c'était courir le risque de se faire écorcher vif.

— Merde ! chuinta David. J'aurais dû emporter une armure...

Une armure ou un lance-flammes, car les buissons de ronces constituaient un véritable labyrinthe qui moutonnait à plusieurs mètres au-dessus du sol. Cette forêt hostile semblait défendre l'accès d'un camp de prisonniers.

Des ruines elles-mêmes, on n'apercevait pas grand-chose. Un dôme de pierre effondré par endroits, une sorte de cage thoracique crevée ou plutôt une cuirasse détruite par implosion. Une tour haute d'une vingtaine de mètres flanquait cette coupole, tel un minaret lézardé.

L'architecture en était rudimentaire, presque barbare. David, qui s'était attendu à découvrir une abbaye dans la plus pure tradition gothique, fut surpris par le spectacle de cet igloo gigantesque à la coupole émiettée.

Il ne pouvait pas rester à cheval en haut de la muraille toute la journée, il lui fallait se décider à descendre. Cramponné aux lianes, il se laissa glisser vers le sol. Lorsqu'il eut touché terre, il songea que Joke avait sans aucun doute ouvert un passage au travers des ronces. Joke était un survivaliste convaincu qui n'allait jamais nulle part sans emporter dans son sac à dos un fusil à canon scié, une machette et une pelle pliable. Depuis son retour du Viêt-nam, Joke Warkowsky vivait dans l'attente d'un conflit imminent. Il ne savait pas très bien ce qui causerait cet affrontement définitif, mais il en pressentait l'inéluctabilité par tous ses pores.

Les ronces tissaient sur le sol un tapis craquant, hérissé de piquants. Les épines étaient si grosses que David se demanda un instant si elles n'allaient pas transpercer la semelle de ses chaussures. Il avança à pas prudent, écrasant ces milliers de griffes végétales qui semblaient sortir de terre. Il poussa un soupir de soulagement en les entendant craquer sous ses talons. Il longea le mur jusqu'à ce qu'il découvre la trouée ouverte par Joke. À cet endroit on avait taillé une tranchée dans l'épaisseur des ronces, sectionnant les fibres noueuses qu'on avait ensuite piétinées. Les tiges blessées laissaient goutter une sève rose foncé, en voie de coagulation. David s'engagea dans cette saignée qui menait droit aux ruines. Il progressait avec beaucoup de prudence, veillant à ne pas s'écorcher. Il gardait bien présents à l'esprit les conseils de Jenny : Pas la moindre coupure...

Il se sentait tout à coup dans la peau de ces naufragés qu'une infime blessure condamne à la gourmandise des requins. Quelques gouttes de sang dans la mer... Quelques gouttes qui suffisent à appâter les squales.

En approchant des ruines, il vit les statues... ou plutôt ce qui en restait. Il eut la conviction qu'on les avait volontairement saccagées à coups de pioche pour les rendre inidentifiables. Si les têtes avaient été réduites en poussière, subsistaient néanmoins les formes générales des corps, et ces formes n'avaient rien d'humain.

« Les démons, pensa-t-il en avalant sa salive. Une église consacrée aux démons... »

Il s'arrêta devant un piédestal. Les jambes qui s'y enracinaient encore prenaient appui sur des pieds griffus, écaillés. Les membres postérieurs puissants d'une créature reptilienne. Peut-être l'une de ces chimères dont étaient si friands les sculpteurs du Moyen Âge. Des gargouilles ? Des gargouilles ailées, à face de lézard ?

Mais non, c'était absurde, le grand mur n'aurait pu retenir

prisonniers des êtres pourvus d'ailes membraneuses.

Il dénombra treize socles de pierre grise. Treize, un nombre maléfique. Ce qui restait des idoles donnait à penser qu'elles avaient été sculptées par un artiste peu doué.

« Une religion de barbares », songea de nouveau David en se détournant des statues mutilées. Prenant une profonde inspiration, il entra dans les ruines de l'abbaye.

Il n'osait appeler. Et pourtant Joke se trouvait là avec ses étudiants.

D'emblée, il fut désorienté. Il s'était préparé à explorer une véritable abbaye, or le bâtiment qui s'étendait devant lui n'avait rien de commun avec un couvent du Moyen Âge. On aurait pu davantage la comparer à une caverne artificielle. On aurait cherché en vain des vitraux, des décorations, des chapelles, c'était plutôt une énorme bulle de pierre en partie éboulée. Quelque chose comme la carapace d'une tortue morte depuis longtemps. Une gigantesque carapace vide et ouverte aux quatre vents. Çà et là, des piliers soutenaient le dôme. La lumière du dehors n'entrait que par les trous de la voûte effondrée, et certaines salles étaient plongées dans la plus complète obscurité. David sentit son estomac se nouer. Il continuait à penser : « igloo ». Les parois avaient jadis été ornées de grandes fresques mais on les avait grattées avec fureur, ne laissant subsister que des écailles de peinture rouge qui tachaient la voûte comme des éclaboussures de sang. David marchait à pas lent, la tête rentrée dans les épaules. Son pied buta contre un objet abandonné dans les gravats. C'était un téléphone portable fracassé. Le téléphone de Joke Warkowsky. Plus loin, il ramassa trois cartouches de chasse percutées, et qui empestaient encore la poudre. Aucun doute ne subsistait : on s'était bel et bien battu à l'intérieur de l'abbaye.

Son cœur battait très fort à ses tempes. L'énorme masse de la construction de pierre l'oppressait. Est-ce qu'elle n'allait pas s'ébouler tout à coup, l'ensevelissant sous une montagne de débris ?

La première salle formait une rotonde au pavage inégal dont les grandes dalles se chevauchaient parfois. David nota des traces d'impacts sur les murs, comme si l'on avait tiré à bout portant sur la maçonnerie. La chevrotine avait creusé de profondes blessures dans la pierre tendre. Tout cela n'avait aucun sens. Pourquoi Joke se serait-il mis à fusiller la paroi, au risque d'être sérieusement blessé par les ricochets ? Car il n'y a qu'au cinéma qu'on se mitraille sans danger dans un appartement, dans la réalité il en va tout autrement. David s'avança au seuil de la deuxième salle. L'odeur d'humidité le prit à la gorge. Dans les gravats, il repéra des mégots, des emballages froissés de paquets de cigarettes ou de chewing-gum, et même un préservatif utilisé. Cela datait sans doute des premiers jours de l'installation du groupe. Ces quelques jours pendant lesquels tout s'était déroulé



normalement. Les filles avaient trouvé l'endroit follement romantique, quelques garçons frottés de poésie avaient récité des vers de Lovecraft ou de Robert Howard. On s'était remémoré tous les bons vieux contes de terreur de jadis, les horreurs « gothiques » de cette chère vieille Ann Radcliffe. Joke avait laissé l'atmosphère s'électriser avec la tombée de la nuit, puis il avait allumé un joint qui avait commencé à circuler de main en main, ensuite, de sa voix sourde, merveilleusement mise en valeur par les résonances de la voûte, il avait entrepris d'exposer le programme de l'atelier d'écriture.

Bon sang ! David les imaginait sans mal, frémissants, inquiets, excités, jouant à se faire peur, et surtout écoutant le Maître dans l'espoir de lui voler la recette qui ferait d'eux tous des écrivains de terreur riches et célèbres.

Il voyait Joke, évoquant dans un murmure la fameuse nuit du 16 juin 1816, cette nuit d'hystérie dont la villa Diodati, sur les bords du lac de Genève, fut le cadre. Cette nuit d'orage durant laquelle Mary Shelley inventa le personnage de Frankenstein.

Petits crétins ! Ils avaient frissonné délicieusement, survoltés par ces ruines si photogéniques. D'un seul coup, ils s'étaient tous senti du génie. Foutre ! C'était là le cadre rêvé pour pondre une œuvre magistrale, et ils allaient tous devenir des maîtres, c'était sûr.

Ils avaient pris des notes, griffonné des ébauches de romans, de nouvelles, et pendant ce temps la chose les guettait à leur insu, les regardant agir, prenant leurs mesures. La chose... Le grand guérisseur, comme l'appelait Jenny, ce mystérieux maître des organes qui opérait la nuit venue pour le meilleur ou pour le pire...

Au seuil de la seconde salle David aperçut une forme sombre allongée sur les dalles. Une espèce de cocon brunâtre qui l'effraya tout d'abord mais qui se révéla être un simple sac de couchage. Une jeune fille s'y trouvait, étendue sur le dos, les yeux clos. Elle était blonde et ne devait pas avoir plus de dix-huit ans. Elle dormait d'un sommeil profond, et de la sueur perlait sur son visage, comme si elle avait la fièvre. David lui toucha l'épaule pour essayer de la réveiller, mais elle garda les paupières closes. Quand il la secoua plus durement, elle se contenta de gémir. Elle était très jolie, avec un visage un peu poupin de jeune fille bien nourrie et une énorme crinière blonde qui débordait de la capuche du sac de couchage. Pris d'un soupçon, David chercha la fermeture Éclair du duvet et la tira vers le bas. L'étudiante était nue à l'intérieur de l'abri matelassée. Complètement nue. Une grande cicatrice rose lui fendait le corps depuis la pointe du sternum jusqu'en haut du pubis, comme si on l'avait ouverte en deux. Cette incision avait été recousue à l'aide d'un fil à suture qui commençait à se dissoudre. David sentit ses cheveux se hérissier sur sa nuque. Comment avait-on pu procéder à une opération de cette importance

dans un tel endroit, sans disposer d'aucun bloc opératoire ? C'était de la folie. Les mains tremblantes, il referma le sac de couchage. Maintenant que ses yeux s'étaient habitués à la pénombre, il distinguait d'autres formes étendues. D'autres duvets, d'autres jeunes gens endormis. Anesthésiés.

Dans le quart d'heure qui suivit il ausculta huit corps, tous plongés dans l'inconscience. Chacun d'eux avait subi une opération terriblement complexe. David pensa que la chose avait détecté en eux des maladies ou des malformations dont elle avait essayé de les guérir. Il supposait pour sa part qu'on avait tenté une greffe de rein, un pontage cardiaque, une intervention directe sur le lobe temporal droit d'un cerveau, et différentes petites interventions visant à corriger des malformations héréditaires sans grande gravité. Ce programme, réalisé dans les ruines d'un temple païen, en dehors des règles d'asepsie les plus élémentaires, relevait du délire total.

Contre un pilier lézardé, il découvrit des sacs à dos empilés. Là se tenait la réserve de vivres du groupe, composée en grande partie de rations de survie. Il était facile d'y voir la marque de Joke. Par cette nourriture de soldat, il avait probablement voulu augmenter le sentiment d'isolement des stagiaires et les sortir de leur confort quotidien. David se fit la réflexion qu'il n'avait vu aucune voiture sur la lande, cette absence impliquait que Joke et ses élèves étaient venus à pied, comme une patrouille en reconnaissance à travers les rizières. Sans doute un car Greyhound les avait-il abandonnés en bordure de l'interstate ? Ils avaient fait le reste du chemin par leurs propres moyens, pour s'imprégner de l'atmosphère des lieux...

David piocha dans un paquet d'abricots secs ; en dépit de l'angoisse qui lui comprimait la poitrine il mourait de faim. Il mangea avidement, en jetant de fréquents coups d'œil autour de lui, tel un animal qui redoute de se faire surprendre en posture de vulnérabilité. Il fit passer les fruits séchés avec deux gorgées d'eau volées à un bidon de campeur. Le bruit produit par le moindre de ses gestes était amplifié de manière désagréable par le dôme et l'effet de résonance lui renvoyait avec un décalage d'une demi-seconde l'écho de sa propre respiration. Ce phénomène créait véritablement l'illusion que quelqu'un haletait dans l'obscurité, un être doté d'une énorme cage thoracique. Un géant peut-être...

Il ne put s'empêcher de regarder derrière le pilier. La colonne de pierre était énorme mais fendue de haut en bas par une interminable crevasse. Ses voisines se trouvaient dans le même état. Camper sous cette voûte au bord de l'effondrement relevait de l'inconscience.

Dans le sac à dos, il préleva une grosse torche électrique à manche caoutchouté et l'un de ces poignards de combat vulgarisés par le cinéma, et qui ont remplacé les couteaux scouts de jadis. La lampe

allumée, il se lança dans l'exploration de la troisième salle. Quatre sacs de couchage s'y trouvaient, dont celui de Joke. L'ancien Marine était lui aussi couché sur le dos, emballé nu dans son duvet, et son corps portait les traces d'opérations chirurgicales récentes. Connaissant les problèmes de santé de son ami, David put déterminer d'après la localisation des plaies qu'on lui avait ôté de la chair les fameux éclats d'obus « mal placés » que les médecins avaient jusqu'alors toujours refusé d'extraire sous prétexte qu'une telle intervention causerait sa mort. Mais Joke n'était pas mort. Bardé de cicatrices rougeâtres, il dormait tandis que des gouttes de sueur roulaient sur son front et ses tempes. On avait dû lui ouvrir le corps à cinq ou six endroits différents. David sentait l'affolement le gagner. Des peurs irréflechies l'envahissaient. Jenny lui avait affirmé qu'il était en bonne santé, mais qu'est-ce qui se passerait s'il avait soudain la migraine ? Est-ce que le maître des organes sortirait de l'ombre pour lui découper la calotte crânienne et intervenir directement sur son cerveau ? Par Dieu ! il n'était pas loin de le croire.

Il fut presque sur le point de se palper pour s'assurer qu'il allait bien. Cet étrange hôpital de campagne le terrifiait.

Ne pouvant rien pour Joke, il se redressa et continua son exploration. Il allait rebrousser chemin quand le halo de sa torche accrocha quelque chose d'insolite. Une souris. Une souris qui reposait sur le dos, dans la poussière, les pattes en l'air. David crut d'abord qu'elle était morte, puis il distingua une zone de pelage rasé sur son abdomen. Un cercle de peau nu, parfaitement délimité. Une pensée absurde lui vint à l'esprit, qu'il repoussa aussitôt. Il s'agenouilla toutefois pour ramasser la bestiole. Elle n'était pas morte, elle dormait et les battements de son cœur minuscule faisaient vibrer ses flancs. On l'avait opérée, elle aussi. Une incision minuscule mais parfaitement suturée fendait son ventre, on l'avait effectuée avec une précision relevant de la microchirurgie. David crut qu'il perdait la tête, posa la souris sur une pierre plate et s'enfuit.

Cette fois il traversa les différentes salles au pas de course pour retrouver la lumière du jour. Il ne s'arrêta que lorsqu'il fut dans le jardin de ronces, et s'adossa au socle d'une statue lapidée pour reprendre son souffle. Il ne savait pas ce qu'il devait faire. Bouger les convalescents était sans doute dangereux, mieux valait attendre qu'ils reprennent conscience. De plus il se voyait mal escaladant le mur en portant un corps inerte sur les épaules.

Il s'était mis à tourner autour du dôme, longeant le mince chemin de ronde que n'avaient pas encore envahi les broussailles. Dans la découpe d'un créneau il vit un corbeau, endormi, anesthésié. Son aile droite brisée avait été réparée au moyen de broches métalliques microscopiques, comme celles qu'on utilise pour la chirurgie humaine.

C'était là un travail délicat et d'une précision absolue qui provoquait la stupeur.

Dans la demi-heure qui suivit, David découvrit un grand nombre d'animaux convalescents. Tous dormaient du même sommeil artificiel qui les préservait de la souffrance. Il y avait là des lièvres, des belettes, des rats laveurs... et même des escargots dont on avait restauré la coquille brisée. Tout se passait comme si le maître des organes ne pouvait s'empêcher d'intervenir dès qu'il détectait la présence d'une affection cachée. Il dispensait sa science sans discrimination, en faisant profiter les hommes comme les animaux. Il soignait tout le monde, avec le même sérieux et la même dextérité. Sur la coquille lézardée des escargots on avait posé des agrafes minuscules à peine discernables. Et chacune de ces interventions s'était déroulé la nuit !

David renonça à poursuivre ses investigations à travers le jardin. Il était maintenant certain qu'en cherchant bien il aurait pu mettre la main sur des araignées opérées de l'appendicite ou des limaces ayant bénéficié d'un triple pontage cardiaque ! Il retint un rire hystérique ; il se sentait devenir fou. Malgré lui, il continuait à scruter l'herbe. Allons, où se cachaient les scarabées trépanés ? Les mouches auxquelles on avait greffé des prothèses auditives ? Il était prêt à tout admettre, à tout envisager, même les hypothèses les plus farfelues...

Un rire noir proche du sanglot le secouait tout entier et il devait faire des efforts pour conserver le contrôle de ses nerfs. Il consulta sa montre. Dans quelques heures la nuit serait là. Quelle stratégie devait-il adopter ? Quitter les lieux au plus vite pour ne revenir que le lendemain matin ou bien... faire face ? Tenter d'élucider le mystère et de surprendre le maître des organes en plein travail.

Il avait peur de ce qui se cachait derrière ces vieilles pierres mais il en avait assez de fuir. Joke l'avait prévenu : un jour il serait contraint de faire face...

D'attendre le tigre de pied ferme.

Était-ce ici qu'allait se dérouler l'affrontement différé un si grand nombre de fois ?

Il remonta le col de la veste de chasse car l'humidité le transperçait jusqu'aux os.

« Je suis en bonne santé, songea-t-il, je ne souffre d'aucune blessure récente, la chose qui officie entre ces murs devrait donc normalement se désintéresser de moi. »

Il récitait le théorème énoncé par Jenny pour se rassurer. La jeune fille lui avait commandé de se garder des ronces, il l'avait écoutée. Aucune égratignure ne zébrait ses mains ou son visage. Il était intact, aucune odeur de sang n'émanait de son corps. Dans ces conditions il pouvait s'embusquer derrière un pilier et attendre la venue de la nuit.

Sa bonne santé le rendrait « invisible » aux yeux de la chose qui hantait l'abbaye.

Affronter le tigre... Oui, il sentait que le moment était arrivé. Il fuyait depuis trop longtemps maintenant, il fallait en finir avec ce vieux cauchemar, cette prémonition qui le hantait depuis trente années.

Les muscles raidis, il rentra dans le bâtiment avec l'intention de terminer son exploration avant le coucher du soleil. Le jour, à ce que prétendait Jenny, il ne risquait rien, il lui fallait donc en profiter. La torche au poing, il s'enfonça dans la pénombre de la coupole. Certaines salles étaient dépourvues de la moindre ouverture et il y régnait une nuit totale assez oppressante. L'architecture était si fruste qu'il avait le plus souvent l'impression de se déplacer au fond d'une caverne. Enfin, dans la dernière salle, le halo de la lampe isola une ouverture dans le sol. Un grand carré de nuit où s'enfonçaient un escalier de pierre aux marches branlantes. David considéra un instant l'ouverture avant de s'y engager. Il balaya vivement les ténèbres du pinceau de sa torche. Le sous-sol empestait la moisissure et le caveau. Au bas des marches commençait une crypte au plafond surbaissé et dans laquelle on ne pouvait se déplacer qu'en se courbant. Dans des niches creusées dans la paroi s'entassaient ce que David prit d'abord pour des grimoires poussiéreux. En y portant la main il vit qu'il se trompait. Ce n'étaient pas des parchemins noircis mais des radiographies. Des centaines de radiographies médicales entassées les unes sur les autres et qui commençaient à se dissoudre sous l'effet de l'humidité. Il y en avait des piles impressionnantes toutes encroûtées de salpêtre, certaines manifestement très anciennes. Il les examina par transparence. C'étaient des radiographies en pied de malades couchés, les bras le long du corps. Les clichés, d'une netteté extraordinaire, étaient constellés de symboles étranges et de points rouges se superposant aux anatomies rendus transparentes par la magie des rayons. Il supposa que ces localisations signalaient la présence des organes atteints.

Les clichés les plus récents, vierges de poussière, ne concernaient plus que des animaux. Un cochon, des chiens, des chats. Probablement ceux qui habitaient le village lilliputien. David reposa les grands négatifs dans leurs niches. Comment ces clichés étaient-il venus ici... et surtout comment les avait-on réalisés puisque l'abbaye n'était même pas alimentée en électricité ?

Toujours courbé, il progressa vers le fond de la crypte. Ce qu'il aperçut le figea dans sa marche. De longues alvéoles avaient été creusées dans les murs, constituant des sortes d'étagères primitives. Dans ces renforcements s'entassaient des squelettes... pas des squelettes entiers, non, des squelettes en pièces détachées.

Ce fut la première comparaison qui s'imposa à son esprit. Des pièces détachées. On avait rangé tous les crânes les uns à côté des autres. Les tibias avaient été rassemblés sur une autre étagère, en vrac. Les vertèbres, elles, se trouvaient alignées dans une troisième niche, comme des roulements à billes. Les ossements avaient été classés... Démontés et classés, comme les organes d'une voiture chez un concessionnaire. Ce n'était pas une nécropole, mais un magasin ! David en fut immédiatement persuadé. Un magasin où l'on avait prévu de venir se servir si le besoin s'en faisait sentir. Dominant sa peur, il s'approcha des niches de pierre. Les ossements étaient anciens, très anciens, et il se demanda si ce n'étaient pas en réalité ceux des moines à l'origine de la construction du temple. Ils étaient morts de vieillesse, et le Maître des Organes, au lieu de les inhumer, avait récupéré leur squelette, au cas où... En prévision d'interventions futures. Il lui sembla toutefois que les crânes n'étaient pas véritablement humains. Leur morphologie avait quelque chose de bizarre : un angle facial trop accentué, des orbites curieusement réduites. Quant aux dents...

David toussa, suffoqué par la poussière que soulevaient ses mouvements. L'atmosphère à l'intérieur de la crypte était celle d'une champignonnière : moite, habitée par cette tiédeur caractéristique des fermentations lentes.

Au fur et à mesure qu'il avançait, il soulevait un brouillard pulvérulent qui mettait une éternité à se dissiper. Tout à coup il céda à un début de panique claustrophobe et il eut peur de ne plus retrouver l'escalier. Il avait déjà acquis la certitude que la crypte ne contenait rien de révélateur, si l'on exceptait ces os étranges classés avec un soin maniaque, et ces piles de radiographies à demi dissoutes. Ce n'était pas là qu'il découvrirait la solution de l'énigme. Il rebroussa chemin en se retenant de courir. La poussière du sol collait à sa peau en sueur, donnant à son visage un aspect terreux particulièrement horripilant. Quand il émergea du trou, il haletait comme un vieillard au bord de la crise cardiaque.

Eh bien c'était joué : s'il voulait savoir la vérité, il lui faudrait attendre les prodiges de la nuit.

Il regagna la première salle, s'agenouillant en chemin auprès de chaque malade. Ils dormaient toujours, mais les fils à suture fermant leurs plaies s'étaient complètement dissous. Quant aux ouvertures pratiquées dans leur chair, elles avaient disparu, et il était manifeste qu'aucune cicatrice ne résulterait de ces interventions pourtant gravissimes. Celui qui opérait disposait d'une technique inconnue du corps médical. Une technique qui ne lésait nullement l'épiderme et n'enlaidissait pas ses patients.

David décida de s'organiser pour la nuit. Appuyé au pilier au bas duquel on avait entassé les sacs à dos, il mangea lentement des

abricots secs, du chocolat, du fromage en portion, et vida le fond d'une gourde d'eau tiède.

C'était maintenant que tout allait se jouer. Déjà la lumière baissait dans le jardin de ronces. À l'intérieur du dôme, l'ombre se faisait plus dense. David se cala contre la colonne de pierre. Il devait s'entraîner à rester parfaitement immobile, comme une statue. Pris d'un doute, il examina ses mains et explora son visage à tâtons pour s'assurer qu'il ne souffrait d'aucune coupure. Pas la moindre goutte de sang, avait dit Jenny.

Il enfonça les poings dans les poches de la veste de chasse. Ainsi ratatiné sur lui-même, il se faisait l'illusion de moins trembler. Mais il crevait de peur.

« Le tigre, lui chuchotait sa voix intérieure. Le tigre va venir te prendre... Il t'a tendu un piège et tu viens de t'y jeter tête basse. Fiche le camp ! Fiche le camp avant que le mur ne s'entrouvre pour le laisser passer... »

Il crispa les mâchoires à s'en faire mal. S'il n'avait pas eu peur de saigner, il se serait mordu la langue pour détourner ses pensées de la nuit de terreur qui se préparait.

Il songea aux impacts sur les murs, à ce combat dérisoire qu'avait tenté de mener Joke quand la chose avait essayé de s'emparer de lui. Cela n'avait servi à rien. Il fallait être plus malin, miser sur la ruse et la passivité.

Pendant que les ténèbres s'épaississaient il fut plusieurs fois tenté de se relever et de courir jusqu'au mur. Il avait conscience de faire une énorme bêtise mais il était las de fuir, de déménager sans cesse. Une rage honteuse l'habitait, le désir destructeur d'en finir une fois pour toutes.

Il se rappela ce que lui avait dit Joke, quelques mois auparavant : « Ce cauchemar qui te poursuit depuis trente ans, c'est peut-être le symbole d'un affrontement futur... »

S'il avait raison, le futur c'était ce soir, dans quelques instants... Le mur allait enfin éclater, et la bête montrerait son nez. David l'imaginait en train de rire, mais c'était idiot, les tigres ne rient pas... Du moins pas les tigres ordinaires.

Comme il avait trop peur, il alluma la lampe torche, éclairant la masse sombre des malades endormis au creux des duvets. Le pinceau jaune accrochait des livres, des stylos, des blocs de papier abandonnés au milieu des gravats, l'habituel outillage des ateliers d'écriture. Est-ce qu'ils avaient eu seulement le temps de se rendre compte de ce qui leur arrivait ou bien la chose les avait-elle surpris au beau milieu du sommeil ? Seul Joke avait senti venir le danger, à cause de son entraînement militaire et du sixième sens acquis dans la jungle vietnamienne.

David eut un ricanement amer, ils étaient venus apprendre à écrire des histoires de terreur, et la terreur avait été fidèle au rendez-vous... Pas celle qu'ils comptaient apprivoiser, non, la vraie terreur, celle qui vous fait les cheveux blancs et dilate vos pupilles au point de faire d'elles deux trous noirs sans fond.

Il éteignit la lampe. L'obscurité le fit suffoquer, et, durant une seconde, il eut l'impression d'être en train de se noyer en pleine mer par une nuit sans lune.

Maintenant il était aveugle. Complètement aveugle.

Il s'appliqua à respirer lentement afin que son souffle cesse de résonner sous la voûte.

L'adrénaline sécrétée par ses glandes l'empêchait de souffrir du froid et, sous la veste de chasse, des rigoles de sueur coulaient de ses aisselles. Une heure s'écoula sans que rien ne se passe, puis, quelque part dans les profondeurs de l'abbaye, se produisit un déclic sourd, comme si un passage secret s'ouvrait dans la muraille.

« Ça vient... », songea David. Oui, ça venait. Ça montait du fond des ténèbres. C'était lourd et ça marchait pesamment sans prendre aucune précaution.

Il crispa les doigts sur le manche de la torche électrique. Est-ce qu'il aurait seulement le courage de pousser le bouton et de braquer le faisceau de lumière sur le grand guérisseur quand il le sentirait tout proche ? Il n'en savait foutre rien. Peut-être allait-il demeurer paralysé, grelottant de peur, pendant que l'autre officierait dans l'obscurité ?

Les pas se rapprochaient, faisant trembler les dalles. Et tout à coup, alors qu'il se préparait à l'assaut, David entendit un sifflement. Une odeur étrange parvint à ses narines et tout son corps s'engourdit.

Il jura. L'anesthésique ! Bordel ! Il n'y avait pas pensé ! Le chirurgien de la nuit était en train de renouveler l'anesthésie de ses patients avant de les traiter un par un.

Il voulut se lever pour gagner l'extérieur mais ses membres pesaient déjà bien trop lourds et il ne put rien faire que se laisser glisser le long du pilier, au milieu des sacs à dos empilés. Au moment où sa tête toucha le sol, il dormait déjà.



## CHAPITRE VIII

Quand il s'éveilla, il était étendu nu sur les dalles, au milieu des sacs à dos renversés. Ses vêtements ne lui avaient pas été retirés, mais fendus à l'aide d'un scalpel – c'est du moins la conclusion à laquelle il arriva en examinant les coupures nettes, d'une rectitude parfaite, qui sectionnaient les étoffes.

Son premier réflexe fut de palper son corps car il était terrifié à l'idée qu'on ait pu l'opérer pendant son sommeil. Rapidement, il se toucha la poitrine et le ventre, à la recherche d'une incision, mais il était intact. La chose qui était venue dans la nuit l'avait ausculté par conscience professionnelle, sans rien trouver qui motivât une intervention.

Il se frictionna les épaules. Il avait froid mais il était soulagé. L'anesthésie emplissait sa tête de vapeurs qui brouillaient ses idées. Comme il était en bonne santé, on ne lui avait administré aucune injection, c'était sans doute ce qui expliquait qu'il avait pu reprendre conscience ce matin, à la différence des autres patients sur lesquels on avait encore « travaillé » jusqu'au matin.

Il tenta de se redresser mais retomba sur les fesses car ses jambes n'avaient pas encore retrouvé leur vigueur.

La lumière du jour, entrant par la fracture de la voûte, éclairait la rotonde d'une lumière grise, affaiblie. Une souris trottinait sur les dalles, grignotant les débris de jambon et les miettes de pain mêlés aux cailloux du sol. David eut la certitude qu'il s'agissait de la souris qu'il avait trouvée endormie sur une pierre, la veille. Celle dont le ventre s'ornait d'une minuscule suture parfaitement réalisée. Quel organe défectueux avait-on réparé à l'intérieur de cette bestiole ? Si elle avait repris conscience, c'est que le grand guérisseur l'estimait tirée d'affaire. Il n'en allait pas de même des malades toujours prisonniers des sacs de couchage. Mais les bêtes récupèrent plus vite que les humains, c'est bien connu.

Au deuxième essai, il parvint à se redresser. Le gaz – du protoxyde d'azote ? lui avait laissé un goût désagréable dans la bouche. Il fit quelques pas sur les dalles glacées. Ses vêtements étaient irrécupérables, et par-dessus tout il enrageait de s'être laissé

surprendre par la chose. Grand guérisseur, homme-médecine ou maître des organes, la créature l'avait bel et bien berné en se faisant précéder d'un nuage de gaz anesthésiant.

Il ne pouvait pas rester ainsi sous peine d'attraper une pneumonie. Il lui fallait trouver d'autres habits au plus vite, car il devait garder présent à l'esprit que s'il tombait malade en ces lieux, le médecin de nuit viendrait personnellement s'occuper de lui... Et il ne tenait guère à bénéficier de son savoir-faire.

Il eut l'idée de fouiller dans les sacs à dos, mais les adolescents ne s'étaient pas chargés et il eut du mal à rassembler de quoi se vêtir à peu près correctement.

Les allées et venues de la petite souris le fascinaient. Le rongeur, nullement effrayé, zigzaguait entre les gravats, grignotant avec ardeur. Quand il se redressait sur ses pattes de derrière, on apercevait la tonsure laissée par l'opération sur son abdomen, toutefois, la cicatrice, elle, avait déjà complètement disparu. Quand les poils auraient repoussé, il ne subsisterait plus trace de l'opération.

De nouveau, David se demanda ce qu'on s'était senti forcé de réparer à l'intérieur de cette minuscule carcasse. Un cœur défaillant ? Un rein nécrosé ? Que devait-on penser d'une telle conscience professionnelle ? Ne fallait-il pas plutôt y voir une sorte de maniaquerie pathologique confinant à la démence ?

Une greffe du cœur sur une souris grise... Une greffe du cœur effectuée dans l'obscurité d'une crypte, sans bloc opératoire et sans appareillage de pointe. Aucun médecin militaire n'aurait pu accomplir un tel prodige de microchirurgie. L'esprit de David tournait en rond, prisonnier de cette évidence.

Mal à l'aise dans ses vêtements trop étroits, il alla visiter les malades endormis. Certaines cicatrices avaient disparu mais de nouvelles entailles les remplaçaient, comme si le chirurgien des ténèbres fignolait à loisir, en artiste qui prend son temps, retouchant son travail pour aboutir à la perfection absolue. À ce train-là, aurait-il un jour fini de charcuter ses patients ? On pouvait raisonnablement en douter. Ou bien... Ou bien, ayant résolu les problèmes de santé des adolescents, n'essayait-il pas d'améliorer ces derniers ? À la façon d'un sculpteur revenant sans cesse sur un modelage de glaise ?

Cette hypothèse effraya David qui allait d'un malade à l'autre, tâtant le front ou prenant le pouls des garçons et des filles endormis. Ils souffraient tous d'une légère fièvre qui n'avait rien d'alarmant.

Lorsqu'il se pencha sur Joke, il fut surpris de constater que l'ancien soldat paraissait plus jeune, comme si les opérations successives, en remplaçant ses organes usés, lui avaient rendu une vitalité perdue depuis longtemps. Est-ce que ses rides n'étaient pas moins profondes, moins nombreuses ? Est-ce que ses cheveux argentés ne redevenaient

pas noirs ?

David savait qu'il ne fallait pas se réjouir de ces changements qui – comme l'avait bien précisé Jenny – ne dureraient jamais. Le maître des organes essayait de faire de son mieux, mais ses travaux n'étaient pas stables. David songea au bras « reptilien » de Fergus le Suédois. Est-ce que les viscères neufs qu'on avait implantés dans le corps de Joke et des gosses allaient subir une métamorphose identique ? Comment un homme pouvait-il vivre avec un cœur de serpent ou de tortue ? Est-ce que cela affectait son comportement ?

Il se redressa, l'angoisse le faisait transpirer et il ne souffrait plus du froid matinal. Il enrageait de se découvrir impuissant, simple voyeur de mystères sur lesquels il n'avait pas prise. Maintenant il était certain que la créature se cachait dans le sous-sol du temple, au creux d'une niche secrète. Comment devait-il s'y prendre pour la trouver ? Ne disposant pas d'un masque à gaz, il risquait de sombrer dans l'inconscience chaque fois que la chose sortirait de son repaire. C'était là que se situait la difficulté stratégique incontournable.

Il décida d'aller faire un tour dans le jardin pour dissiper les miasmes de l'anesthésie qui lui embrumaient l'esprit car il souffrait de se sentir mentalement diminué.

Alors qu'il s'engageait dans le sentier ouvert au milieu des ronces, il s'immobilisa, frappé de stupeur.

Des momies se tenaient debout sur les socles des anciennes statues lapidées. Des momies couvertes de bandelettes propres, et dont l'aspect général était celui d'un grand brûlé emmaillotté de la tête aux pieds dans des pansements stériles.

Tout d'abord il demeura bouche bée, incapable d'interpréter correctement ce que lui transmettaient ses nerfs optiques, puis l'embryon d'une explication se fraya lentement un chemin vers sa conscience. Il la repoussa, car elle était trop folle. Cependant, comme il n'en trouvait pas d'autre, il fut bien forcé de l'examiner. Elle tenait en un théorème aussi simple qu'impossible à admettre :

Poussant jusqu'au délire son obsession de réparation organique, la créature de la nuit avait entrepris de soigner tout ce qui, de près ou de loin, entretenait une ressemblance avec la forme humaine.

Elle s'était occupée des statues mutilées comme elle l'aurait fait des victimes d'une lapidation, avec le même souci de guérir leurs plaies. C'était fou mais logique.

David s'approcha doucement des piédestaux. Les statues couvertes de bandages étaient impressionnantes. Elles évoquaient des momies trop propres, en attente de sarcophage.

Bon sang ! Celui qui avait fait ça n'avait plus toute sa tête ! C'était sûr ! Non content de soigner les souris, voilà qu'il s'attaquait aux sculptures mal en point...

David leva la main. Une odeur médicamenteuse montait des bandages, comme si on avait étalé de la pommade ou du désinfectant sur la pierre grêlée. Il retint un rire nerveux en se représentant les statues barbouillées de mercurochrome. La curiosité eut raison de ses réticences. Il fallait qu'il voie cela de ses propres yeux. Du bout des doigts il écarta les pansements. À peine avait-il touché les bandelettes qu'il recula vivement. C'était tiède...

C'était chaud comme une chair enflammée, meurtrie. Et surtout c'était mou. Élastique.

« Tu perds la tête, songea-t-il. Ça ne peut être que du coton... ou des compresses imprégnées d'un produit quelconque. C'est de la pierre là-dessous, du granit. »

Dominant la panique qui montait en lui, il écarta franchement l'entrelacement des bandelettes au niveau de la cheville. Ce qu'il vit lui arracha un cri sourd et il dut faire un effort pour ne pas bondir en arrière.

Il y avait de la chair sous les pansements. Une chair tiède et frémissante qui avait servi à colmater toutes les blessures de la pierre. C'était comme un mastic vivant qu'on aurait tassé au fond des lézardes, des crevasses, partout où la sculpture avait été mutilée, et cela palpitait. C'était chaud, en proie à une légère inflammation, comme si la matière luttait pour parvenir à se greffer durablement sur le corps de pierre.

David s'obstinait à employer le mot « matière », mais il savait déjà qu'il s'agissait de chair vive. Une pellicule de derme rose qui transpirait un peu sous l'effet de la fièvre. Il n'était pas stupide au point de nier l'évidence, même si cette évidence relevait d'une logique étrangère.

S'il avait été plus courageux il aurait désemmaillotté momie ; un scrupule absurde l'en empêchait. S'il avait arraché les bandelettes, il aurait eu l'impression s'acharner sur un malade plongé dans le coma.

Il leva la tête pour scruter les pansements. Est-ce qu'il avait également essayé de remodeler les traits du visage détruit à coups de pioche ? Sûrement. Dans ce cas, quelle figure se cachait à présent sous l'entrecroisement de rouleaux de tissu ? Un visage humain ou... une face gargouille ?

Qu'espérait donc le guérisseur nocturne ? Mais sans doute n'avait-il pas de projet précis ? Il soignait instinctivement tout ce qui ressemblait à un corps souffrant, sans chercher plus loin.

Le regard de David allait et venait, épiant les « momies » toujours immobiles au sommet de leur piédestal.

Ça ne pouvait pas marcher, n'est-ce pas ? C'était idiot, une excentricité sans conséquence, rien de plus.

Il se concentrait sur cette idée, travaillé par une angoisse secrète

dont il ne cernait pas bien les données.

Les silhouettes emmaillotées de bandes l'effrayaient vaguement. Il avait peur de les voir se mettre à bouger. C'était bête. Il se contraignit à se pencher sur des problèmes plus concrets. D'où venait cette chair dont le chirurgien de la nuit usait comme d'un vulgaire mastic ?

Il aurait peut-être fallu effectuer des prélèvements – à l'exemple de ces héros de roman qui gardent toujours la tête froide en toute circonstance –, racler la pierre pour détacher quelques copeaux de cette substance animée d'une vie propre et incompréhensible.

« C'est avec ce truc qu'il modelait de nouveaux membres pour les amputés ! songea soudain David. Bien sûr ! Les bras coupés ne repoussaient pas par magie. Il les fabriquait, comme on fabrique un bras ou une jambe pour un mannequin de cire ! » Oui, c'était cela, à la différence que la cire utilisée par le mystérieux médecin était vivante, elle.

« Ça ne tiendra pas, pensa David en fixant les pansements. Ça va noircir, pourrir. Demain ce sera tombé... Ça ne peut pas prendre, c'est impossible ! »

Il s'éloigna des statues, fit quelques pas sur le sentier tapissé de ronces coupées.

Voilà donc comment Fergus le Suédois s'était vu octroyé un nouveau bras ! Voilà d'où venaient les mains des animaux habitant le village lilliputien. Quelque part à l'intérieur de l'abbaye, il y avait une réserve de chair en vrac capable de se greffer sur n'importe quel support, vivant ou inanimé. Une chair d'une vitalité sans pareille.

David marcha jusqu'au mur, fit demi-tour. Il se sentait dépassé par les événements. Il ne pouvait plus rien pour Joke, il en avait l'intuition. Le chirurgien des ténèbres l'avait soigné à sa manière : en remplaçant ses organes défaillants par d'autres qu'il avait modelés pour la circonstance. Les jeunes gens avaient bénéficié de la même technique. La créature les avait délestés de leurs reins abîmés, de leurs pancréas nécrosés, et elle avait enfoui dans le secret de leur corps des viscères de fantaisie.

C'était à en hurler de terreur !

David regagna précipitamment le bâtiment. Est-ce qu'on pouvait encore sauver tous ces gens ? Remettre de l'ordre dans leur anatomie bouleversée ? Non, sans doute qu'il était trop tard. Et comment expliquer décemment cela aux chirurgiens d'un centre médical, hein ? Comment leur dire : « Écoutez, mon copain s'est fait refiler des organes pas vraiment humains, ça m'embête. Pourriez-vous jeter un coup d'œil à l'intérieur de son corps pour vous assurer que tout va bien ? »

Au centre de la rotonde la souris gambadait toujours, pleine d'un insatiable appétit. Elle faisait plaisir à voir. Comme faisait plaisir à

voir le visage rajeuni de Joke dont les cheveux repoussaient, plus noirs d'heure en heure.

Alors qu'il faisait le tour de la salle, David avisa un pansement collé sur la paroi, là où les chevrotines avaient creusé une myriade de trous. C'était un grand carré de sparadrap rose qui mesurait à peu près trente centimètres de côté. David le saisit par le coin supérieur gauche, et l'arracha d'un coup sec.

Chaque trou creusé par les plombs de chasse avait été soigneusement colmaté à l'aide de l'enduit vivant dont on s'était servi pour « soigner » les statues du jardin.

Cette fois le doute n'était plus permis : la créature nocturne traitait sans distinction tout ce qu'elle assimilait à une plaie : trou, fissure, lézarde. Tout se passait comme si elle analysait incorrectement les choses autour d'elle.

« Elle a commencé par soigner les gens, songea David. Puis son esprit s'est dérégulé. Aujourd'hui elle n'arrive plus à reconnaître ce qui est vivant de ce qui ne l'est pas... »

Jusqu'où irait son dérèglement ? Il n'en savait rien, mais la technologie dont disposait la créature le laissait anéanti. Incapable de savoir ce qu'il convenait de décider, il regarda la souris grignoter une miette de pain entre ses pieds. Elle paraissait étrangement insouciante, ne pensant qu'à satisfaire son appétit.

David se demanda combien de temps elle survivrait à l'opération.

## CHAPITRE IX

Le soir même il eut recours à une ruse pour tenter de surprendre la créature. Quand la nuit commença à recouvrir le jardin d'épines, il sortit du bâtiment et s'embusqua derrière l'un des piédestaux. Il espérait ainsi échapper au nuage de gaz anesthésiant qui précédait d'une minute l'arrivée du chirurgien des ténèbres.

Mais sa tentative avorta. À peine s'était-il accroupi derrière le socle de pierre, qu'il sentit ses paupières se fermer toutes seules. Le guérisseur n'avait eu aucune peine à localiser la présence de cet intrus encore éveillé, et il avait aussitôt expédié un jet de gaz en direction du jardin. David, titubant, les mains sur la bouche, réalisa dans un début de panique qu'il risquait fort de se blesser s'il perdait connaissance au milieu des ronces.

Il se raccrocha au piédestal, refusant de s'effondrer. Sous ses semelles, il sentait craquer les redoutables épines tapissant le sol. S'il tombait maintenant il se blesserait aux mains, aux genoux, et son sang s'échapperait par toutes ces coupures...

Il utilisa ses dernières secondes de lucidité pour franchir les quelques mètres qui le séparaient d'une pierre plate sur laquelle il se coucha. Ses membres ne lui obéissaient plus et ses yeux ne distinguaient que des formes mouvantes, en cours de dissolution. Comme la veille, il s'endormit au moment où les pas du maître des organes ébranlaient les dalles de la rotonde. À l'instant où il perdait conscience il crut apercevoir une silhouette géante s'avançant au milieu des ruines. Un homme revêtu d'une armure, comme un chevalier du Moyen Âge. Puis ses paupières se fermèrent et il ne put en voir davantage.

Quand il s'éveilla, le lendemain, il était nu, étendu sur la pierre comme pour un sacrifice. On avait de nouveau découpé tous ses vêtements au scalpel pour l'examiner à loisir. Même ses chaussures avaient été sectionnées dans le sens de la longueur sans jamais, toutefois, que la redoutable lame n'entame sa peau, ce qui témoignait d'une incroyable dextérité manuelle. Il pesta contre ce cérémonial qui le laissait pieds nus, dans l'incapacité de traverser le jardin sans s'entailler immédiatement la plante des pieds. Récupérant les moitiés

de souliers, il les réassembla et les fit tenir autour de ses orteils en les entortillant dans des lambeaux de tissu prélevés sur sa chemise. C'était à peu près aussi facile que de réunir les deux parties d'une coquille de noix au moyen d'une ficelle, mais il parvint à se protéger convenablement des épines hérissant le sentier, et s'avança vers le dôme, les pieds enfermés dans les étuis bizarres qui lui tenaient maintenant lieu de chaussures.

La rosée du matin le faisait grelotter et il redoutait d'avoir pris froid. La tête lourde, il entra dans l'abbaye avec l'espoir d'y dénicher de quoi se couvrir. Comme il passait près d'un arbre mort, il se figea. Le tronc fendu, dont les branches étaient nues la veille encore, portait à présent des feuilles. Pas de vraies feuilles, non, mais des feuilles roses, charnues, qu'on avait modelées dans cette chair étrange à partir de laquelle le guérisseur accomplissait ses habituels miracles.

Les bras serrés contre la poitrine, il fit le tour de l'arbre. C'était un chêne au tronc fendu, évidé, qu'aucune sève n'irriguait plus. Le chirurgien de la nuit n'avait visiblement pas supporté ce spectacle désolant et lui avait greffé des feuilles. Des feuilles de chair tièdes, douces comme des petites mains d'enfant.

David, d'abord hésitant, les effleura du bout de l'index. Elles frémirent comme si on les chatouillait et se rétractèrent légèrement. Le guérisseur anonyme avait toutefois commis une erreur en les modelant, car leur découpe n'était pas celle, si particulière, des feuilles de chêne. En fait, quand on les étudiait attentivement, on finissait par leur trouver l'allure de ces feuilles d'arbre approximatives que dessinent les gosses en classe de sciences naturelles. De plus, leur limbe ne présentait pas de nervures. David haussa les épaules, de mauvaise humeur. Et puis qui avait déjà vu des feuilles roses, hein ?

À l'intérieur de l'abbaye une autre surprise l'attendait. Cette fois la créature s'était attaquée aux piliers soutenant le dôme, ces piliers que de longues crevasses sillonnaient de haut en bas. Elle avait planté des broches dans la pierre lézardée, comme les chirurgiens le font d'ordinaire lorsqu'ils consolident les os brisés. De longues vis brillantes façonnées dans un métal que David ne put identifier. Dans l'interstice des lézardes subsistantes on avait tassé de la chair pour colmater les brèches et renforcer l'ensemble.

« Bon sang ! explosa mentalement David. Pourquoi pas des attelles et des béquilles pendant qu'on y était ? »

La créature prenait-elle donc les piliers d'église pour des tibias de skieurs malchanceux ?

Il était atterré par le décalage qui existait entre la prouesse technologique accomplie et cette sorte d'aveuglement imbécile qui semblait caractériser les entreprises du guérisseur. Agissait-il sans souci de logique, au gré de ses errements, ou bien existait-il derrière



ces aberrations apparentes un plan secret dont il ne percevait pas encore les tenants et les aboutissants ?

Inquiet, il s'habilla de bric et de broc, au moyen de vêtements trop petits qui le gênaient dans ses mouvements, mais il était important de ne pas geler. Puis il entreprit de se restaurer malgré la peur qui lui nouait l'estomac.

Sur le sol, dans les gravats, la souris avait déjà commencé à se transformer. Ses poils étaient tombés, tous, et de fines écailles les remplaçaient. Elle avait abandonné la posture à quatre pattes pour se redresser sur ses membres postérieurs et marchait ainsi, tel un lézard des sables.

Elle n'avait plus grand-chose de commun avec le rongeur qu'elle était encore deux jours auparavant. Sans doute les organes qu'on lui avait greffés orchestraient-ils cette métamorphose ? Il allait se passer la même chose pour Joke et ses étudiants. Ce n'était plus qu'une question de temps. On les avait guéris, soit, mais cette guérison allait faire d'eux des monstres.

David devinait qu'il ne résisterait plus très longtemps à la tension nerveuse qu'impliquait un séjour prolongé à l'intérieur de l'abbaye. D'ailleurs il commençait à désespérer de surprendre le chirurgien de la nuit. Plus il attendait, plus il courait le risque de faire lui-même les frais d'une opération. Il pouvait glisser dans un éboulis, se blesser. Une pierre pouvait se détacher de la voûte et lui ouvrir le crâne, faisant de lui un patient idéal...

Or il n'avait aucune envie de poursuivre son existence avec un cerveau reptilien au creux de la tête.

Désœuvré, malade d'inquiétude, il fit la navette entre les ruines et le jardin. Chaque fois qu'il passait devant les statues emmaillottées de bandages, il grimaçait.

Est-ce que la chair continuait à progresser sous les pansements, recouvrant peu à peu la charpente de pierre ? Probablement, il y avait en elle une horrible vitalité qui semblait capable de triompher des pires blessures, des plus terribles affections. Il sourit amèrement en songeant à ces colles miraculeuses vantées par la publicité. Des colles en mesure de ressouder les miettes éparses de n'importe quel objet brisé. La chair rose utilisée par le guérisseur était un peu à l'image de ces glus modernes. Elle réparait tout : les maisons, les animaux, les hommes, les arbres... C'était un baume universel qui venait à bout de toutes les blessures et s'enracinait n'importe où, la peau, la pierre, le bois.

David s'approcha des statues couvertes de pansements. Malgré sa répugnance, il se força à les toucher. Son index détecta sous les bandelettes la présence d'une surface molle gâinant la pierre. La chair avait continué à pousser, enveloppant les statues d'une écorce vivante.

Qu'allait-il se passer maintenant ? Cette viande absurde allait-elle noircir et mourir ? Il fallait l'espérer.

Il avait du mal à tenir en place. Trois fois dans la journée il « ausculta » les malades. Le rajeunissement de Joke était visible à l'œil nu. Ses cheveux repoussaient, ses rides s'effaçaient. Lorsqu'il se réveillerait, ce vieux dingue de Warkowsky aurait la surprise de se découvrir vingt ans plus jeune. Sans doute cette transformation s'accompagnerait-elle d'une impression de vitalité grisante, comme cela s'était produit pour Fergus le Suédois ?

De telles modifications n'étaient pas aussi aisément repérables sur les étudiants dont le corps ne portait pas encore les stigmates de l'âge. Mais la souris paraissait beaucoup plus rapide qu'avant sa métamorphose.

David en était là de ses observations quand des craquements en provenance de l'extérieur éveillèrent son attention. Avant même de franchir le seuil de l'abbaye il sut qu'il devait se préparer à un spectacle effrayant.

Il avait vu juste. Sur leurs piédestaux, les « momies » se convulsionnaient dans leurs bandages. L'enveloppe de chair qui les recouvrait maintenant de la tête aux pieds avait fait craquer la pierre poreuse au niveau des coudes, des genoux, donnant à ces structures inertes des articulations sommaires qui leur permettaient de bouger.

David, les yeux écarquillés, les regardait s'agiter en vain. C'était comme une danse grotesque qu'on aurait dû exécuter en conservant les deux pieds collés au sol.

À force de gigoter, les sculptures avaient rompu les attaches des bandages dont elles étaient enveloppées, et les bandelettes se déroulaient un peu plus à chaque mouvement brusque. Des visages nus se dégageaient des pansements. Des visages terrifiants et pitoyables, sans yeux, sans bouche, sans oreilles, car la chair rose s'était ; contentée de recouvrir l'armature de granit sans se soucier de créer d'autres organes. Ce n'était qu'une combinaison de peau enfermant un squelette de pierre, mais une combinaison d'une incroyable vitalité, capable de contraindre le granit à lui obéir. Au bout de quelques minutes, les pansements tombèrent tout à fait, dévoilant des corps nus dépourvus de sexe et de pilosité. Les statues s'étaient muées en de grandes poupées vivantes qui ne pouvaient ni voir, ni parler, ni entendre. Des mannequins qui n'avaient que l'apparence de la vie et qui bougeaient sous l'effet d'un instinct rudimentaire inscrit dans les cellules inhumaines de leur chair.

David finit par comprendre que ces êtres ainsi créés s'impatientsaient sur leurs socles. Ils voulaient en descendre, ils voulaient marcher, habités par une énergie qui tolérait mal l'immobilité... Ils continuaient à s'agiter, redoublant d'efforts, et leur

« squelette » de pierre émettait des grincements sourds chaque fois que les cassures de leurs articulations frottaient les unes contre les autres.

David avait d'abord pensé que la chair allait se déchirer sous le poids de cette armature trop massive, mais il n'en était rien. La viande rose résistait, se contractait, commandait à la pierre. Si on l'avait soumise à l'analyse, on aurait été stupéfié par les capacités de survie autonome de ce tissu à la fois rudimentaire et terriblement élaboré. Cela vivait indépendamment de toute logique, avec un entêtement, une obstination d'organisme primitif que n'affaiblit aucun état d'âme.

Il y eut un grand craquement. L'un des piédestaux se fendit comme une bûche sous la cognée, et la première créature arracha ses pieds du socle. Libre, elle sauta lourdement sur le sol, les bras étendus devant elle, cherchant à la fois à assurer un équilibre instable et à s'orienter.

David recula, terrifié à l'idée que ces mains approximatives pourraient se poser sur son visage.

La statue vivante avait l'apparence d'un poupon de cire grossièrement modelé. Ses mains n'avaient pas de doigts et s'apparentaient plutôt à des moufles de chair dont seul le pouce se dégageait. La tête n'était qu'une boule anonyme où se dessinaient vaguement les bosses des pommettes et les creux des orbites. C'était un être inachevé, infirme, qui titubait dans le jardin, se cognant aux arbres morts.

Dans le quart d'heure qui suivit, dix autres statues se dégagèrent de leur socle et mirent pied à terre. Elles constituaient une troupe aveugle et tâtonnante qui déambulait au hasard, se heurtant les unes les autres comme des hommes ivres.

David jugea plus prudent de se mettre à l'abri, il ne tenait pas à être pris en sandwich entre ces golems qui pesaient chacun trois fois son poids. Ç'aurait été comme de se retrouver coincé entre deux voitures. Sa cage thoracique n'y aurait pas résisté.

Fasciné, il demeura pourtant embusqué à l'entrée des ruines, observant le manège des statues à la dérive. Certaines s'étaient égarées dans la broussaille des ronces, et se débattaient, la chair lacérée par les épines. David nota cependant qu'elles ne saignaient pas. La viande rose qui les recouvrait ne semblait pas irriguée par des vaisseaux sanguins, c'était davantage un protoplasme régi par un certain nombre d'informations génétiques et dont le principal mot d'ordre était survivre.

Deux statues seulement étaient restées prisonnières de leur piédestal. Elles bougeaient avec moins de vigueur que les autres, et leur chair s'était déchirée à la hauteur des articulations. Il y avait fort à parier que le guérisseur viendrait les soigner dès la tombée de la nuit. En attendant, la promenade chaotique des créatures aveugles rendait l'accès au jardin presque impossible. À tout moment on

risquait de se faire bousculer par ces titans infirmes, sans visage, qui se heurtaient avec une grande violence, et dont la peau se marbrait d'hématomes. S'il voulait rejoindre le mur d'enceinte, David serait désormais contraint de zigzaguer entre ces curieuses sentinelles en priant pour qu'aucune main ne le frappe à la tête, car s'il tombait à terre, assommé, il ne faisait nul doute que les formidables pieds de granit des statues l'écraseraient.

Elles marchaient lentement, mais en ébranlant le sol à chaque pas. Elles avaient fini par comprendre que les ronces représentaient un danger, et restaient massées dans l'allée.

David redoutait le moment où elles se mettraient à converger vers les ruines. Il songea aux malades inconscients allongés sur les dalles. Que leur arriverait-il si les statues envahissaient la salle ?

Ne sachant quelle stratégie adopter, il saisit les sacs de couchage contenant les malades, et les traîna sur les dalles pour les sortir du passage. Puis il se chercha une arme : un bâton ou une tige de fer avec laquelle il pourrait repousser les golems si ceux-ci faisaient mine d'approcher.

Pour le moment les statues tournaient en rond, explorant le jardin, tâtonnant le long du mur. Hélas, cela ne durerait pas ! Comme il le redoutait, elles entrèrent bientôt une à une, à la queue leu leu, et leur déambulation anarchique fit trembler le pavage disjoint.

Quand elles s'approchaient d'un malade endormi, David tentait de les repousser à l'aide de son bâton, ou de les faire dévier de leur course, mais elles étaient beaucoup trop lourdes pour qu'il puisse espérer sérieusement infléchir leur trajectoire. Trop nombreuses également. C'était un troupeau fou, lent, mais terriblement dangereux.

Elles se cognaient aux murailles et aux piliers avec des bruits de bélier heurtant la porte d'un château fort. Et bien sûr, elles piétinèrent les patients anesthésiés.

David entendait craquer les jambes, les bras ou les cages thoraciques des dormeurs sous leurs pieds énormes. Ce bruit horrible lui faisait dresser les cheveux sur la tête, cependant, aucun des blessés ne se réveilla sous l'effet de la douleur tant l'anesthésique employé par le chirurgien de la nuit était puissant.

David frappait à tour de bras les statues tâtonnantes. Il s'était pris d'une haine subite pour ces curieux infirmes sans visage. Il craignait que leur dandinement ne finisse par ébranler les piliers déjà mal en point, provoquant l'écroulement de la coupole.

Il aurait voulu les faire sortir de la salle, ou du moins les pousser plus avant à l'intérieur du bâtiment, là où ils ne risqueraient pas d'écraser les malades.

Il espérait que – parvenus à la dernière salle – les golems culbuteraient tous dans l'escalier menant à la crypte et ne

parviendraient pas à se remettre debout.

Il était stupéfié par la résistance de la chair qui les enveloppait. Il se demanda si le principe de vie qui habitait le protoplasme était capable de s'adapter à n'importe quelle structure et de l'animer.

« Si ça peut faire marcher une statue, ça peut faire rouler une automobile ! » pensa-t-il dans une sorte d'illumination.

Était-il en train de délirer ? Non, il ne le croyait pas. Il sentait que cette viande d'un rose mièvre, pleine d'une inextinguible vitalité, aurait été capable d'animer la carcasse d'une vieille voiture. Elle devait se fixer sur tout ce qui lui semblait pouvoir faire office de squelette.

Oui ! c'est de cela dont elle avait besoin : d'une charpente, humanoïde ou non. Elle ne proliférerait qu'à condition d'être installée sur un bon support.

Quand les statues eurent quitté la salle, David examina les malades. La plupart d'entre eux avaient été piétinés en dépit de ses précautions. Beaucoup présentaient des jambes ou des bras cassés. Trois garçons avaient eu la cage thoracique enfoncée. Ils étaient morts sur le coup. Seul Joke avait été épargné.

David ne pouvait rien pour les blessés. Ceux-ci ne s'étaient d'ailleurs même pas réveillés sous l'effet de la douleur, et ils continuaient à dormir sans laisser échapper un gémissement.

Le piétinement des golems s'éloignait. Il leur faudrait sans doute pas mal de temps pour émerger des profondeurs du bâtiment, c'était toujours cela de gagné.

David sortit dans le jardin. Les métamorphoses avaient poursuivi leur évolution avec entêtement. Les feuilles de chair que le guérisseur avait accrochées aux branches des arbres morts avaient proliféré. Une peau douce et tiède enveloppait maintenant les troncs desséchés, du haut en bas, probablement parce qu'une fois de plus le protoplasme avait cru reconnaître dans la forme de l'arbre celle d'un squelette, et qu'il s'était donné pour mission d'habiller au plus vite cette charpente dénudée.

David sentit des gouttes de sueur perler à la racine de ses cheveux. Une fois recouverts de viande, les arbres allaient-ils faire comme les statues : arracher leurs racines du sol et mettre à déambuler en tâtonnant autour d'eux pour se guider ? Il comprit tout à coup pourquoi les moines avaient désassemblé les squelettes de leurs congénères défunts, en bas, dans la crypte, éparpillant tous les os au lieu de chercher à préserver l'intégrité des dépouilles comme cela se fait d'ordinaire.

« C'est parce qu'ils ne voulaient pas que le protoplasme s'empare de leur squelette, songea-t-il. Ils ne voulaient pas servir de charpentes, devenir des structures inertes, mais parfaitement conçues, que la chair

se serait empressée de recouvrir pour les faire se relever et... marcher ! Ils voulaient qu'on les laisse en paix ! »

En proie à une grande agitation, il s'était éloigné de l'abbaye. Les arbres, dont la peau rosâtre frissonnait dans le vent, lui faisaient horreur. Il avait l'impression que s'il devait les voir sortir de terre et se mettre à déambuler en aveugle, il deviendrait aussitôt fou.

Comme il s'éloignait à reculons, les yeux fixés sur l'impossible chaos qu'était en train de devenir le jardin, une main se posa sur son épaule, le faisant hurler de surprise.

C'était Jenny. Elle avait franchi le mur au moyen d'une corde et d'un grappin qu'elle avait solidement fiché au faite de la maçonnerie.

— J'avais honte de t'avoir laissé tout seul, dit-elle en se jetant dans ses bras. Mon dieu ! Tu as une tête à faire peur.

David l'étreignit. La présence de l'adolescente lui faisait un bien immense. En phrases décousues, il lui raconta les événements des deux derniers jours.

— Pour l'instant il faut sortir de là, décida la jeune fille, nous reviendrons mieux équipés, viens.

Et elle l'entraîna vers la muraille d'enceinte.

David se laissa faire. Au vrai, il n'était pas fâché de s'échapper de cet enfer avant que les arbres ne se mettent en marche. Il n'aurait pas supporté qu'ils lui explorent le visage du bout de leurs brindilles changées en d'interminables doigts grêles. Des arbres aveugles et tâtonnant ? Non, c'était plus qu'il ne pouvait accepter.

Ils franchirent le mur en hâte au moyen de la corde à nœuds apportée par Jenny et se retrouvèrent de l'autre côté, sur la lande grise.

David s'aperçut qu'il ne pouvait plus s'empêcher de parler, les mots coulaient de sa bouche en un flot ininterrompu.

« Les nerfs », pensa-t-il.

— Tu comprends, expliqua-t-il précipitamment à l'adolescente, c'est comme si cette chose avait horreur de la mort... Comme si elle mettait un point d'honneur à faire bouger tout ce qui est inanimé. C'est chez elle une sorte d'idée fixe.

Jenny hochait la tête en l'écoutant.

Quand ils arrivèrent au cimetière de voitures, la jeune fille débarrassa David de ses hardes, le frictionna pour le réchauffer et lui fit boire du café brûlant. Elle ne paraissait nullement désarçonnée par ce qu'elle venait d'apprendre.

— Écoute, dit-elle en couvrant de mélasse de grosses tartines qu'elle passait ensuite à David, il y a peut-être un moyen d'échapper au gaz. C'est ce que tu veux, hein ? Rester éveillé pour pouvoir surprendre le guérisseur ?

— Oui, confirma David. Il faut que je sache ce qui se passe là-bas.

— Mon père a travaillé pour l'industrie chimique, expliqua Jenny. Il vaporisait des saloperies cancérigènes sur des forêts à déboiser, là-bas en Amazonie. On lui faisait porter des masques à gaz pour ne pas souffrir des effets du produit. Il les a conservés. Il y en a trois ou quatre dans un coffre à outils. Est-ce que tu crois que ça marcherait ?

David n'en savait rien. Il avait entendu dire que les filtres utilisés dans les respirateurs étaient très sélectifs. C'est-à-dire qu'on les avait fabriqués pour n'arrêter que certaines substances, et seulement celles-là.

— On peut toujours essayer, dit-il. De toute manière c'est notre seule chance de ne pas nous endormir à la première bouffée d'anesthésique.

Mais pourquoi tiens-tu tellement à savoir ? interrogea l'adolescente. Tu n'as qu'à récupérer tes amis, à les sortir de là et à ne plus t'occuper de ce qui se passe de l'autre côté du mur.

— Non, murmura David. On ne peut pas se contenter de ça. Je crois que quelque chose est en train de se dérégler là-bas... Un dérèglement qui va en empirant. Tu vois ce que je veux dire ? Au début, le guérisseur ne s'en prenait qu'aux êtres vivants – les hommes ou les animaux –, mais maintenant il s'attaque à la pierre, aux arbres. Je crois qu'un grand bouleversement se prépare. Quelque chose de terrible, et qu'il faut essayer d'arrêter avant qu'il ne soit trop tard.

Jenny l'écoutait, une expression d'attention extrême sur le visage.

— Tu as sans doute raison, admit-elle. Allons voir ces masques.

## CHAPITRE X

Ils sélectionnèrent deux masques, qui paraissaient en moins mauvais état que les autres, cependant David ne disposait d'aucun moyen pour déterminer si les pastilles des respirateurs étaient encore actives. Il chercha en vain à se rappeler ce qu'on lui avait enseigné à ce sujet lors de sa période d'instruction militaire, mais il n'avait guère prêté attention à ce genre d'enseignement et n'en conservait que des souvenirs diffus.

On verra bien, soupira-t-il avec fatalisme. Dans le pire des cas nous en serons quittes pour faire un somme.

Il essayait de prendre un ton léger car, au fur et à mesure que le soleil baissait à l'horizon, la peur s'installait dans les yeux de Jenny. Elle mourait de frayeur à l'idée de retourner de l'autre côté du mur, et pourtant elle faisait des efforts sur elle-même pour se comporter bravement, dans le seul but d'aider cet homme qu'elle connaissait à peine.

Tu avais vu juste, lui répéta David pour la rassurer. Si tu ne saignes pas, la créature ne s'occupe pas de toi. Mais il faut vraiment faire attention aux ronces, aux épines. À la moindre coupure, elle est capable de te greffer un morceau de peau en guise de rustine.

Ils enfourchèrent deux vieilles bicyclettes et se lancèrent à travers la lande dans les derniers feux du couchant.

Le soleil mourant projetait des ombres gigantesques sur le sol, et l'abbaye se détachait en ombre chinoise sur le ciel rougi. David, qui transpirait en pédalant, fut soudain frappé par la ressemblance qu'offrait les contours des ruines avec la forme générale d'un dinosaure. Il y avait le dôme et cette tour filiforme qui le flanquait. De loin, dans la lumière mourante, on pouvait les prendre aisément pour le dos et le cou d'un saurien des premiers âges de la Terre, et cette silhouette colossale dressée à l'horizon avait quelque chose de véritablement effrayant.

Il baissa la tête et marmonna un juron. Était-ce bien la peine d'en rajouter dans le morbide et de chercher à se faire peur juste au moment d'entrer dans l'arène ?

Il sentait le regard inquiet de Jenny s'attacher à chacun de ses



gestes et s'évertuait à rester calme, tel un vétéran des commandos qui sait parfaitement ce qu'il fait alors qu'en réalité son esprit n'était qu'un maelström d'idées incohérentes.

Ils firent un crochet par le village des animaux car David avait insisté pour qu'on emmenât l'un des spécimens. C'était sur cette bestiole que reposait toute sa pauvre stratégie d'exploration. Les masques à gaz ne suffisaient pas, il l'avait expliqué à Jenny, car le guérisseur avait la manie de vous faire passer une visite médicale chaque fois qu'il prenait ses fonctions. Il fallait donc un leurre pour détourner son attention, un appât. Un cochon ferait l'affaire.

L'adolescente obéit, résignée, et se chargea de capturer l'une des bêtes exilées en lisière du territoire interdit. Ce fut le porcelet au ciré jaune qui fit l'objet de son choix car il était presque apprivoisé, et avait tendance à la suivre sans difficulté. Le cochon ficelé en travers du porte-bagages, ils reprirent leur course. L'animal, paralysé de peur, ne se débattait même pas.

Ils arrivèrent enfin au pied du mur d'enceinte. Dès qu'elle eut mis pied à terre, Jenny voulut enfiler son masque, mais David l'en dissuada. La chose qui hantait les ruines ne sortait qu'à la nuit complète, on disposait donc d'encore un peu de temps. Ils empoignèrent le lierre et se hissèrent au sommet de la muraille.

Un spectacle de démente les attendait de l'autre côté. Les arbres greffés s'étaient au cours de la journée recouverts de chair rose. Ayant arraché leurs racines du sol, ils imitaient les statues et marchaient en aveugles, tâtonnant autour d'eux à l'aide des mille doigts que formaient leurs branches. Chaque brindille enveloppée de chair était devenu un interminable index dépourvu d'ongle. Un index palpitant, qui explorait les contours des ruines avec une étrange délicatesse.

David entendit la jeune fille gémir sourdement en découvrant ce spectacle, et il eut un peu honte de l'avoir entraînée dans cet univers en folie.

— Ils ne nous feront pas de mal, assura-t-il. Ils n'ont pas d'yeux, pas de bouche. Dis-toi qu'ils ne sont pas vraiment vivants... Ce ne sont que des objets qui bougent malgré eux, sans savoir ce qu'ils font.

Il avait saisi la main de Jenny et la serrait. L'adolescente hocha la tête et tenta de sourire, mais sa bouche tremblait.

Ils se laissèrent glisser dans le jardin. Comme la nuit tombait réellement, cette fois, David coiffa son masque et sortit de son sac l'une des quatre ou cinq lampes électriques qu'avait rassemblées la jeune fille avant de partir. Il eut un nouveau coup d'œil pour la forme générale des ruines, mais, à présent qu'il se tenait au pied du bâtiment, l'illusion « préhistorique » s'était dissipée. L'abbaye ne ressemblait pas plus à un dinosaure qu'un saxophone à un boa constrictor.

— Qu'est-ce qu'on fait ? interrogea Jenny.

Sa voix sortait étouffée du groin de caoutchouc du masque à gaz. David s'ébroua, il respirait précautionneusement l'air filtré par la pastille et sa bouche s'emplissait peu à peu d'une saveur mêlée de caoutchouc corrodé et de produit antimites. C'était assez écœurant. Prenant l'adolescente par la main, il s'élança vers l'entrée du dôme en évitant les zigzags déambulatoires d'un arbre aveugle. Toutefois, il dut s'avouer que le spectacle offert par cette caricature d'être vivant tâtonnant le long de la muraille à la recherche d'une sortie inexistante, était beaucoup plus pitoyable qu'effrayant.

Ils pénétrèrent sous le dôme et allumèrent les lampes. Rien n'avait changé depuis le matin. Deux statues erraient en se cognant aux piliers, leur chair était couverte d'ecchymoses et elles traînaient les pieds. David se demanda si le protoplasme qui les enveloppait ne commençait pas à se fatiguer de mouvoir un squelette aussi pesant.

Il décida de disposer son piège sans plus attendre et attacha le cochon au bas d'un pilier, à l'aide de la corde dont il s'était muni, puis, sortant son couteau, il entailla profondément l'oreille droite de la bête. Le sang gicla sur la pauvre figure mi-humaine mi-porcine de la bête trafiquée qui se mit à couiner de façon suraiguë.

David replia la lame du canif. Il s'en voulait de n'avoir su imaginer un subterfuge moins cruel.

— On attend là ? s'enquit Jenny.

— Non, gargouilla David au travers du masque. Il faut descendre dans la crypte, c'est en bas que se cache la Chose.

— Oh ? fit l'adolescente, peu emballée par la perspective d'une telle excursion.

David prit l'initiative du mouvement et s'enfonça dans les profondeurs des ruines, la torche brandie. Ça et là, titubaient des statues fatiguées par une journée de piétinement anarchique. La plupart se tenaient voûtées, les bras le long du corps. Jenny tressaillait chaque fois que le halo de sa lampe se posait sur l'un de ces visages dépourvus de traits. Ils descendirent prudemment l'escalier menant à la grande crypte. David choisit de s'embusquer derrière un pilier et d'éteindre les lampes, mais très vite l'obscurité lui fut insupportable et l'amena au bord de la suffocation. Il lui fallut rallumer sa torche.

Il ne savait pas du tout ce qui allait se passer. Le chirurgien de la nuit, dès qu'il serait sorti de sa cachette, ne risquait-il pas de leur arracher leur masque pour les ausculter ? Dans ce cas ils succomberaient aussitôt au redoutable pouvoir des vapeurs anesthésiantes. Le seul espoir qu'ils avaient de passer entre les mailles du filet reposait sur la blessure infligée au cochon offert en appât. David espérait que ce saignement focaliserait toute l'attention du guérisseur et leur permettrait d'échapper à sa vigilance

professionnelle. C'était une ruse grossière mais il avait eu beau se creuser la tête, il n'en avait pas trouvé d'autre. La vieille technique de la chèvre et du tigre. Du tigre ?

Il ne restait plus qu'à attendre. À l'étage supérieur le cochon sacrifié poussait des cris stridents qu'amplifiait la voûte. David devenait nerveux. L'immensité de la crypte défiait la puissance de la torche. Pour oublier que leurs jambes tremblaient, ils s'étaient accroupis contre le pilier et fouillaient l'obscurité à l'aide du pinceau des lampes. La lumière, trop faible, ne réussissait pas à éclairer le fond de la crypte, et cette masse de ténèbres compactes béait devant eux comme un gouffre au formidable pouvoir d'aspiration.

Seules deux statues étaient parvenues à ce niveau. Elles sortaient par moments de la nuit, traînant les pieds sans conviction, comme si leur chair fatiguée n'aspirait plus qu'à l'immobilité. David se fit la réflexion qu'il s'agissait à n'en pas douter d'une lassitude toute passagère ; il aurait parié sa tête que d'ici l'aube les golems auraient récupéré leur force brute des premières heures.

Pour se donner l'illusion de faire quelque chose, il promena le halo de sa lampe sur le mur. La présence des pierres entassées à la diable l'étouffait et réveillait ses vieilles angoisses. Il les fixait avec tant d'ardeur qu'il eut bientôt l'illusion que le joint de mortier rosâtre qui les reliaient entre elles frissonnait.

Frissonnait ?

Il battit des paupières, gagné par la méfiance. Était-ce vraiment du ciment ? N'y tenant plus, il se leva, la main tendue, pour explorer la surface de la muraille.

Il eut un hoquet de surprise. Si les pierres étaient bien d'origine minérale, le joint de maçonnerie, lui, se révéla vivant. Il ne s'était pas trompé. Les blocs entassés tenaient entre eux au moyen d'un lien de chair vive. On avait utilisé du protoplasme en guise de mortier, enchâssant les pierres dans un tissu épidermique extensible et mobile qui frissonnait en longs spasmes. Voilà pourquoi les murs ne paraissaient jamais droits ! Au début il avait cru à une simple illusion d'optique, il n'en était rien. Les parois avaient l'air de bouger parce qu'elles bougeaient réellement sous l'action de contractions nerveuses dues au froid ou à la trop longue immobilité. Elles s'ébrouaient pour vaincre l'ankylose qui les gagnait peu à peu.

Il recula. Malgré la température très fraîche de la crypte, la sueur lui ruisselait sur le visage.

C'était fou ! Le chirurgien de la nuit avait restauré toutes les parois, remplaçant le mortier d'origine par le protoplasme qu'il utilisait dans toutes ses manipulations médicales. Il avait traité les ruines de l'abbaye comme il l'aurait fait d'un patient. Sans aucun doute avait-il « soigné » de la même manière le fameux mur d'enceinte ?

Il ne put pousser plus loin ses réflexions car à ce moment précis la paroi gauche de la crypte se mit à bouger sous ses yeux. Elle se dilatait sous l'effet d'une forte poussée interne. Quelque chose se tenait de l'autre côté, appuyant de toutes ses forces sur l'obstacle. La panique déferla dans l'esprit de David. « Le tigre ! hurlait sa voix intérieure. C'est le tigre, il t'a une fois de plus retrouvé ! Il va sortir pour te dévorer... »

Il faillit prendre la fuite, capitulant devant l'assaut des vieilles terreurs venues de l'enfance.

Ce fut la peur, trop vive, qui l'empêcha de bouger et le tint les pieds collés au sol, mais Jenny devina sa frayeur et lui prit la main. Ils se serrèrent l'un contre l'autre, fixant les contractions de la paroi qui se bombait comme le ventre d'une femme enceinte.

La chose emmurée voulait sortir, et elle poussait avec impatience. Enfin la muraille céda dans un bruit mou de chair déchirée et la cloison se mit à bâiller telle une plaie. Quelque chose émergea de cette blessure, un être sombre et complexe qui tenait le milieu entre la mante religieuse et la machine-outil. Il était grand – plus de deux mètres cinquante, et se constituait d'un fouillis de membres articulés pour l'heure repliés contre son abdomen, ce qui lui donnait l'allure d'un mille-pattes retourné sur le dos. Des réseaux de tuyaux, de canalisations, de réservoirs formaient sur ses bras l'équivalent d'une musculature artificielle et d'un circuit sanguin. Ces membres se terminaient par des mains, des outils chirurgicaux ou des instruments dont David ne percevait pas l'usage. La tête de la créature, elle, était presque exclusivement constituée d'objectifs dont les lentilles étincelaient dans la lumière des lampes. David supposa qu'il s'agissait de microscopes surpuissants ou même de cônes d'émission de rayons X. Des jambes épaisses propulsaient l'androïde qui se révéla, par ailleurs, couvert de rouille.

— Qu'est-ce que c'est ? haleta Jenny en broyant la main de David.

— Un robot, s'empressa de répondre celui-ci. Un vieux robot en mauvais état.

Il était tellement soulagé de ne pas se retrouver en face du tigre de ses cauchemars que pour un peu il aurait éclaté de rire et trouvé la situation amusante.

— Un robot, répéta-t-il tandis qu'un sifflement rageur lui annonçait que la crypte se remplissait de gaz anesthésiant.

Les masques allaient-ils réussir à filtrer convenablement le produit ? Pendant quelques secondes, il se retint de respirer, puis se décida à inhaler l'air moisi traversant la pastille. Il n'éprouva aucun malaise, mis à part un début de migraine et une légère désorientation spatiale.

D'un seul coup ses jambes lui parurent trop grandes et ses bras

interminables, mais ce fut tout.

Le robot s'arrêta en cliquetant devant les intrus et certains de ses appendices munis de scalpels commencèrent à se déplier dans l'intention de fendre leurs vêtements. Puis il s'immobilisa tandis que des bourdonnements et des grésillements de courts-circuits montaient des profondeurs de sa poitrine.

« Il a détecté l'odeur de l'hémorragie, pensa David. Il sait déjà qu'un blessé saigne à l'étage supérieur. Il va s'intéresser à lui en priorité. »

En effet, l'androïde se désintéressa d'eux et prit en oscillant le chemin de l'escalier. Ses pieds de fer faisaient trembler les marches à chaque pas. Il avançait lentement, et certaines de ses articulations grinçaient de manière stridente lorsqu'il les sollicitait. David et Jenny restèrent sans bouger jusqu'à ce qu'il ait disparu par l'ouverture menant au rez-de-chaussée.

— Ce n'est pas vivant ! s'étonna l'adolescente. C'est une espèce de machine !

Et David réalisa seulement qu'elle ne savait pas ce qu'était un robot. Elle avait grandi dans une communauté religieuse obscurantiste, vivant en marge du monde moderne, sans télévision, sans journaux. Jamais elle n'avait suivi le moindre feuilleton de science-fiction, jamais elle n'avait lu la moindre bande-dessinée d'anticipation scientifique. Le mot « robot » ne signifiait rien pour elle.

Il la sentit presque déçue. Elle aurait accepté un magicien, un avatar de Merlin l'enchanteur, une quelconque fée avec hennin et baguette, mais elle refusait instinctivement d'admettre qu'à l'origine de tous les prodiges auxquels elle avait assisté ces dernières années se trouvait une machine oxydée qui grinçait en marchant.

David n'avait pas le temps de combler les lacunes de son éducation. Il lui fallait profiter de l'absence du robot pour déterminer sa provenance. La peur avait fait place en lui à une terrible excitation, et, déjà, une théorie s'échafaudait dans son esprit. Il décida de s'engouffrer dans la déchirure du mur. La plaie ne saignait pas, elle se contentait de béer en attendant d'être suturée. Ainsi c'était de cette manière que le robot chirurgien disparaissait : son travail achevé, il regagnait sa cachette et recousait la muraille derrière lui. La prodigieuse vitalité du protoplasme assurait une cicatrisation rapide, si bien que toute trace de son passage était effacée au lever du jour.

David balaya les ténèbres du halo de sa torche. Derrière le mur vivant s'étendait un paysage chaotique de poutrelles et de ferrailles tordues. Un magma de machines broyées, de fuselages pliés en accordéon. Tout un enfer de métal chiffonné.

« Une usine, songea-t-il. Une usine tombée des nuages et qui se serait aplatie comme un crachat au moment de l'impact... »

C'était quelque chose de formidablement complexe, et que l'écrasement avait réduit à l'état d'une jungle de tôles froissées. Le saccage était tel qu'il se révélait aujourd'hui impossible de reconstituer par l'imagination la forme primitive du vaisseau échoué. Car c'était là un vaisseau spatial, à n'en pas douter. Une « soucoupe volante » comme on avait l'habitude de dire dans les années 50.

— Qu'est-ce que c'est ? interrogea une fois de plus Jenny.

David essaya de le lui expliquer, mais elle resta incrédule, définitivement rebelle à l'idée d'un véhicule venu des étoiles. David s'engagea dans le labyrinthe de fer. Seules certaines cursives étaient encore utilisables, elles se révélèrent assez semblables à celles d'un sous-marin. Il n'y avait nulle part de ces « formes non-humaines » dont raffolent les auteurs de science-fiction. Seuls quelques panneaux oxydés portaient des inscriptions indéchiffrables, mais l'écriture utilisée pour leur rédaction était au demeurant bien moins remarquables que les hiéroglyphes des pyramides égyptiennes.

David avançait prudemment, redoutant d'être englouti par les crevasses qui s'ouvraient dans le sol des cursives.

Alors qu'il regardait entre ses pieds, la lumière de la lampe s'infiltrant dans une crevasse du sol, lui permit de constater la présence d'un grand nombre de cadavres, dix ou quinze mètres plus bas. Plusieurs centaines, dont les squelettes imbriqués se trouvaient mélangés au fond d'une cale, hors s'atteinte. Ces squelettes étaient ceux de trois races extraterrestres à la morphologie sensiblement différentes. Les dépouilles desséchées paraissaient sanglées dans des armures étranges, cabossées. Des armes en vrac les entouraient. Un monceau de lames ou de lances forgées dans un métal bleuâtre et phosphorescent.

— C'était un vaisseau de guerre, murmura David penché au-dessus de la fosse. Plusieurs races rassemblées pour une quelconque expédition guerrière. Leur vaisseau est tombé en panne en survolant la Terre... ou bien il a été saboté, et ils se sont écrasés.

— Tu veux dire que les moines de l'abbaye..., haleta Jenny, c'étaient des hommes d'une autre planète ?

— Sans doute, fit David, c'est pour cette raison qu'ils ne se sont jamais montrés à vous. Ils ont élevé l'abbaye sur les décombres de leur vaisseau, puis ils se sont emmurés par mesure de prudence... pour qu'aucun Terrien n'aperçoive jamais leur visage.

David aurait voulu éponger la sueur qui ruisselait sur son visage mais le masque de caoutchouc l'en empêchait.

Des extraterrestres naufragés, voilà ce qu'avaient été les moines mystérieux de Peregrine Junction. Ils avaient essayé de survivre en secret, d'échapper aux persécutions en se retranchant du monde. C'était là la véritable raison du mur d'enceinte infranchissable.

Ils avaient survécu très longtemps, aidés en cela par le robot-médecin du vaisseau. Le seul androïde que la collision n'avait pas réduit à l'état de pièces détachées. Puis, se sentant mourir, ils avaient pris soin d'effacer leurs traces en détruisant les statues de leurs dieux, en grattant leurs fresques. Ils n'avaient oublié qu'une chose : le robot-médecin, machine obstinée qui avait continué son travail, s'adaptant vaille que vaille à une réalité terriblement différente de celle pour laquelle elle avait été conçue.

— Le guérisseur, expliqua David. C'est une machine fabriquée pour la médecine militaire d'urgence. Un robot destiné à officier sur les champs de bataille et à rafistoler les blessés coûte que coûte. Tu comprends ? On l'a programmé pour cela... Pour guérir des gens dont la physiologie, l'organisme, sont très différents des nôtres. Alors, il a fait avec les moyens du bord, en improvisant, à partir de données imparfaites. Il a tenté de s'adapter et il y a réussi pendant un certain temps. Puis il s'est dérégulé, parce qu'il est vieux lui aussi. Il s'est mis à tout confondre, à voir des plaies là où il y avait de simples fissures de la maçonnerie. Il a commencé à bricoler les animaux parce qu'il n'était pas capable d'établir une distinction entre les différentes races vivant sur la Terre. Comment aurait-il pu ? Il n'avait pas été préparé à cela !

David se tut, à bout de souffle. La tête lui tournait et il se sentait comme grisé. Il mit cet état sur le filtrage imparfait du masque à gaz. Toute peur l'avait déserté, et il restait là, penché au-dessus des soutes broyées du vaisseau, essayant d'en sonder les abîmes.

Un cimetière s'étendait sous ses pieds. Un cimetière auquel plus personne ne pouvait accéder. Un champ de bataille de corps fracassés, jetés les uns sur les autres. Des squelettes dont la tête évoquait davantage le crâne d'un reptile que celui d'un humain. Mais ces serpents avaient eu des bras et des jambes, ils avaient porté des armures faites d'un étrange métal bleuté. Dans ce charnier, on distinguait des créatures plus grandes et plus lourdes, d'apparence simiesque. Encore une fois, ces singes étaient « vêtus en guerre », comme l'on disait au Moyen Âge, témoignant de la vocation belliqueuse de l'expédition.

Le choc de l'impact les avait affreusement mêlés, leur rompant l'échine, les projetant contre les parois métalliques de la soute. Combien étaient-ils ? Le halo trop faible de la torche ne permettait pas de les dénombrer avec exactitude. Aucune odeur désagréable ne montait de cette nécropole, mais peut-être la pastille du masque filtrait-elle les relents de charnier prisonniers du vaisseau ?

Jenny saisit David par l'épaule et le secoua. Elle paraissait peu sensible à l'aspect grandiose de la découverte, et elle n'aspirait manifestement qu'à quitter l'abbaye au plus vite. David s'arracha avec

regret à sa contemplation. Il aurait voulu pouvoir prendre des photos, graver dans sa mémoire chaque détail de cette formidable machine qui avait traversé l'espace. Lui qui avait écrit tant de romans de science-fiction, voilà qu'il lui était donné de toucher du doigt la matière même de ses rêves !

Il se releva. Le sol de la coursive était très incliné, et ils durent s'agripper aux poutrelles tordues pour continuer à descendre. Il leur apparut très vite qu'ils ne pourraient visiter l'épave à loisir tant le choc l'avait changée en un magma de fer inextricable. La soucoupe, le vaisseau, la... fusée (?) s'était fichée en diagonale dans le sol de la lande telle la pointe d'une énorme flèche. La secousse avait dû être effroyable, et c'était un miracle qu'une douzaine de voyageurs aient pu y survivre.

Les torches pâlissaient déjà, ils durent en changer. Jenny donnait des signes d'impatience. Elle avait cru en l'existence d'un dieu caché, les créatures d'outre-étoile ne l'intéressaient pas. Ils finirent par dénicher l'antre du robot médecin. Une rotonde dont les murs étaient tapissés d'étagères. Sur ces rayonnages s'entassaient un nombre incalculable d'outils chirurgicaux et de machines mystérieuses. Un énorme réservoir translucide occupait le centre de la pièce. Il contenait plusieurs hectolitres d'une matière rose, quasi liquide, dont la surface frissonnait comme l'eau d'une mare sous la caresse du vent.

— C'est de la chair ! siffla David. Le protoplasme ! C'est là qu'on le stocke. C'est ici que le robot vient faire le plein avant de partir en opération.

Il écarquilla les yeux et nettoya fébrilement la vitre de son masque pour mieux examiner la prodigieuse réserve de tissu médicinal. C'était donc là la matière formidable avec laquelle les hommes de l'espace comptaient réparer leurs blessures ? Un ciment organique capable de suturer n'importe quelle plaie, une pâte vivante qu'on modelait comme de l'argile et qui permettait de concevoir des prothèses mille fois plus élaborées que toutes celles fabriquées sur Terre.

On pouvait avoir les jambes et les bras arrachés, les tripes sur les genoux, les poumons crevés, rien n'était grave tant que la réserve de protoplasme n'était pas épuisée. Voilà à quoi devait servir le robot-chirurgien : à rafistoler les blessés les plus grièvement atteints, les presque morts, les mutilés... et à les rendre le plus vite possible de nouveau opérationnels, de manière à ce qu'on puisse les renvoyer sans attendre sur le champ de bataille.

Un robinet gouttait au bas du réservoir. Les gouttes, en s'accumulant, avaient fini par donner naissance à une petite flaque de chair informe, sans squelette et qui vivait pourtant d'une vie larvaire. David se baissa pour la toucher du doigt. C'était tiède et lisse comme une peau de femme, et ça frissonnait.



— Viens ! dit Jenny, fichons le camp d'ici !

Ils se rabattirent vers la sortie, peinant pour gravir la pente inclinée de la coursive.

Au bout du chemin, ils retrouvèrent le mur béant, éventré, et s'engagèrent entre les lèvres de la plaie.

— Et maintenant, demanda Jenny, qu'est-ce qu'on fait ?

— Il faudra revenir avec un camion, décida David, pour évacuer les blessés. Ensuite il faudrait neutraliser le robot... L'empêcher de sortir pour écumer la campagne.

Ils quittèrent la crypte. À l'étage supérieur, les malades avaient déjà été « traités » par l'unité de soins militaire.

Çà et là, les radiographies exécutées par la machine gisaient dans la poussière, encore humides des produits de développement. Probablement les collecterait-elle à son retour pour les « classer » dans la crypte ? Les actions du robot n'avaient manifestement plus cette sûreté et cette économie qui les avaient caractérisées par le passé.

David se pencha sur les malades. On avait réparé les bras et les jambes cassés par le piétinement des statues. Un blessé à la cage thoracique enfoncée avait été ouvert de la pointe du menton au pubis, comme si on avait remplacé tous les os de sa poitrine fracturée.

Le robot travaillait vite, on l'avait programmé dans ce but. Il savait être partout à la fois, suturant les plaies des hommes et celles de la maçonnerie.

David fit courir le pinceau de la lampe sur les murs autour de lui. Une fois de plus les jointures entre les pierres avaient été comblées avec de la chair, et le protoplasme s'étendait déjà, enveloppant le granit. Ces gros bourgeons roses accrochés à la muraille évoquaient les excroissances énormes et molles qu'on voit parfois enracinées au flanc des arbres malades : ces champignons appelés « langues de bœuf ». Il fit une grimace. Il savait à présent de façon presque certaine que le robot ne leur voulait pas de mal, pourtant il ne parvenait pas à se défaire d'une pénible sensation de danger imminent, de menace... Ce n'était qu'une intuition tremblotant comme la flamme d'une bougie à la lisière de sa conscience. Et cette lumière fragile essayait de lui envoyer des signaux qu'il ne comprenait pas. Mais la menace était là, partout, terrible. Il la devinait autour de lui, omniprésente.

Jenny s'agitait, lui signifiant de se presser. Il obéit après un dernier regard à Joke Warkowsky qui semblait désormais à peine âgé de trente ans. Il se détourna, le cœur serré. Quand les greffes commenceraient-elles à perdre l'apparence humaine qu'on avait essayé de leur donner ? En termes plus direct : quand cette vieille canaille de Joke deviendrait-il un monstre ?

Car c'était de cette manière que les choses finiraient, n'est-ce pas ? Le robot-chirurgien avait beau faire des efforts, on en revenait

toujours là : le protoplasme mal adapté à la physiologie humaine reprenait son aspect premier au bout d'un certain temps, celui d'une peau de reptile.

David rejoignit l'adolescente qui trépassait au seuil des ruines. Dans le jardin de ronces, l'arbre vivant continuait à déambuler tristement, explorant les contours du bâtiment du bout de mille doigts grêles.

— Regarde ! dit Jenny. Ta... machine, elle est sortie sur la plaine.

Elle désignait le mur d'enceinte que le robot avait déchiré pour quitter le sanctuaire. Une blessure béante s'ouvrait dans le tissu des pierres, une blessure qui serait recousue à l'aube, quand l'unité chirurgicale réintégrerait sa cachette.

Ils quittèrent le jardin par ce trou palpitant. De l'autre côté, les bicyclettes avaient disparu.

David ouvrait la bouche pour s'étonner du phénomène quand Jenny pointa l'index droit devant elle et glapit d'une voix étranglée : « Là ! Elles sont là ! »

Les vélos roulaient tout seuls sur la lande. Leurs pédales tournaient, comme animées d'une vie propre, et les deux machines décrivaient des zigzags, folâtrant comme deux jeunes animaux avides de jeu.

David arracha son masque pour s'assurer qu'il ne se trompait pas. Mais il ne faisait pas erreur, non ! Les bicyclettes avaient été recouvertes de chair rose, depuis le guidon jusqu'aux garde-boue. Devenues vivantes, elles roulaient sur la lande, sans but précis, bestioles impossibles au corps maigre et frissonnant.

Oui, elles roulaient au hasard, montures folles, rebelles, ne se souciant plus de servir ceux qui les avaient amenées jusqu'ici.

## CHAPITRE XI

Ils ne parvinrent pas à rattraper les vélos qui roulaient en aveugle sur la lande.

David, qui courut derrière eux pour tenter d'en capturer au moins un, put constater que tout le métal du cadre, mais aussi la selle, le guidon, les roues étaient désormais enveloppés de chair pâle. Les pédales tournaient toutes seules sous l'effet des contractions du protoplasme, et, quand l'une des bicyclettes, heurtant un obstacle, tombait sur le sol, elle se redressait par une sorte de spasme qui la projetait en l'air et lui permettait de retomber en équilibre sur ses deux roues.

Cette dernière fantasmagorie avait amené Jenny au bord de l'exaspération, et ils rentrèrent au cimetière de voitures sans échanger un mot.

Ils eurent beaucoup de mal à dormir cette nuit-là, et l'aube les trouva hébétés, les yeux perdus dans le vague, la tête remplie des images extraordinaires enregistrées dans le secret de la crypte.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? interrogea l'adolescente en préparant le café d'une main mal assurée.

— Sortir les malades de là-bas, dit David. Est-ce que tu peux me procurer un camion ?

— Oui, il est en panne actuellement mais je peux le réparer dans la journée. Tu crois que c'est une bonne chose de ramener ces gens-là chez toi, à Los Angeles ? Tu sais ce qui va leur arriver ?

— Les métamorphoses ?

— Oui, c'est inévitable. Ils deviendront tous des monstres comme Fergus le Suédois. Mieux vaudrait les laisser ici, à Peregrine Junction, ils pourraient au moins vivre entre eux.

— Les gens du village les accueilleraient, c'est ça ?

— Oui, pas de gaieté de cœur, mais ils ne les chasseraient pas. Ils les toléreraient comme ils ont toléré les excentricités de Fergus.

— Jenny s'approcha de David et lui prit les mains.

— Crois-moi, insista-t-elle, ce serait mieux pour eux. Ils sont condamnés. La machine... Ce robot, comme tu l'appelles, leur a fait subir trop d'opérations. Ils ne resteront pas longtemps humains. Si tu

les ramènes en ville, on les enfermera dans un zoo. Ou on les fera disparaître en secret.

David maugréa. Il sentait obscurément que Jenny avait raison mais il ne pouvait se résoudre à abandonner Joke. L'adolescente perçut sa résistance et capitula.

— Comme tu voudras, soupira-t-elle. Je vais réparer le camion et nous irons les chercher.

La journée s'écoula dans une atmosphère d'agressivité rentrée. David devinait que la jeune fille lui en voulait d'avoir détruit l'image qu'elle se faisait du dieu caché de l'autre côté du mur. Elle n'était nullement sensible à l'aspect formidable de la réalité de l'énigme. Une soucoupe volante, ce n'était rien pour elle, qu'une grosse machine tombée en panne. Une sorte de DC 10 des étoiles. Seul le divin et le magique méritaient selon elle d'être pris en considération.

Pendant qu'elle remettait la remorqueuse en état – besogne qui dépassait les maigres compétences mécaniques de David – celui-ci s'était emparé d'une paire de jumelles découverte dans le fouillis de la roulotte et s'était hissé au sommet d'une montagne de carcasses automobiles. Du haut de son perchoir il observait le sanctuaire à travers le voile de brume stagnant sur la plaine.

Il n'était pas satisfait de la tournure prise par les événements, quelque chose le gênait, sans qu'il puisse savoir quoi. Cela tenait à des points de détail : ce subit emballement de la matière, par exemple. Cette folie qui s'était emparée du protoplasme au cours des derniers jours.

Et cette obstination ridicule que le robot mettait à soigner la maçonnerie...

Des images le hantaient : les statues enveloppées de chair rose... Les piliers du dôme réparés comme des jambes cassées. Quelque chose s'était détraqué. Le robot-chirurgien était en train de devenir fou. Jusqu'où pousserait-il son souci de restauration ?

Pourtant David demeurait persuadé que l'androïde n'agissait pas au hasard et qu'il y avait une puissante logique derrière son apparent délire. « Il sait ce qu'il fait ! » marmonna-t-il en manœuvrant la molette de mise au point des lentilles.

Sur la lande, les vélos aveugles roulaient toujours, se poursuivant autour du grand mur, comme s'ils n'osaient pas s'éloigner du sanctuaire. Ce fut en laissant courir son regard sur la voûte du dôme que David fut brusquement gagné par une impression bizarre. Une théorie effrayante pointa soudain le nez dans son esprit, et il la repoussa avec terreur. Non... Non ! C'était trop dingue... Et pourtant...

Les oculaires caoutchoutés rivés aux yeux, il reprit son exploration des ruines. Il y avait le dôme et la tour...

Mais il y avait également quelque chose sur le dôme et sur la tour. Quelque chose de rose, qui semblait s'étendre presque à vue d'œil en un mouvement régulier et tenace.

Quelque chose de rose. De la chair. De la chair qui bourgeonnait, recouvrant peu à peu toute la surface de la coupole de pierre fendillée. Il sentit un frisson lui courir le long du dos, des reins jusqu'à la nuque.

Non... C'était de la folie, il avait trop d'imagination. Vingt années de délire professionnel l'avaient amené au bord de la démence, il finissait par prendre le sujet de ses : livres pour la réalité. Et pourtant il ne pouvait nier la présence du protoplasme sur toute la surface du dôme. Et sur la tour aussi... Cela montait, montait. La pierre grise ; disparaissait sous cet épiderme artificiel qui vivait par le pouvoir d'une science étrangère et supérieure. La coupole ressemblait à un dos, la tour à un cou interminable.

David baissa les jumelles, terrifié par ce qu'il venait d'entrevoir. Un faux mouvement dû à l'énervement faillit le précipiter au bas de l'échafaudage de carcasses. Jenny qui avait remarqué sa gesticulation, abandonna le camion sur lequel elle était penchée et vint le rejoindre. David lui tendit les jumelles et lui commanda de regarder dans la direction de l'abbaye. Il devait être pâle à faire peur, car elle obéit sans rechigner.

— Eh bien quoi ? s'étonna-t-elle. La chair continue à pousser, et alors ?

David n'osait lui faire part de sa théorie. Est-ce qu'elle j allait lui rire au nez ? Est-ce qu'elle allait se détourner de | lui avec dégoût ?

— Tu ne vois pas ? murmura-t-il. Tu ne vois donc ! pas ?

— Quoi ? grogna l'adolescente irritée.

— Le dôme, la tour, chuchota David comme si on pouvait l'entendre. Ça ne te fait pas penser à un dos, à un cou ? À travers le brouillard on dirait presque une bête, non ? Un dinosaure. Un diplodocus...

— Un diploquoi ?

Il lui reprit les jumelles. Plus il regardait l'abbaye, plus il sentait s'affermir sa conviction.

— Le robot, dit-il dans un murmure. Il s'est mis dans la tête de restaurer tout ce qui lui semble blessé. Tu l'as vu à l'œuvre, non ? Je crois qu'il est en train de soigner l'abbaye comme on soigne un malade. Il a commencé par de simples fissures, des lézardes. Puis il s'est lancé dans les greffes. Il a remplacé le mortier par de la chair... À présent il recouvre la coupole de protoplasme, il va la rendre vivante. Tu ne comprends donc pas ? Il va en faire une bête. Une bête énorme. Le protoplasme va s'articuler sur la structure des bâtiments comme il l'a déjà fait sur les statues ou les vélos.

— Non ! balbutia Jenny en le dévisageant avec horreur. Ce n'est

pas possible, tu racontes n'importe quoi !

— Pas du tout, protesta David. C'est logique... Je m'en doutais plus ou moins consciemment depuis un moment mais je ne voulais pas me l'avouer. Regarde ! Tout y est ! Le dôme, la tour. Il y a là de quoi faire un merveilleux squelette de dinosaure. Le cerveau électronique du robot a tout calculé. Il va réutiliser l'ensemble de la maçonnerie. La coupole et la tour pour le dos, le ventre, le cou, et puis les piliers pour les pattes... ou encore les grands arbres du jardin... Quant au mur d'enceinte, il en fera une queue... Une queue interminable qui pourra tout balayer d'un simple revers !

Jenny était restée bouche bée, la figure blanchie par la peur.

— Il faut prévenir les anciens du village, bégaya-t-elle. Si tu ne te trompes pas nous allons tous être piétinés.

— Tous, oui ! Pas seulement Peregrine Junction, rugit David, mais toutes les villes des alentours ! Car cette bête sera aveugle, comme tous les organismes produits par l'unité chirurgicale. Aveugle comme les statues, comme les vélos... Elle s'élancera au hasard, sans même savoir où elle va.

Il se tut, car sa voix avait pris un son désagréablement strident. La sueur lui collait les vêtements sur le corps.

— Jenny, dit-il dans un souffle. Il faut détruire cette bête tant qu'elle est encore inachevée. Dès qu'elle se redressera sur ses pattes, il sera trop tard, elle balayera d'un coup de queue tout ce qui tentera de s'approcher d'elle.

— Mais ce ne sera pas une vraie bête...

— C'est vrai..., juste de la peau sur un squelette de pierre, mais il y a quelque chose dans le protoplasme qui fait qu'il n'a pas besoin d'organes pour vivre. Une volonté indestructible. Une force, une vitalité... On l'a fabriqué pour ça, dans ce but. Une science qui nous dépasse a imaginé cette peau qui ne saigne pas et qui est chair, muscle, organes, tout à la fois.

Il fit une pause pour reprendre son souffle.

— Jenny, gémit-il. Je sais que j'ai raison. Ça va arracher l'abbaye du sol, et ça va en faire un animal. Un animal énorme comme il y en a eu sur Terre il y a bien longtemps, avant la naissance de l'homme.

Mais Jenny n'en voulait pas démordre : il ne fallait rien entreprendre sans avoir au préalable recueilli l'assentiment du conseil des anciens. Elle s'était butée. Elle ne réparerait pas le camion tant qu'on n'aurait pas satisfait à cette formalité.

Ils durent donc se transporter au village et aller de porte en porte annoncer la nouvelle. Les battants s'entrebâillaient sur des figures ridées, grises et méfiantes. Jenny palabrait, chuchotait. Quelques-uns la repoussèrent violemment ou lui claquèrent la porte au nez.

Il fallut deux heures pour réunir une douzaine de vieillards dans la

salle de la mairie. C'étaient pour la plupart des octogénaires qui n'avaient pas enlevé leur chapeau noir, et qui s'étaient affublés en hâte de vêtements du siècle dernier.

Ils s'installèrent en silence, leurs grosses mains déformées par les rhumatismes posées côte à côte sur le bois de la table de réunion. David leur expliqua ce qui risquait d'arriver à brève échéance. Ils ne lui posèrent pas de questions, ne s'étonnèrent pas et ne donnèrent aucun signe d'inquiétude. Simplement, lorsqu'il eut fini sa démonstration, l'un des vieux lui fit signe de sortir pour qu'ils puissent délibérer entre eux.

Il obéit, plein d'un mauvais pressentiment. Il y avait trop de résignation chez ces hommes pour que quelque chose de bon sorte de leur décision. Quand Jenny réapparut, elle secoua négativement la tête. Il n'y avait plus rien à faire. Les anciens refusaient qu'on s'opposât aux désirs de la créature. Il ne fallait pas porter préjudice au sanctuaire.

— Ils vont prier, annonça la jeune fille. Ils disent que Dieu seul peut intercéder en notre faveur auprès de la chose venue des étoiles. Ils vont rouvrir l'église et rassembler toute la population pour une messe.

— C'est de la folie ! s'exclama David. La bête va se constituer très rapidement. Si nous n'intervenons pas maintenant nous ne pourrons plus approcher d'elle. Elle peut détruire tout le pays. Enfin, réfléchis ! Elle n'est pas réellement vivante, donc elle est indestructible. Elle ne saigne pas, elle ne souffre pas, elle ne possède aucun organisme vital qu'on pourrait détruire. Quand elle se sera mise en marche plus rien ne l'arrêtera.

— Et qu'est-ce que tu espères faire, toi ? aboya Jenny en l'entraînant hors du bâtiment.

— Il nous faut de l'essence, haleta David. Nous brûlerons le protoplasme avant qu'il se soit trop étendu. Et si tu peux trouver une ou deux cartouches de dynamite nous détruirons le robot.

Jenny lui demanda de baisser la voix.

— Fais attention ! souffla-t-elle, les gens d'ici pourraient nous lyncher. Même Fergus le Suédois était contre toi. Ils disent qu'il faut accepter l'épreuve, que c'est le prix à payer pour les bienfaits qu'on nous a accordés jadis.

— Mais toi ! lança David. Tu sais bien que c'est faux, n'est-ce pas ? Tu sais bien que Dieu n'a rien à voir là-dedans, hein ?

Il s'était mis à la secouer par les épaules, elle se dégagea sèchement.

— Je n'en sais rien ! cria-t-elle. Tu parles trop, tu m'embrouilles ! Et puis tu n'es pas d'ici, qu'est-ce que tu sais de nos coutumes ?

Elle sortit du village d'un pas vif, David essayant de se maintenir à

sa hauteur. Elle avançait tête basse, boudeuse, en proie à un grand trouble. Pendant qu'ils revenaient au cimetière de voitures David s'arrêta deux fois pour porter les jumelles à ses yeux. Le protoplasme progressait toujours. À ce train-là, les ruines de l'abbaye seraient recouvertes de peau avant quarante-huit heures.

Il s'efforça de rester calme. Le protoplasme aurait-il assez de puissance pour arracher de terre le bâtiment et le promener à travers la lande ? Est-ce que cet énorme amoncellement de pierre ne serait pas trop lourd pour lui ?

Il en doutait. Il avait vu la chair rose décoller les statues de leurs socles, leur casser les genoux et les coudes pour mieux les faire bouger... La force de cette viande était prodigieuse et presque inépuisable.

Quand ils franchirent les barbelés du chantier, Jenny lui posa la main sur le bras.

— Je vais réparer le camion, dit-elle avec lassitude. Nous irons chercher tes amis parce qu'il serait inhumain de les laisser dans le ventre de la bête, mais je ne ferai rien pour la détruire. Tu entends ?

David hocha la tête, résigné. Il avait toujours été seul pour lutter contre le tigre se déplaçant à l'intérieur des murs, il avait pris l'habitude de n'attendre d'aide de personne.

Okay, dit-il. Je ne te demanderai pas d'agir contre tes convictions. D'ailleurs je ne suis même plus certain qu'on puisse encore tenter quelque chose.



## CHAPITRE XII

Assis au sommet de la montagne de voitures embouties, David put voir les gens du village se rassembler sur la place. Ils étaient tous agenouillés, hommes, femmes, enfants, et priaient, les yeux tournés vers le sol comme s'ils craignaient de regarder en face ce qui était en train de naître de l'autre côté du brouillard, cet animal impossible au squelette de pierre et dont toute la vie se réduirait à une suite de mouvements rudimentaires.

David reporta son attention sur l'abbaye. Le protoplasme avait fini d'escalader la tour. Tout en haut de la construction, il s'était mis à bourgeonner, formant une espèce de protubérance qui pouvait passer pour une tête... Mais une tête sans yeux ni bouche. Toutefois, avec la distance et le voile de brume, l'illusion était parfaite et l'on avait l'impression de contempler l'interminable cou d'un dinosaure pour l'heure immobile.

Mais quelle bête de la préhistoire avait été aussi grosse ? Même les brontosaures auraient eu l'air de simples lézards à côté de cette masse énorme qui ferait trembler la terre du pays tout entier lorsqu'elle se mettrait en marche.

David se demanda une fois de plus s'il n'aurait pas dû prévenir l'armée, la télévision...

« Non, pensa-t-il, ils ne te croiraient pas. Et de toute manière, il y a fort à parier que le conseil des anciens ne te laisserait pas quitter le village... »

Jusqu'au soir il demeura à son poste, surveillant les progrès de la pellicule de chair qui enveloppait le dôme. Elle était encore trop mince pour arracher la maçonnerie du sol, mais elle allait épaissir en proliférant, et cela ne lui prendrait pas une éternité.

Pendant la nuit, Jenny se recroquevilla contre lui, et ils firent l'amour en tendant l'oreille, terrifiés à l'idée d'entendre résonner tout à coup le premier pas de l'animal fabuleux enfin sorti de sa gangue. Quand la jeune fille le mordit à l'épaule, David sentit que ses joues étaient trempées de larmes.

— Ça va venir nous prendre, sanglota-t-elle. Oh ! que j'ai peur. Serre-moi ! Serre-moi fort !

Ils restèrent ainsi, dans les bras de l'un de l'autre, les yeux grands ouverts à écouter les bruits de la nuit.

Au matin, Jenny acheva de réparer le camion de remorquage et fit le plein. Elle avait le visage gris et les yeux cernés. Elle s'activait en conservant la tête baissée, de manière à ne pas voir ce qui se construisait là-bas au milieu de la lande.

« Finalement le tigre sera sorti des pierres, songea David avec fatalisme, pas comme tu l'imaginais, soit, mais il aura tout de même traversé le mur. Et il est bien plus gros que dans tes cauchemars... Bien plus gros. »

— Tu viens ? fit Jenny en lançant le moteur.

Il acquiesça, l'estomac noué. C'était la première fois de sa vie qu'il ne prenait pas la fuite devant la bête qui sortait de la muraille. C'était la première fois qu'il allait délibérément à sa rencontre au lieu de déménager en hâte. Est-ce qu'il ne commettait pas une folie ?

Il se hissa dans le camion, sur le siège maculé de taches d'huile. Jenny était au volant, la tête rentrée dans les épaules, les doigts crispés sur le cercle de bakélite.

— On y va ? interrogea-t-elle. Tu es sûr de savoir ce que tu fais ?

Non, il n'était sûr de rien, mais il irait tout de même. Il en avait assez de fuir droit devant lui. Et tant pis si le tigre le mangeait.

Jenny démarra. Le camion de remorquage brinquebalait affreusement à chaque chaos et une fumée suspecte s'échappait du moteur, comme si un incendie couvait sous le capot. David s'attendait à ce que le véhicule explose avant d'avoir atteint le centre de la lande mais rien de semblable n'arriva.

— Est-ce que tu m'aideras ? demanda-t-il en se tournant vers Jenny.

L'adolescente ne lui offrit qu'un profil buté, refusant de rencontrer son regard.

— Je ne descendrai pas dans le jardin, dit-elle d'une voix sourde. Je resterai sur le mur, pour t'aider à faire sortir tes amis, mais c'est tout. Ne me force pas à faire davantage.

— Je ne te forcerai pas, soupira-t-il. Mais tu as tort, vous avez tous tort. Il faudrait détruire le robot sans attendre.

La jeune fille ne répondit pas.

Ils avaient atteint le mur, et, dès qu'il ouvrit la portière pour mettre pied à terre, David vit que la consistance de la muraille d'enceinte avait changé du tout au tout. Les grosses pierres enchâssées dans la chair rose du ciment ressemblaient à des écailles monstrueuses. La paroi avait maintenant l'aspect d'une queue d'alligator. Cela trépida d'impatience, cela frémissait comme si un tremblement de terre travaillait la maçonnerie par en dessous. Jenny avait quitté son siège. À l'arrière du camion, elle prit une grande échelle de bois. David alla

lui prêter main-forte. À eux deux ils la dressèrent contre le mur qui tressaillit à ce contact.

— Ça vit, constata Jenny avec une sorte de frayeur extatique.

David ne voulait pas s'attarder, il empoigna les barreaux et se hissa rapidement au sommet du mur. La paroi ondulait sur la lande, à la manière d'un serpent. Le mouvement reptilien devenait évident dès qu'on l'observait d'en haut. Il sentit sa résolution s'affaiblir à ce spectacle effrayant, et s'il avait eu « de la religion », il se serait signé pour attirer sur lui la protection divine. Mais il était seul, seul contre la chose monstrueuse qui s'élaborait là, entre les quatre murs du jardin, et il ne pouvait compter que sur lui-même.

La géographie du lieu s'était considérablement modifiée depuis sa dernière visite. Ainsi les arbres vivants s'étaient-ils répartis deux par deux de chaque côté de la coupole. Le protoplasme qui les enveloppait ne formait plus qu'un avec celui recouvrant le dôme.

« Les pattes, constata David. Quatre arbres, quatre pattes... »

Il avait vu juste, le robot avait tout réutilisé, ne laissant rien perdre. Bientôt le mur d'enceinte se scinderait pour se « déplier ». La longue muraille perdrait ses quatre coins pour devenir une sorte de reptile de pierres et de chair mêlées, et ce serpent irait se coller au dôme, de manière à former la queue du dinosaure. Où le robot médecin avait-il trouvé cette image primitive ? Dans la mémoire de l'ordinateur de bord ? Dans une encyclopédie zoologique de la Galaxie ? Ou bien ne faisait-il que modeler un animal existant sur sa planète d'origine ? Un saurien monstrueux dont il avait cru identifier la carcasse dans les ruines de l'abbaye ?

Après avoir assujetti son masque à gaz, David se laissa tomber de l'autre côté du mur. Il se demandait si le robot était capable de détecter sa présence et de lire ses intentions dans le faisceau de ses ondes cérébrales. Allait-il se défendre ? Dépêcher contre l'intrus la légion des statues recouvertes de peau ? David ne se voyait pas affronter ces colosses.

Comme il remontait l'allée ouverte au milieu des ronces, il s'arrêta ; l'entrée du dôme avait disparu. Toutes les fenêtres, toutes les ouvertures de la construction avaient été obturées par la croissance du protoplasme. La chair avait poussé, se tendant sur chaque orifice comme un tissu cicatriciel sur une calotte crânienne trépanée. Il n'y avait plus d'accès, plus de trous. L'abbaye se présentait sous la forme d'un corps parfait, ovoïde, et totalement enveloppé de chair pâle.

David se précipita vers la porte... ou plutôt vers l'endroit où s'ouvrait encore la porte vingt-quatre heures auparavant. Il se heurta à la consistance élastique de la viande artificielle. C'était tiède et résistant. Levant les deux poings, il tapa sur la paroi molle sans produire le moindre bruit. À travers la pellicule translucide du

protoplasme, il vit une silhouette s'avancer à sa rencontre, une silhouette qui poussait elle aussi de toutes ses forces pour essayer de déchirer l'obstacle. Il ne s'agissait pas du robot. C'était l'un des malades qui s'était enfin réveillé. Le malheureux gesticulait de l'autre côté de la paroi molle, tapant des poings et essayant d'enfoncer ses ongles dans la chair pour y ouvrir un passage.

David se rappela qu'il avait un couteau à la ceinture, un gros couteau de chasse emprunté à Jenny le matin-même. D'une main tremblante, il arracha la lame de l'étui et la tint brandie sans parvenir à se décider à frapper.

Le contact du fer creusant son chemin dans la viande le faisait par avance frissonner de dégoût, pourtant il ne pouvait reculer. Il devait libérer ces gens, leur permettre de sortir du « ventre » de la bête.

Il frappa, et la lame creva la peau avec un bruit mat. D'abord il crut qu'il avait réussi, puis il réalisa que le protoplasme se contractait tel un muscle strié et qu'il avait le plus grand mal à bouger son arme. Il ahanna, pesant de tout son poids sur le manche du couteau, s'y suspendant à deux mains comme un alpiniste accroché à un piton de fer. La lame ouvrit une plaie de trente centimètres, une plaie qui ne saignait pas mais dont les lèvres se convulsaient avec fureur. De l'autre côté, la silhouette s'approcha de cette fente et y engagea les doigts pour tenter de la dilater. La blessure s'ouvrit, lucarne palpitante où s'encadrait le visage incroyablement rajeuni de Joke Warkowsky.

— Joke ! hurla David. Joke ! Je vais te sortir de là ! Écarte-toi où je risque de te blesser !

— David ! cria l'ancien Marine, c'est toi ? Bon sang ! Mais qu'est-ce qui se passe ici ? Est-ce que je suis en train de délirer ou quoi ? Je suis défoncé, c'est ça, hein ? Ce n'est qu'un mauvais trip... Rien de tout ça n'existe...

Il n'y avait pas encore de panique dans sa voix, seulement l'incrédulité d'un homme qui se croit encore en train de rêver. David n'avait pas le temps de lui expliquer ! les prodiges du sanctuaire. Il haletait en remuant son couteau en tous sens. Il avait l'impression absurde et désespérante d'être un harponneur fou s'attaquant à une baleine avec pour seule arme un canif de boy-scout. Il en aurait pleuré de rage. Il pesa encore sur la lame, encore et encore, agrandissant l'orifice. Bientôt la blessure serait assez grande pour que Joke s'y engouffre... Bientôt...

Et c'est alors qu'il prit conscience que la plaie cicatrisait au fur et à mesure, se suturant d'elle même. Les lèvres de la blessure adhéraient sitôt qu'écartées, et là chair fendue reprenait son aspect lisse.

Il hurla et se mit à frapper la paroi élastique de façon désordonnée, cherchant un endroit plus vulnérable. Mais le protoplasme avait détecté l'agression et ses cellules s'organisaient déjà pour la riposte.

Elles se contractaient, se resserraient, et la peau prenait de seconde en seconde ; une compacité accrue. L'épiderme se faisait carapace.

Et soudain, elle cicatrissa autour de la lame du couteau qui demeura enracinée en elle sans que David puisse l'en retirer. Il eut beau rassembler toute ses forces, prendre appui avec le pied sur la paroi, c'était trop tard. Le protoplasme se mobilisait contre l'agression, et Joke, prisonnier du dôme, ne réussissait plus qu'à se retourner les ongles sur cet obstacle qui, en quelques secondes, était passé du stade de la peau de tambour à celui du mur de corne. « Simple contraction de la matière », songea David en abandonnant le couteau qui paraissait scellé dans la pierre.

— Joke ! hurla-t-il. Joke ! Tu m'entends ?

Mais la paroi de chair durcie ne laissait pas passer les sons. Essayant de se ressaisir, David se mit à courir en cercle autour de l'abbaye. Il cherchait une brèche par où pénétrer à l'intérieur du bâtiment, un orifice que n'aurait pas encore recouvert le protoplasme, il ne trouva rien : le derme fantastique enveloppait tout. Les ruines étaient hermétiquement emballées dans cet emballage caoutchouteux dont la couche extérieure, à certains endroits, se piquetait déjà de minuscules écailles.

La chair, en s'épaississant, avait gommé les contours des constructions ou des arbres engloutis. On oubliait le matériau premier qui se cachait sous cette peau, le squelette aberrant constitué de bric et de broc, à la fois arbres, pierre, maçonnerie, pour ne plus voir que cette énorme bête aveugle dont le cou interminable dominait toute la lande, étirant son ombre menaçante jusqu'aux maisons du village. « Elle ne pourra pas s'arracher du sol ! songea David pour essayer de se rassurer. Elle est trop lourde, trop malhabile. Son squelette la tiendra le ventre collé à terre ! » Il s'arrêta de courir, à bout de souffle. Il était revenu à son point de départ. Le couteau était toujours fiché dans le flanc ( ? ) du dôme, jusqu'à la garde. Il voulut s'en saisir, mais la chair se contracta dès qu'il effleura le manche du poignard, et la lame demeura prisonnière du protoplasme, inamovible.

À travers la brume de confusion qui emplissait sa tête, il entendit Jenny qui l'appelait. Grimpée sur l'échelle, elle avait suivi toute la scène. Elle lui criait de revenir.

— Ça ne sert à rien ! disait-elle. Tu ne peux plus rien pour eux.

Elle avait raison, mais il refusait de l'admettre.

Combien de temps Joke et ses étudiants survivraient-ils dans le ventre de cette impossible baleine ? Maladroitement, il entreprit d'échafauder un théorème scientifique pour étayer sa réflexion. Puisque la « bête » n'avait pas de bouche, aucun souffle d'air ne viendrait ventiler les profondeurs du « squelette ». Cela impliquait à première vue que les prisonniers de la créature étaient condamnés à

s'asphyxier tels les matelots d'un sous-marin échoué au fond de l'océan ? À moins... À moins que le protoplasme n'ait la faculté de transformer le gaz carbonique en oxygène, comme les feuilles des arbres ? Oui, oui ! Pourquoi pas ? Il voulait croire de toutes ses forces à cette éventualité. Dans ce cas, Joke et les gosses seraient protégés de l'étouffement. Quant à leur survie alimentaire, elle ne posait pas réellement problème. Manger ne serait pas la chose la plus compliquée puisqu'ils disposaient du protoplasme. Ils n'auraient qu'à en dévorer des morceaux, si toutefois la chair acceptait de se laisser mordre...

— Reviens ! hurlait Jenny.

David tressaillit, tiré de son rêve. Il ne se résolvait pas à battre en retraite. Il aurait tant voulu secourir Joke, le sortir de cette prison invraisemblable dans laquelle il devait avoir l'impression de devenir fou.

Une subite contraction du mur lui fit craindre que la muraille d'enceinte ne soit sur le point de se déchirer par le milieu, comme il le prévoyait. Il fallait fuir. Une fois que la paroi se serait changée en queue, plus personne ne pourrait s'approcher du saurien sans courir le risque d'être immédiatement balayé par cet interminable appendice.

La peur le contraignit à rejoindre Jenny. Les flancs de la bête frémissaient, des contractions puissantes ridaient leur chair comme si le protoplasme entamait d'ores et déjà des efforts pour arracher de terre la masse inerte de l'abbaye.

David se hissa en haut de l'échelle, et l'adolescente l'aida à redescendre sur la lande. Le mur d'enceinte se contractait hideusement. À certains endroits il ne touchait déjà plus le sol et ressemblait tout à fait à un reptile agité de convulsions.

La jeune fille poussa David dans le camion et fit marche arrière, oubliant l'échelle toujours dressée contre la muraille. Au moment où elle amorçait son virage, David vit apparaître une plaie dans la texture du rempart. La scission allait s'opérer d'une minute à l'autre, et, dès lors, le mur cesserait d'être un simple carré de maçonnerie. Déjà il s'arrondissait, prenant un aspect tubulaire. Le protoplasme qui avait remplacé tous les joints de ciment entre les grosses pierres, commandant désormais le moindre de ses mouvements. Et cet apparent chaos était dominé par une idée fixe : organiser un être cohérent, le rendre viable. Ressusciter coûte que coûte ce que le robot avait pris pour le squelette d'un reptile géant.

Jenny tourna le dos à l'abbaye. Elle roulait le pied au plancher.

— C'était trop tard, balbutia-t-elle pour consoler David. Tu ne pouvais plus rien pour eux.

Il allait répondre, mais, comme ils arrivaient à la hauteur du village des animaux, il surprit un spectacle effrayant.

Les bêtes à l'anatomie modifiée étaient sorties de leurs maisons

pour capturer les deux vélos aveugles zigzaguant sur la plaine. Elles s'acharnaient sur les machines telle une meute de loups affamés, les mordant à belles dents pour essayer d'arracher la chair qui couvrait le métal.

Le protoplasme résistait, se contractant. Marbrés d'hématomes et de griffures, les bicyclettes se débattaient dans les mains de leurs bourreaux qui ne parvenaient pas à enfoncer véritablement leurs crocs dans cet épiderme impossible. Les vélos n'entendaient pas se laisser manger, et cette résistance mettait les bêtes au comble de l'exaspération.

Quand le camion dépassa enfin le village lilliputien, David sentit le regard des animaux truqués levé sur lui. Il brillait de haine et de désespoir.

## CHAPITRE XIII

La secousse les réveilla aux premières heures de l'aube. Elle fut si violente que les amoncellements de carcasses du cimetière automobile s'effondrèrent dans un vacarme effroyable. En bon Californien, David était habitué aux tremblements de terre, mais jamais il n'avait eu à supporter un ébranlement d'une telle amplitude. La roulotte se coucha sur le côté, et tous les meubles qui la remplissaient s'écrasèrent les uns sur les autres. Le père de Jenny hurlait. Arraché de sa chaise longue, il avait été catapulté contre la paroi métallique, et rampait entortillé dans ses couvertures, traînant ses jambes inertes. David s'extirpa du lit-cage. Il avait une bosse au front et saignait de l'arcade sourcilière gauche. À quatre pattes au milieu des objets éparpillés, il essaya de rassembler ses vêtements. Bien que le calme fût revenu, il sentait encore l'écho de la secousse dans tous ses os, comme si ses organes n'étaient pas vraiment retombés à la bonne place. Il savait que la bête venait de s'arracher du sol. Elle avait pris appui sur les arbres qui lui servaient de pattes, et décollé son ventre du sol. Et dans ce ventre il y avait l'abbaye, mais aussi le vaisseau spatial, le robot, et les prisonniers des ruines... L'Apocalypse entamait son premier round.

David rampa vers l'arrière. Les portes s'étaient dégonflées dans la chute, et le jour gris entraît, faisant couler sur toute chose sa lumière cendreuse d'après-bombardement.

À demi nu, il émergea enfin de la roulotte renversée. Autour de lui, les carcasses de voitures continuaient à dégringoler, levant un brouillard de poussière de rouille qui prenait à la gorge. Son premier regard fut pour la bête dont la silhouette se dressait à l'horizon, et il vit qu'elle se tenait debout, bien plantée sur ses quatre pattes. Le mur d'enceinte, déployé, s'était changé en une immense queue qui bougeait doucement. Sous l'abdomen de la créature, s'ouvrait le cratère qui avait contenu les fondations de l'abbaye et l'épave du vaisseau spatial. Mais le plus étrange c'était que cet animal monstrueux n'avait pas l'aspect terrible qu'on prête d'ordinaire aux grands reptiles préhistoriques. En réalité, il avait l'air d'un diplodocus de pâte à modeler confectionné par un enfant de dix ans en classé de travail manuel. Cela tenait à son aspect inachevé, approximatif, à cette



tête sans yeux ni bouche, à ces pattes dépourvues de griffes. Malgré sa taille gigantesque, il ne faisait pas peur. On eût dit l'une de ces grandes reproductions malhabiles, en plâtre peint, qui trônent dans les parcs d'attractions pour touristes fauchés. Pire que tout : il était rose !

Et l'horreur, la fin du monde peut-être, allait venir de cette chose dont aucun cinéaste n'aurait voulu dans un film de science-fiction, même le plus branquignol.

David courut jusqu'à la sortie du cimetière de voitures. Il ne savait plus vraiment ce qu'il faisait. Un déferlement d'images incohérentes lui emplissait la tête. Il songeait à tous les films d'anticipation qu'il avait ingurgités lorsqu'il était gosse, à ces animaux géants qu'on voyait s'avancer en crachant le feu au milieu des buildings qu'ils renversaient d'un coup de tête...

Et cela allait se produire devant lui, aujourd'hui. Une bête qui n'existait pas allait détruire toutes les cités qui auraient le malheur de se dresser sur sa route. Un monstre aveugle, et qui n'était même pas réellement vivant ! Les ruines d'une abbaye déguisée en diplodocus...

Le brouillard de l'aube ne permettait pas d'examiner la bête à loisir, à travers la fumée cotonneuse qui stagnait sur la plaine, on ne distinguait guère plus qu'une silhouette dont le cou longiligne aurait pu passer pour une cheminée d'usine.

Enfin, la créature risqua un premier pas, puis un second. Mal équilibrée, elle semblait prête à rouler sur le flanc chaque fois qu'elle levait la patte. Son avance faisait trembler la plaine comme une peau de tambour.

Oui, comme une peau de tambour... C'était une comparaison éculée, mais David n'en trouvait pas de meilleure. La terre vibrait sous ses pieds nus comme si elle n'avait soudain pas plus d'épaisseur qu'une membrane caoutchouteuse. Et cette trépidation vous fauchait les chevilles, vous empêchant de tenir debout.

David songea que les détecteurs du Pasadena Earthquake Center allaient assimiler ces vibrations à un séisme localisé. Un de plus... et c'est à peine si les techniciens blasés daigneraient noter l'heure des premières secousses.

Jenny l'avait rejoint. Hagarde, elle enfilait ses vêtements sans quitter des yeux la silhouette de la bête. Celle-ci s'était mise à marcher droit devant elle ; ses pattes creusaient des trous énormes dans la terre molle de la lande. Sans doute ne savait-elle même pas où elle allait. Elle marchait parce qu'elle était vivante, et que la vie c'est le mouvement, mais il n'y avait aucune idée préconçue dans la boule de chair qui lui tenait lieu de tête. Aucun sentiment non plus. Rien que la volonté farouche de survivre.

« Et elle est aveugle ! songea David tandis que ses bras se couvraient de chair de poule. La Californie va être détruite par un

dinosaure aveugle... »

— Elle va droit sur le village ! balbutia Jenny en désignant le clocher pointu crevant la brume.

David essayait de déterminer ce qu'il devait faire. Comment se comportaient les héros des films de son enfance en présence des monstres colossaux jaillis des entrailles de la Terre ? Il y avait toujours des avions qui piquaient sur la bête pour la mitrailler, et des hélicoptères que le dinosaure happait d'un coup de gueule gourmand. Et tout cela ne servait jamais à rien, les villes de carton-pâte continuaient à s'écrouler...

— Va chercher le camion, lança-t-il à tout hasard. Nous allons la suivre. Est-ce que tu as de la dynamite ?

La dynamite serait inefficace, il en était à peu près certain, mais il ne voulait pas rester les bras croisés.

— Si on réussit à faire sauter une ou deux de ses pattes, expliqua-t-il, elle perdra l'équilibre et roulera sur le flanc. Ça l'immobilisera un temps... Ensuite on verra. Mais il faut l'empêcher de se promener au hasard à travers tout le pays.

Jenny hocha la tête. Sa bouche tremblait. Elle courut vers une casemate de ciment et en ressortit portant une caissette sur laquelle on avait peint une tête de mort au pochoir. La dynamite. Tous les paysans en possédaient, David le savait. Elle leur servait à creuser les puits ou les fondations des maisons lorsqu'ils butaient sur une couche rocheuse. Parfois même les pêcheurs paresseux l'utilisaient pour mettre les étangs à sac.

Ils grimpèrent dans le camion de remorquage. Sur la lande, le monstre avait trouvé son allure de croisière. Il avançait d'une démarche régulière, coordonnant à peu près le mouvement de ses pattes. De temps à autre il roulait comme un vaisseau de haut bord trop lourdement chargé, et l'on avait l'impression qu'il allait se coucher sur le flanc, mais il retrouvait toujours son assiette et poursuivait sa course. Chacun de ses pas ébranlait la terre comme l'explosion d'une charge enfouie dans une galerie de mine.

David comprit immédiatement que le danger viendrait de son appendice caudal, cette queue énorme qui balayait le sol en un mouvement pendulaire incessant. Droite-gauche, droite-gauche... Le frottement était tel qu'il bousculait les roches, soulevait des geysers de boue et mettait à nu la pierre qui affleurait sous la mince couche de terre stérile. Le vacarme de ce balayage interdisait toute conversation. Jenny roulait, penchée sur le volant, les phalanges si crispées qu'elles en devenaient blanches.

À cause du mouvement de la queue, il devint rapidement manifeste qu'il serait impossible de s'approcher de la bête et de se glisser sous son ventre, comme David l'avait d'abord espéré. Le camion, s'il voulait

échapper au balayage, devrait rester très en arrière, dans le sillage du monstre, et ne pas chercher à le rattraper, car la queue se déplaçait avec une extrême rapidité, serpentant et claquant à la manière d'un fouet colossal. Rien ne lui résistait et son passage aplanissait les buttes de terre, les collines comme l'aurait fait le va-et-vient d'une faux gigantesque. En quelques minutes le paysage de la plaine avait été bouleversé, arasé.

L'animal marchait à présent sur le village, et les vibrations de son approche faisaient se lézarder le crépi des premières maisons. Grâce aux jumelles, David put voir que toute la population de Peregrine Junction se tenait rassemblée sur la grand-place. Agenouillés, les yeux baissés, hommes, femmes, enfants, priaient sans esquisser un mouvement de fuite. En dépit du danger qui s'avavançait, pas un d'entre eux ne levait la tête. Ils semblaient engourdis par les psaumes, victimes d'une sorte d'auto-hypnose qui les affranchissait de la peur.

Jenny donna un brutal coup de volant à droite pour éviter le bout de la queue qui se rabattait brusquement dans la direction du camion. Le véhicule fut aspergé de pierres et débris végétaux. L'appendice caudal décapait véritablement la lande, épluchant un peu plus à chaque passage la couche de terre.

Et soudain la bête entra dans le village. David entendit craquer les maisons. Il vit la pointe du clocher se planter dans la chair du poitrail comme un harpon et y demeurer fichée, en dépit de l'écroulement de l'église. L'animal continua sa course, imperturbable, insensible, n'éprouvant ni peur ni douleur. Cette indifférence avait quelque chose de terrifiant car c'était la démonstration même de l'invulnérabilité de la bête. Elle avançait comme une machine, ne pensant qu'à vaincre l'obstacle.

Sa tête et son corps sortirent du hameau saccagé au moment où sa queue y entraît. Ce fut alors comme si un cyclone s'abattait sur les ruines, faisant voler dans les airs la pierraille et les charpentes des bicoques écrasées. David leva instinctivement les bras pour se protéger de cette averse de débris. Peregrine Junction tombait du ciel sous la forme de lambeaux éparpillés. La puissance du balayage était telle que des maisons de deux étages s'envolaient dans les airs à des centaines de mètres de hauteur avant de retomber et d'exploser en touchant le sol. Des dizaines de cadavres se mêlaient à ces débris, entiers ou démembrés. Ils tournoyaient dans le ciel, les articulations rompues, à la manière de ces mannequins que les cinéastes jettent du haut des gratte-ciel, et qui se désarticulent au cours de la chute jusqu'à prendre une consistance caoutchouteuse.

Puis ce fut le tour de la forêt qui défendait les abords de l'agglomération. Les arbres, sectionnés à ras de terre, furent soulevés telles des bûchettes. Ils montaient haut dans les airs avant de retomber

comme des bombes. Certains se fichaient droit dans la boue du sol, d'autres se volatilisèrent, projetant en tous sens des esquilles aussi meurtrières que des flèches ou des éclats d'obus.

David et Jenny s'étaient ratatinés au fond du véhicule, priant pour qu'aucun débris de maçonnerie ne vienne aplatis le camion. Tout autour d'eux le bombardement continuait, mêlant cadavres, arbres fauchés et maisons disloquées.

La confusion était totale. David aurait voulu se boucher les oreilles pour ne plus entendre l'horrible frottement de la queue faisant le vide autour d'elle. Ce fouet de chair et de pierre n'épargnait rien, et l'on devinait sans peine qu'il faucherait avec la même aisance les buildings qui auraient le malheur de se dresser sur sa route.

Un sentiment d'impuissance et de terreur envahit David. Il venait de comprendre qu'on ne pourrait rien contre la bête. Personne, sur Terre, ne serait dans la mesure de lui infliger le moindre préjudice puisqu'elle ne connaissait pas la douleur, puisqu'elle ne saignait pas...

Elle avait été bâtie pour durer mille ans, elle mourrait à son heure, pas avant, et aucun stratège, aucun héros de pacotille ne pourrait précipiter sa fin, abréger sa vie...

Elle n'avait pas besoin de se nourrir, elle ne ferait rien que marcher et se reposer quand le protoplasme qui la composait serait fatigué. Puis elle marcherait encore, et encore... et cela pendant les mille ans à venir, jusqu'à ce qu'elle soit enfin devenue vieille. Mais à ce moment, elle aurait déjà détruit toute vie sur la Terre, pas par haine, pas par voracité, non, simplement en se promenant à l'aveuglette.

C'était un fléau innocent, imbécile. Un somnambule gigantesque qui aurait détruit une planète en dormant. Elle allait se transporter d'un bout à l'autre des Amériques, revenant sur ses pas quand elle atteindrait la terre de Feu, déboisant l'Amazone, puis faisant demi-tour pour remonter vers l'Alaska, à la manière de ces tigres qui tournent à l'infini entre les barreaux de leur cage sans jamais se lasser de cette déambulation mécanique et sans espoir.

Un arbre heurta le camion à l'arrière, le faisant pivoter sur lui-même, David crut un instant qu'ils allaient être aplatis, mais le tronc tomba à deux mètres du capot, les épargnant de justesse.

Jenny avait abandonné le volant, les poings serrés devant la bouche elle se mordait les phalanges jusqu'au sang en gémissant sur une note continue.

David songea qu'il ne leur restait plus qu'une chance, une seule d'échapper au désastre total : que les trépidations provoquées par l'avance de la bête déclenchent un véritable séisme. C'était possible dans une région aussi sensible que la côte californienne, si prodigue en tremblements de terre.

Oui, seul un vrai séisme pouvait encore les sauver. Une crevasse

énorme qui s'ouvrirait sous le ventre de l'animal et l'engloutirait dans les profondeurs du monde. Mais de tels coups de théâtre ne se produisaient qu'au cinéma, à la fin de la dernière bobine, juste avant que le héros et sa petite amie n'échangent un baiser sur fond de ruines fumantes.

Il secoua Jenny pour la forcer à reprendre le volant. Il voulait continuer à se déplacer dans le sillage de l'animal pour guetter une hypothétique ouverture.

Combien de temps encore avant que l'existence du monstre soit connue ? Pour le moment le brouillard le masquait en partie, quant au tremblement de terre soulevé par sa marche, il allait lui servir d'alibi tant que le soleil ne serait pas vraiment haut dans le ciel. Et puis ce point de la côte était quasi désert, seules quelques petites bourgades piquetaient la carte, cela en raison du climat détestable qui régnait d'un bout de l'année à l'autre, installant un smog étouffant au sein duquel l'humidité poisseuse atteignait 36 degrés Celsius dans la journée, pour chuter vertigineusement à la tombée de la nuit. La bête d'Apocalypse allait traverser ce paysage déprimant où alternaient déserts de poche, landes pelées, et villes fantômes du vieil Ouest.

Tant que le soleil ne serait pas levé, le monstre passerait inaperçu. L'alerte ne serait pas donnée. D'ailleurs, lorsque les premiers messages d'alerte parviendraient au standard de la police, il y avait fort à parier qu'on commencerait par n'en pas tenir compte, tout simplement parce qu'on les jugerait fantaisistes..., invraisemblables ! Il faudrait à n'en pas douter un bon moment avant que les autorités, devant l'affluence des témoignages concordants, ne se décident à bouger. De plus, le tremblement de terre – ou ce qu'on prendrait pour tel – monopoliserait les patrouilles, et les flics seraient alors trop occupés à empêcher le pillage des boutiques pour s'intéresser à un prétendu monstre préhistorique lâché dans la campagne. On ne commencerait à s'inquiéter réellement que lorsque la silhouette de la bête se dessinerait à l'horizon, et que son ombre gigantesque se casserait sur les façades des buildings. Alors, seulement, on se mettrait à hurler de terreur, et le raz de marée de la foule déferlerait dans les rues.

Jenny avait repris le volant. Il devenait difficile de rouler à travers la plaine jonchée de débris et de se déplacer dans le sillage de l'animal. Les va-et-vient de l'appendice caudal soulevaient un mur de poussière qui montait jusqu'au ciel. Les volutes jaunes de cette tempête masquaient la silhouette de la bête à la manière d'un écran de fumée, si bien que le monstre se déplaçait sans qu'on puisse l'apercevoir de loin, à certains endroits, le raclement de sa queue avait décapé le sol jusqu'à la roche, éparpillant dans les airs la mince couche de terre péniblement cultivée par les fermiers de la région.

David songea qu'il en irait désormais ainsi partout où la bête

viendrait à passer. Il ne faudrait que quelques mois à peine pour que sa promenade imbécile transforme les deux Amériques en un immense champ de décombres concassées. Il l'imaginait déjà, faisant les cent pas comme une sentinelle sur un chemin de ronde. Elle remonterait d'abord vers l'Alaska, piétinerait dans la neige jusqu'à l'océan, puis ferait demi-tour. Tâtonnante, elle redescendrait vers le Canada, puis traverserait les États-Unis. Ensuite elle parcourerait le Mexique avant de s'engager en Amérique latine, et ce serait le tour du Brésil, de la Bolivie. Arrivée à l'extrémité sud de l'Argentine, il ne lui resterait plus qu'à faire demi-tour, une fois de plus, et à recommencer... à l'infini.

Elle passerait et repasserait aux mêmes endroits, écrasant chaque fois un peu plus les ruines laissées par ses précédentes visites, et ses pieds transformeraient les cailloux en farine grise, comme une meule. Et il en irait de même durant les cent années à venir, jusqu'à ce qu'elle vieillisse et s'arrête enfin. Entre-temps les survivants auraient appris à se cacher sous la terre, à vivre dans des galeries de mines, des abris, des tunnels. Pour échapper au laminage aveugle. Oui, ils auraient appris à vivre comme des taupes, loin de la surface, s'enfonçant de plus en plus profondément dans le sous-sol de la planète afin d'échapper aux trépidations nées du va-et-vient de la bête.

David fixait la plaine sans la voir, submergé par les images de cauchemar qui emplissaient son esprit. Il savait qu'il n'exagérait pas. Il assistait en ce moment même au premier jour de la fin du monde, car la créature était invulnérable. On aurait beau tirer sur elle au canon, lui lâcher des bombes sur le dos, la griller au lance-flammes..., le protoplasme cicatriserait toujours. La bête guérirait quoi qu'on lui fasse. C'est en cela qu'elle différait des monstres du cinéma traditionnel, tous étaient mortels, tous saignaient, souffraient, hurlaient. Pas elle. Elle n'aurait pas peur, elle n'aurait pas mal, elle traverserait les brasiers sans ralentir, et sa peau couverte de cloques se régénérerait en l'espace de quelques minutes. Elle n'avait pas de cœur, pas de poumons, aucun organe vital qu'on aurait pu espérer léser au moyen d'un missile ou d'un quelconque projectile. King-Kong avait fini par s'abattre, criblé de balles, mais King-Kong était un animal vivant... Une enveloppe de cuir et de poil remplie de tripaille brûlante... Pas elle ! Et les balles des mitrailleuses s'aplatiraient sur son épiderme sans pénétrer ses tissus. Et les obus, et les rockets, et...

David était glacé de terreur car il n'entrevoyait aucune solution. Aucun espoir.

« Il ne nous restera plus qu'à prendre la fuite, pensa-t-il. À émigrer, en espérant qu'un autre continent daignera nous accueillir... »

Il lui semblait voir cette armada du désespoir quittant les ports de la côte. Des centaines de bateaux chargés de fuyards hirsutes. Des milliers de cargos pleins à craquer, pleins à sombrer... Une population

entière abandonnant sa terre natale, chassée de chez elle par la déambulation d'un monstre somnambule.

Jenny roulait au ralenti au milieu de la tempête de poussière. De temps à autre, un morceau de roche ou une branche d'arbre s'abattait en travers du capot.

Dans la demi-heure qui suivit, l'animal pulvérisa deux hameaux. Ses coups de queue ne laissaient aucune chance aux survivants car ils les fauchaient en pleine fuite, les rattrapant alors même qu'ils se croyaient hors d'atteinte. L'appendice caudal les écrasait ou les projetait dans les airs, à plusieurs dizaines de mètres de hauteur. Ceux qui n'avaient pas été broyés par le pilonnement des pattes, mouraient désarticulés par le choc, si bien que le passage de la bête n'épargnait personne.

David eut le réflexe de consulter sa montre. Il y avait à peine quarante minute que le monstre s'était mis en marche et il avait pourtant l'impression de rouler dans ses traces depuis une éternité.

— On va vers la mer, dit Jenny d'une voix blanche.

— Quoi ? hurla David, assourdi.

— La bête..., répéta l'adolescente. Elle va droit vers l'océan. À ce train-là, elle y sera dans moins d'un quart d'heure.

Elle va sans doute bifurquer dès qu'elle détectera la présence de l'eau, observa David. Ensuite elle se mettra à longer la côte, et elle descendra vers Los Angeles.

Ils ne dirent plus rien jusqu'à ce que l'étendue miroitante des vagues n'apparaisse à travers le voile de poussière. À cet endroit la pente était vive, et la bête, entraînée par son poids, avançait de plus en plus vite.

« Elle va s'arrêter et bifurquer..., pensait David. Dès que ses pattes détecteront le contact de l'eau, le protoplasme modifiera sa trajectoire. Il est programmé pour assurer la survie de l'animal, pas pour le pousser à se noyer. »

Au moment même où il formulait cette pensée, une évidence le foudroya : était-il complètement stupide ?

Comment la bête aurait-elle pu se noyer puisqu'elle ne respirait pas ? Puisqu'elle n'avait ni bouche ni poumons ?

Le protoplasme pouvait survivre dans n'importe quel milieu. Il était adaptable à l'infini...

Jenny freina, de crainte d'être entraînée par les éboulements nés des trépidations. Elle immobilisa le camion en travers, roues braquées à l'extrême pour résister à la pente.

Là-bas, la bête était en train d'enjambrer la plage. Elle pénétrait dans l'eau sans faire mine de ralentir, et son poitrail sur lequel se brisaient les vagues, faisait mousser l'écume comme l'étrave d'un paquebot quittant une cale sèche.

David ouvrit la portière et se hissa sur le capot pour mieux suivre le déroulement du phénomène. L'animal n'avait pas dévié sa course d'un degré. Fidèle à la ligne droite, il continuait à avancer sans se soucier de l'eau qui le recouvrait déjà à mi-corps. Il s'enfonçait...

— Bon dieu ! hoqueta David. On dirait qu'il ne va pas flotter. Il va marcher au fond de la mer ! Il s'enfonce ! Regarde ! Il s'enfonce !

C'était vrai. Au lieu de nager, la bête continuait son bonhomme de chemin, suivant la pente du plateau continental. Le fait qu'elle fût remplie d'air ne semblait nullement la gêner. Mais peut-être le protoplasme s'était-il déjà modifié, ouvrant çà et là des événements, des ouïes, par où l'eau s'engouffrait dans le ventre de l'animal ?

Si c'était le cas, Joke et ses compagnons d'infortune étaient en train de se noyer. Seul le cou du monstre émergeait encore au-dessus de la surface. Dix mètres d'un tuyau lisse et rose que surmontait la boule absurde de la tête sans yeux.

— Elle va marcher ! répéta stupidement David. Elle va marcher au fond de l'eau... Elle va continuer sa promenade au fond de l'océan !

Elle ne se noierait pas. Elle allait descendre, descendre dans les abîmes, à des profondeurs que personne n'avait jamais atteintes. Et la pression fantastique qui régnait en ces lieux de ténèbres ne l'écraserait pas parce qu'elle serait devenue une créature aquatique. Oui, elle allait continuer sa déambulation au sein des océans, zigzaguant entre les fosses marines...

Jenny avait rejoint David sur le capot du camion. Serrés l'un contre l'autre, ils regardèrent la bête s'engloutir au fur et à mesure qu'elle s'éloignait de la côte. Bientôt seule la tête aveugle émergea encore des vagues, puis elle disparut à son tour, et il ne fut plus possible de deviner les déplacements du monstre qu'aux remous puissants qui bouleversaient la surface.

— Elle est partie ! gémit la jeune fille en se jetant contre la poitrine du romancier. On ne la reverra plus.

David lui caressa les cheveux sans rien dire. Il aurait voulu partager son optimisme, il n'y arrivait pas.

Quelque chose restait bloqué dans sa poitrine, une peur sourde qui le blessait comme un caillou qu'il aurait avalé par mégarde. Un caillou qui blessait son œsophage et remplissait son estomac de sang.



## CHAPITRE XIV

Il devint rapidement évident que personne aux alentours n'avait aperçu la bête entre le moment où elle s'était arrachée du sol et celui où elle était entrée dans la mer.

Ceux qui avaient eu le redoutable privilège de la voir s'approcher étaient tous morts. Seuls David et Jenny connaissaient la vérité sur l'étrange catastrophe qui avait bouleversé la région de Peregrine Junction, d'un commun accord ils choisirent de se taire.

La destruction des villages, les morts, les profondes crevasses ouvertes dans le sol furent mises sur le compte d'un séisme localisé. En balayant la terre avec sa queue, la bête avait effacé ses traces, si bien que David lui-même ne put relever aucune preuve de son cheminement.

À la télévision on évoqua en un communiqué de dix secondes la disparition de Joke Warkowsky – le romancier d'épouvante bien connu – et de ses étudiants, avalés par le tremblement de terre. Une caméra s'attarda sur le cratère béant qui marquait désormais l'emplacement de l'abbaye.

Il ne subsistait plus grand-chose de Peregrine Junction, sinon des débris éparpillés dans un rayon de près d'un kilomètre, et même le village des animaux avait été rasé par la déambulation du monstre aveugle.

David s'attarda près d'une semaine au cimetière de voitures. Il s'y était barricadé avec Jenny quand les camions de la télévision avaient commencé à sillonner la campagne dévastée. Il opposa aux journalistes une trogne revêche qui découragea les questions. Plus tard, quand le calme fut revenu, Jenny tira la Benzler-Goddiss du fossé au moyen du camion de remorquage.

— Tu vas partir, dit-elle en soulevant le capot du véhicule pour un examen de routine. Ça sert plus à rien que tu restes maintenant.

C'était une constatation, pas une interrogation.

David lui proposa de l'accompagner à Los Angeles, et même d'emmener son père, mais elle refusa d'un haussement d'épaule, comme si c'était là une chose invraisemblable.

— J'pourrais pas vivre là-bas, dit-elle simplement. C'est un monde

de sauvages. Et toi, est-ce que tu reviendras ?

David promit, mais ils savaient tous deux qu'ils parlaient pour ne rien dire. On n'a jamais vraiment envie de revoir les gens avec qui on a partagé le même cauchemar. Ils savaient également qu'il leur faudrait essayer d'oublier au plus vite ce qu'ils venaient de vivre, sous peine de devenir fous, et que ce ne serait pas facile.

David reprit la route.

Dans les premiers temps, il crut qu'il pourrait exorciser les images qui le hantaient en les jetant sur le papier. Il s'arrêta dans un motel, à Laguna Beach, et entreprit de conter son aventure sous la forme d'un roman. Cela s'appelait De l'autre côté du mur des ténèbres. Il rédigea le premier jet en quatre jours, sans fermer l'œil ou presque. Puis il reprit le texte, page à page, se pressant la tête comme une éponge pour essayer d'exprimer toute l'épouvante dont son cerveau était gorgé.

Il vivait comme un clochard, transpirant dans la chaleur d'étuve du bungalow, ne se douchant pas et dormant le plus souvent tout habillé. Il se nourrissait de café très sucré et de beignets gras. Parfois, le soir, il allait engloutir un chili con carne à la confina du coin de la rue, et passait le reste de la nuit à essayer de calmer ses brûlures d'estomac en avalant du lait glacé. On le regardait comme un fou, un beatnik attardé, et l'on riait dans son dos.

Quand il eut achevé le roman, il remonta dans la Benzler-Goddiss et reprit la route de Venice. Il déposa le manuscrit au siège des éditions du Chat Hurlant, et tourna les talons sans saluer personne. Il n'avait pratiquement pas ouvert la bouche depuis qu'il avait quitté Jenny, et il commençait à se demander s'il reparlerait même un jour.

Il passait beaucoup de temps au bord de la mer. Sur les plages, mais également sur les quais. Chaque fois qu'il traversait un pont, il s'arrêtait et s'accoudait au parapet pour regarder l'eau, interminablement.

Il savait que la bête était là, quelque part sous la surface. De plus en plus souvent, il essayait de se représenter son cheminement aquatique. Les jours d'euphorie, il se racontait qu'elle était tombée dans les profondeurs d'une fosse marine et qu'elle tournait en rond, à quatre mille pieds au-dessous du niveau de la mer. Oui, il voulait croire de toutes ses forces qu'elle avait été happée par le labyrinthe d'une faille abyssale, et qu'elle n'en sortirait jamais, qu'elle resterait là jusqu'à la fin des temps, revenant sans cesse sur ses pas à la recherche d'une sortie qui n'existait pas...

Mais les autres jours, quand son moral laissait à désirer, il imaginait d'autres scénarii. Il voyait le monstre cheminer à pas prudents, évitant soigneusement tous les pièges du terrain. Il le voyait ressortir, là-bas, en face... en Chine. Il le voyait émerger des flots

noircis de pétrole, intact, inentamé. Il prenait pied sur le continent asiatique et entamait sa longue marche terrestre, traversant les steppes russes, progressant vers l'Europe, laissant derrière lui un sillage de décombres. Puis il enjambait la France, si petite, et replongeait dans la mer. Alors, pour de longs mois, il se réadaptait à la vie aquatique, se rapprochant des côtes américaines. Un jour il émergeait en Floride, à Miami peut-être, et tout recommençait, à l'infini...

Et les hommes devraient s'habituer à vivre avec ce fléau, apparaissant et disparaissant à date fixe, ce promeneur aveugle qui se moquait des obstacles et ne semblait avoir d'autre but que marcher, marcher, et marcher encore...

Ils essaieraient de prévoir sa trajectoire, de le suivre dans ses déplacements. Si on observait une constante dans son itinéraire, on lui aménagerait une voie, une route spéciale, une chaussée transcontinentale dont on aurait éloigné toute population. Ce serait la route du monstre, le boulevard du fléau...

Mais peut-être que la bête ne serait pas aussi aisément prévisible, peut-être bifurquerait-elle au hasard des accidents du relief sous-marin. Peut-être surgirait-elle là où on ne l'attendait pas ?

Les éditions du Chat Hurlant publièrent De l'autre côté du mur des ténèbres après en avoir fait modifier le chapitre final par un employé du service des corrections. Dans la version commercialisée, la bête était avalée par l'une des crevasses du tremblement de terre qu'elle avait fait naître, au moment même où elle s'apprêtait à entrer à Los Angeles. La direction littéraire avait jugé cette chute beaucoup plus positive. Le roman se vendit bien, et l'on parla même d'une adaptation cinématographique. Toutefois, dans cette nouvelle mouture, le monstre devrait cracher le feu et pousser des hurlements effrayants.

David se désintéressa de l'affaire, au grand dam de ses éditeurs. Il savait, lui, que la vraie bête était toujours là, et chaque fois qu'il longeait une plage, il surveillait les vagues, terrifié à l'idée d'y voir soudain naître d'étranges remous. Il s'habitua à vivre dans l'antichambre de la fin du monde, dans ce silence trompeur qui précède toujours les grandes catastrophes. Il savait que le compte à rebours avait déjà entamé sa chanson menaçante.

Il négligeait son travail, refusait les interviews. Il avait peu à peu cessé d'écrire et son agent ne se donnait même plus la peine de le relancer. Il lui arrivait de marcher une journée entière le long d'une plage, à la lisière de l'eau. Les beach boys, les surfers et les culturistes le connaissaient bien, maintenant. Et comme il examinait fréquemment la surface des flots à l'aide d'une paire de jumelles, la légende commença à se répandre qu'il guettait le retour du Titanic. On voyait en lui un fou échappé de l'asile de Pescadero. Un gentil fou, mais un fou tout de même. Les joggers le saluaient de la main en

l'appelant « Capitaine », il n'y prêtait pas garde.

Souvent, le soir, à cause des reflets de soleil sur les vagues, il souffrait de migraine ophtalmique que seule la codéine parvenait à calmer.

Il était devenu la sentinelle de Venice, de Redondo ou de Laguna Beach. Une sentinelle inutile puisque ses cris d'alarme, lorsqu'ils retentiraient, n'alarmeraient personne.

Les patrouilles de police l'arrêtaient à plusieurs reprises pour vérifier son identité, mais dès qu'il fut établi que David Sarella était un romancier connu, on le laissa en paix. Certains touristes, le voyant arpenter la plage avec ses jumelles, croyaient dur comme fer qu'il avait pour mission de guetter les requins, et sollicitaient prudemment son avis avant de se mettre à l'eau.

Il les rassurait, le danger ne viendrait pas des squales...

De temps à autre il sursautait, alerté par une ombre, une bosse sur la mer, mais ces brèves paniques restaient sans objet, et résultaient, la plupart du temps, d'une attention trop soutenue.

Quand il ne fréquentait pas la plage, il dépouillait les journaux, cherchant tout ce qui avait trait aux séismes sous-marins. La disparition d'une petite île, dans l'archipel nippon, l'inquiéta une semaine durant car il était persuadé que ce naufrage était l'œuvre de la bête. Mais l'animal ne semblait pas décidé à refaire surface aussi rapidement, et David prit conscience que plusieurs années s'écouleraient peut-être avant que le mufle aveugle du dinosaure ne sorte des flots. Des années...

Alors il reprenait ses observations, les pieds dans l'écume. C'était là, quelque part, à l'insu de tout le monde, mais il était le seul à s'en préoccuper.

Un jour, n'en pouvant plus de solitude, il reprit la route de Peregrine Junction, pour rendre visite à Jenny. Hélas, le cimetière de voitures était vide, et des putois avaient fait leur nid dans la roulotte où l'adolescente vivait jadis avec son père. Elle était partie, ne supportant plus cette lande désertique et jonchée de débris que personne ne s'était donné la peine de ramasser. Elle n'avait pas laissé de message.

C'est à cette époque qu'il commença, toutes les nuits, à faire le même cauchemar. Il ne s'agissait plus du tigre se déplaçant à l'intérieur des murs, non, ça c'était du passé. Sa peur avait pris désormais un autre visage.

Dans le rêve, il se trouvait sur le pont promenade d'un paquebot, en pleine mer. Jenny, allongée sur un fauteuil de toile bronzait, les yeux clos. Elle était très jolie dans son bikini rouge vif, et elle paraissait curieusement plus âgée que dans son souvenir. Quel âge était-elle supposée avoir ? Vingt-cinq, trente ans ? La chaleur avait fini

par l'endormir, et elle respirait doucement, la bouche entrouverte, une fine pellicule de sueur sur la lèvre supérieure. Puis le rêve devenait désagréable. Au bout d'un moment, David entendait des coups sourds frappés contre la quille. Il essayait d'attirer l'attention du commandant, de réveiller Jenny, mais personne ne voulait l'écouter. Alors il descendait dans la cale, une lampe-tempête brandie à bout de bras. C'est lorsqu'il entrait dans la soute, bien au-dessous de la ligne de flottaison, que la tête du monstre crevait la coque. Il la voyait surgir de la déchirure de tôle, à dix mètres de lui, toujours aveugle, toujours rose... Et il se mettait à hurler tandis que l'océan moussait dans la brèche, remplissant la soute à une vitesse effrayante.

C'est alors qu'il se réveillait. Il faisait souvent ce rêve. Bien trop souvent...

Pour aller hardiment là  
où nul n'est jamais allé...

Découvrez

**STAR TREK**

**LA CARAVANE DES ÉTOILES!**

*Après les films  
Après les feuilletons télé  
L'aventure ne fait que commencer...*

Chez votre libraire, trois romans:

- 1 **LE PACTE DE LA COURONNE**
- 2 **DÉMONS**
- 3 **SPOCK DOIT MOURIR**

**STAR TREK**

**UNE LÉGENDE DE CE TEMPS**

**FLEUVE NOIR**

Cet ouvrage a été composé par eurocomposition  
à 92310 Sèvres, France  
et achevé d'imprimer en septembre 1993  
sur les presses de Cox & Wyman Ltd.  
à Reading (Berkshire)

Dépôt légal : octobre 1993  
Imprimé en Angleterre

PANIK

## ATTENTION, PIÈGES !

Depuis des années il rêvait qu'une bête creusait le mur de sa chambre pour venir le dévorer pendant son sommeil.

Il avait beau se répéter qu'il s'agissait d'un banal cauchemar, il avait l'intime conviction qu'un jour ou l'autre le mur s'ouvrirait pour laisser passer le fauve affamé. C'est pourquoi il démenageait, sans cesse.

Mais chaque fois la bête le retrouvait.  
Chaque fois...



FLEUVE NOIR



9 782265 049833

98092-0  
ISBN 2-705-04983-2  
Illustration: J.-Y. Kervisan

1926

SERGE BRUSSOLO

DE L'AUTRE CÔTÉ DU MUR DES TÉNÉBRES

FLEUVE NOIR



